

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XI. No 49  
Montreal, 5 Mai 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



UNE BEAUTÉ HONGROISE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 MAI 1900

OBÉI !



I

*Le père (en furie).—*Mais, Julia, pourquoi crient-ils comme cela? Donne-leur donc ce qu'ils demandent, que j'aie la paix pour l'amour de...

*La mère.—*Mais ils veulent...

*Le père.—*Qu'est-ce que cela fait? Donne-leur n'importe quoi et fichez-moi la paix.

## Déménagé

Le SAMEDI est maintenant installé au No 35, rue St-Jacques (ancien édifice de l'« Etendard »).

## AU PUBLIC

A PROPOS DE JOURNAUX ILLUSTRÉS

Le SAMEDI est maintenant dans le vaste local que ses développements remarquables et continuels avaient rendu nécessaire. Nos nouveaux bureaux et ateliers sont dans un centre des plus attrayants et à deux pas des autres grands établissements du genre.

Le SAMEDI a éternisé, cette semaine, la magnifique presse « Century », que sa circulation croissante avait rendu encore plus nécessaire.

Cette machine, qui mérite bien son nom de « presse fin-de-siècle », est une merveille de mécanisme, et nous invitons le public à venir en examiner le fonctionnement si ingénieux et si parfait. Elle a été dessinée et construite tout spécialement pour le SAMEDI, et la célèbre Maison Campbell d'où elle sort en est fière, tout comme nous, à juste titre.

Nous voulons profiter de ces deux événements pour adresser au public quelques courtes remarques.

D'abord, des remerciements aux milliers de personnes qui, du far-west à l'Atlantique et du Saguenay à la Louisiane ont fait du SAMEDI leur lecture favorite. Leur patronage fidèle, la propagande que beaucoup ont faite de leur propre gré et les mérites qu'on veut bien reconnaître à notre journal, tout cela combiné nous permet aujourd'hui de déclarer, sans la moindre hésitation, sans l'ombre d'un doute, que la circulation du SAMEDI dépasse deux fois, sinon trois, celle de n'importe quelle publication illustrée de l'Amérique du Nord, le *Monde Illustré* compris.

Et cette circulation en est une sérieuse, régulière, n'ayant d'instable que son mouvement vers la hausse.

Nous serons heureux de prouver cette assertion à qui que ce soit, de

quelque manière que l'on voudra. Nos livres et tous les documents désirables, remontant à deux ans si on le veut, sont à la disposition du public.

Nous sommes prêts à verser CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame, si nous faisons erreur en déclarant que la circulation du SAMEDI dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de nos confrères de même catégorie.

Les progrès accomplis par notre journal ont été aussi remarquables que constants. Pendant que tant d'autres publications naissaient, s'efforçaient de l'imiter, de le copier, de lui barrer la route, et puis mouraient de mort plus ou moins belle, le SAMEDI montait, montait encore, montait toujours. Comme taille, il passait de 16 pages petit format à 16 pages grand format, puis à 32, et enfin à 40. La qualité du papier, le nombre des gravures, l'intérêt des matières à lire suivaient cette marche ascendante, et aujourd'hui, cet esprit de progrès, cette persévérance et la prodigalité — c'est bien le mot — dans les améliorations de toutes sortes sont bien récompensés. En effet, le SAMEDI n'est plus une publication locale, ni une publication provinciale ou limitée au Canada: il est bel et bien un journal continental: *a home and abroad journal*. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les adresses des centaines de personnes qui s'occupent de trouver les solutions du casse-tête hebdomadaire.

Les rivaux — à qui nous n'avons jamais voulu de mal — sont morts ou perdus de vue. C'est le public qui l'a voulu. Le SAMEDI après onze ans d'existence — un fait sans précédent dans la presse de ce genre — est plus que jamais populaire et progressif. C'est encore le public qui le veut. En pareille matière, c'est lui qui est l'arbitre, le dispensateur. Son verdict nous a été favorable et c'est encore pour ne pas en démeriter, que nous venons de doter le SAMEDI d'un « chez-lui » de première classe et d'une presse perfectionnée.

Nous devons à notre fidèle famille de lecteurs ces remarques bien propres à les réjouir, eux aussi, puisque nous les considérons tous comme des collaborateurs à notre œuvre; nous les devons au public annonceur, pour qu'il soit parfaitement en mesure de faire à chacun des journaux illustrés la part qui lui revient légitimement.

Et l'on admettra volontiers que nous nous les devons à nous-mêmes.

A César ce qui appartient à César!

LES ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES.

## LA DIFFÉRENCE

*M. Fabien.—*En Chine, une femme ne voit jamais son futur avant le mariage.

*Mme Fabien.—*Et dans notre pays, les femmes ne voient presque plus leurs maris... après le mariage.

## HASARD PROVIDENTIEL

Deux jeunes gens croisent un bohème de leur connaissance qui passe sans s'arrêter.

—Tiens! dit l'un d'eux, il ne nous a pas vus...

—Tais-toi donc! fait l'autre. C'est cent sous d'économisés!...

## TRAVAILLE !

*La maîtresse.—*Avez-vous jamais travaillé?

*Le tramp.—*Travaillé! madame, travaillé!! Oh! je sais ce que vous voulez dire. Un de mes frères est mort de cela.

OBÉI ! — (Suite et fin)



II

*La mère.—*En bien, George, j'ai fait ce que tu as dit. Ils ont ce qu'ils voulaient.

MÉTIER DIFFICILE



*Trampinel.* — Je suis à peu près découragé...  
*Bonne dame.* — Oh ! mais... il ne faut jamais se laisser aller comme ça...  
*Trampinel (en larmes).* — Dire que je tends la main depuis ce matin, et j'ai fait à peine quatre piastres !

MOSAÏQUE

Il est presque d'actualité de parler ici des observations d'un physiologiste italien sur la température du corps animal pendant le jeûne.

Les expériences de M. Mosso sont importantes surtout en ce qu'elles mettent en évidence l'efficacité du sucre pour relever la température d'un animal, lorsque cette température est tombée au dessous de la normale à la suite d'une période de jeûne.

C'est ainsi qu'il sullit de 1 à 4 grammes de sucre par kilo d'animal pour déterminer une rapide augmentation de température, dans l'espace de 10 à 15 minutes. Le réchauffement atteint son maximum après deux heures, et la température reste ensuite constante. Cette action du sucre est plus marquée après un long jeûne et un abaissement notable de température.

Le pain a une action très différente de celle du sucre : la température s'élève plus lentement après l'ingestion du pain qu'après celle du sucre, et l'augmentation est, dans ce cas, d'autant plus rapide que la période d'inanition a été plus courte et que la baisse de température était peu accentuée.

M. Mosso constate qu'avec du sucre, il a pu ramener à la vie des chiens dans un état très grave d'hypothermie, alors que l'administration de substances albumineuses et autres était restée sans effets.

\*\*\*

Quand on parcourt la carte des Etats-Unis, on est frappé de la bizarrerie apparente du nom de certaines localités. Le plus souvent, comme dans tous les pays neufs, les premiers colons ont donné aux stations qu'ils ont fondées les noms des villes dont ils étaient eux-mêmes originaires ; d'autres fois, l'agrément du site ou sa situation lui ont valu une désignation appropriée ; dans certains cas encore, on a voulu honorer, dans l'appellation de la ville nouvelle, le nom d'un ami, d'un parent, d'un chef, ou bien rappeler celui d'un homme illustre ou d'une ville célèbre.

Ce qui frappe surtout, c'est la grande proportion de noms d'origine française, qui témoignent de la part considérable revenant à nos compatriotes dans la colonisation des divers Etats. C'est ainsi que parmi les localités baptisées de noms français, on rencontre disséminés un peu partout, et souvent répétés plusieurs fois, des noms de ville tels que : Paris, Lyon, Marseille, Mâcon, Abbeville, Alger, Bayonne, Calais, Havre-de-Grâce, Saint-Cloud, Vernon, Vincennes, etc. ; des noms de lieux : Bel-Air, Bellevue, Belleville, Bellefontaine, Eau Claire, Fond-du-Lac, Désiance, Terre-Haute, Des Moines (cette dernière localité devenue aujourd'hui une ville importante de 70,000 habitants, capitale de l'Etat d'Iowa) ; des noms d'hommes célèbres : Bonaparte, Bourbon, Bayard, Lafayette, Duquesne, Racine et Massillon ; enfin d'autres noms bien français aussi, comme Dubois, Girard, Pierre, Eugène, Charlotte, Jeannette, Marinette et Marion.

\*\*\*

Une épidémie — il serait plus correct de dire une épizootie — mystérieuse sévit depuis une dizaine de mois sur les chiens, en Angleterre.

La maladie a fait son apparition à Southampton sous une forme si grave que la ville a vu disparaître, en très peu de temps, sa population canine. Puis elle a gagné d'autres régions, et depuis quelques jours, son existence est signalée à Londres, où les médecins sont sur le qui-vive.

Un journal de médecine anglais se demande si cette maladie, gravement infectieuse, nettement contagieuse, ne serait pas la peste, et il fait remarquer qu'elle a débuté dans un port de mer où les chiens ont pu être facilement infectés par les rats des navires.

Un autre journal de médecine objecte à ce propos que, s'il s'agissait de la peste, il serait bien extraordinaire que la maladie ne s'en prit qu'aux chiens et respectât complètement l'espèce humaine.

L'argument n'est pas décisif ; mais il est bien inutile de discuter, c'

l'examen bactérioscopique, aidé d'un essai de culture microbienne, serait infiniment préférable pour juger la question.

On sait en effet que le diagnostic bactériologique d'un cas de peste douteux est une affaire de vingt-quatre heures.

\*\*\*

M. Mangin, de la Sorbonne, a recherché dans quelle proportion la mortalité des arbres était, à Paris, supérieure à la moyenne observée en pleine campagne, et à quelles causes il fallait attribuer cette forte mortalité.

Abstraction faite des parcs, cimetières et préaux d'école, on compte à Paris environ 90,000 arbres, représentant les neuf essences suivantes :

Platanes . . . . .	26,287
Ormes . . . . .	15,596
Marronniers . . . . .	17,167
Érables . . . . .	6,050
Sycomores . . . . .	5,125
Vernis . . . . .	9,769
Paulownias . . . . .	1,031
Robiniers . . . . .	1,027
Tilleuls . . . . .	2,222

Le prix moyen d'établissement d'un arbre étant de \$30 à \$35, cette petite forêt urbaine représente alors un capital d'environ \$3,000,000.

La mortalité annuelle, pour 100, de ces diverses essences, a été, en moyenne, dans ces dernières années, la suivante :

	Mortalité pour 100	Durée moyenne
Marronniers . . . . .	0.87	115 ans
Sycomores . . . . .	1.44	69
Platanes . . . . .	1.62	61
Vernis . . . . .	1.84	54
Ormes . . . . .	2.06	48
Érables . . . . .	2.26	44
Robiniers . . . . .	2.35	42
Tilleuls . . . . .	4.06	24
Paulownias . . . . .	7.27	11

D'une manière générale, la mortalité des arbres est, dans les quartiers intérieurs, à peu près double de ce qu'elle est dans les quartiers excentriques.

M. Mangin pense que les éléments qui nuisent surtout aux arbres dans les villes sont : 1° les poussières qui recouvrent leur feuillage ; 2° la réverbération des rayons solaires au voisinage des maisons, d'où grillage et chute prématurée des feuilles ; 3° la présence des gaz ou vapeurs toxiques au voisinage des usines ; 4° les mutilations du tronc et des branches, inhérentes à une active circulation ; 5° le défaut d'aération des organes souterrains ; 6° l'emploi du sel, en temps de neige, en quantité toujours supérieure à la dose considérée comme nuisible à la végétation.

OMNIBUS.

PLUIT !

C'est le beau temps pour la grenouille,  
 La pluie aux cent mille aiguillons,  
 Qui perce velours et haillons,  
 Et, malgré nous, nous débarbouille...

Et le marais coasse et grouille  
 Plus qu'un troupeau de moinillons...  
 C'est le beau temps pour la grenouille.  
 La pluie aux cent mille aiguillons.

AU TÉLÉPHONE

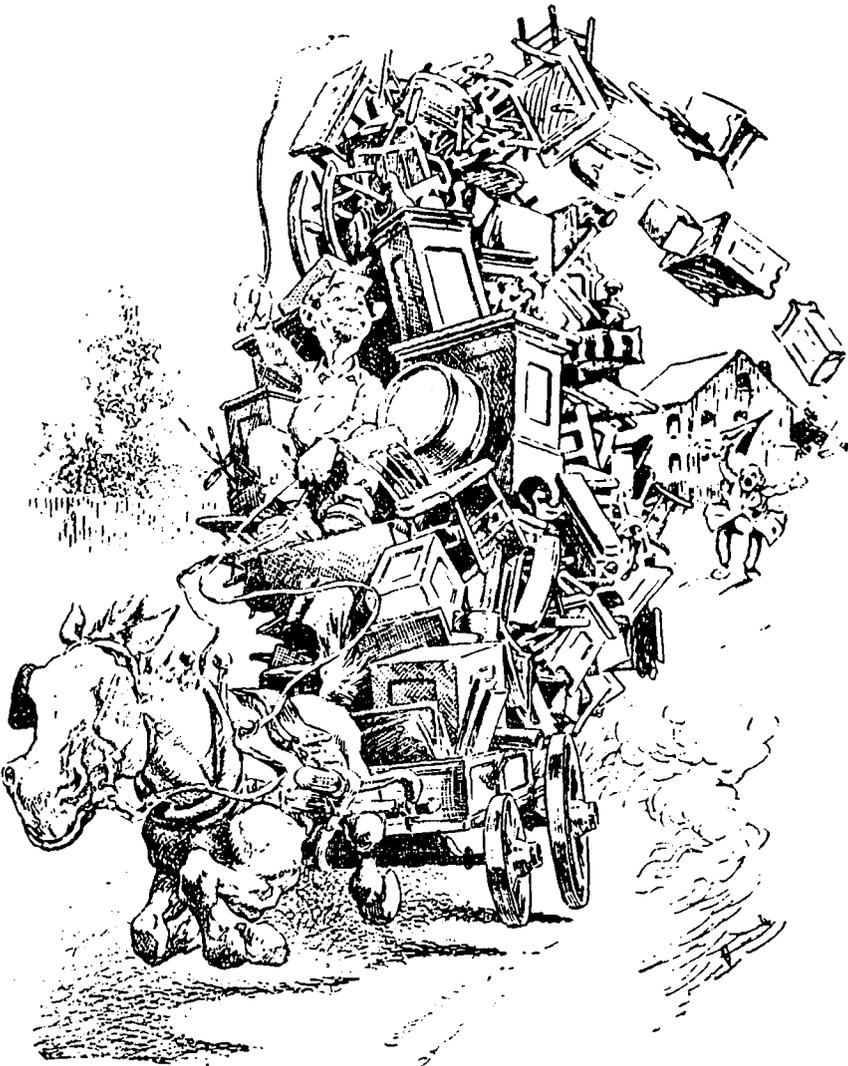
—Allô !... les pompiers de la station No 87... Mademoiselle !  
 —La ligne est occupée... veuillez resonner dans une demi heure.  
 —Vous êtes bien aimable ; mais c'est qu'il y a le feu à la maison.

PLAUSIBLE PERPLEXITÉ



*Le monsieur noir.* — Eh bien, vous, qu'est ce que vous avez à tant reluquer ?  
*Le monsieur épâté.* — Pardon, mais je me demandais si vous mettiez votre pantalon par la tête ou par... l'autre extrémité.

## ACTUALITÉ



Un incident de déménagement.

## La Grande Roue de Paris

(Pour le SAMEDI)

Le dix-neuvième siècle aura été le siècle de la Métallurgie. Par elle, les conceptions les plus audacieuses, les constructions les plus fantastiques ont été réalisées.

L'Exposition de 1889 vit naître, entre autres, ces deux colosses qui firent l'admiration du monde entier : la Galerie des Machines et la Tour Eiffel. Mais pour beaucoup, il apparaîtra qu'avant l'achèvement du siècle, l'Exposition de 1900 aura couronné ce triomphe de l'Art Métallurgique par une entreprise dont la hardiesse et les phénoménales proportions laisseront les foules en extase : la Grande Roue de Paris.

La première impression que produit cette merveille est stupéfiante. On est tenté de crier au miracle, et, pourtant, la Roue Géante n'est autre que l'application mathématique et, disons-le de suite, calculée pour produire des dizaines de fois l'effort qu'elle a à fournir, des lois fondamentales de la construction mécanique.

La Grande Roue de Paris emportant simultanément à 106 mètres dans les airs 1600 voyageurs, exploit qu'elle renouvelle d'ailleurs chaque quart-d'heure, est construite de façon à fournir ce travail énorme comme un jeu d'enfant. Quelques chiffres que nous indiquons ci-après vont démontrer ce fait rigoureusement exact, bien qu'à première vue, l'esprit ait une tendance à refuser de l'admettre.

La Grande Roue est la reproduction textuelle d'une roue de bicyclette avec son axe, ses rayons, sa jante, ces organes ayant évidemment des proportions gigantesques.

La Roue a 106 mètres de diamètre. Son axe, énorme bloc d'acier d'une seule pièce, a 12<sup>m</sup>, 10 de long, 0<sup>m</sup>, 66 de diamètre et pèse 36,000 kilogs !

La jante double est reliée à cet axe par 160 rayons en câble d'acier de 5 centimètres et dont la tension peut être variée exactement comme dans une roue de bicyclette. Cette jante elle-même, dont le pourtour atteint 315 mètres, est composée de deux parties parallèles reliées par des entre-croisements. Quarante wagons, pouvant chacun contenir 10 voyageurs commodément installés, sont répartis sur la circonférence de la Roue, suspendus à la jante par des axes pivotants.

Cette masse énorme, axe, rayons, jante et wagons, pèse le chiffre formidable de 686,000 kilogs et l'axe repose sur deux pylônes de 55 mètres de hauteur, pesant ensemble 400,000 kilogs.

Si l'on considère qu'une roue de bicyclette pesant 5 kilogs

supporte continuellement la moitié du poids de la bicyclette et du cavalier, soit à peu près 45 kilogs, et que l'on calcule que les 650,000 kilogs de la Grande Roue n'ont jamais à supporter que 1,600 voyageurs, soit à peine 125,000 kilogs, ce qui fait pour la roue de bicyclette 15 fois son poids et pour la Grande Roue pas même la cinquième partie de son poids, on comprend quel formidable excédent de force la Grande Roue possède à son actif.

Quant à l'ascension elle-même, rien ne peut en décrire le charme. Doucement, sans secousse, sans la moindre sensation de vertige, la Roue Géante enlève le spectateur et lui permet de jouir du panorama le plus merveilleux que l'imagination puisse rêver.

L'Exposition immense, Paris plus vaste encore, se détachent, tels de superbes bijoux aux pieds du voyageur émerveillé. Puis, c'est la descente infiniment douce et l'on croit en retrouvant le sol avoir vécu un beau rêve !

Voilà ce qu'est la Grande Roue de Paris. Elle s'imposera évidemment à l'attention, comme la Tour Eiffel en 1889, des innombrables visiteurs de la grande Exposition centenaire à laquelle son nom restera attaché.

Les merveilleux palais qui l'entourent pourront lui faire un magnifique piédestal : leur splendeur ne frappera jamais l'esprit comme cette sorte de fantastique aérostat aux quarante nacelles emportant des milliers de voyageurs à la fois dans les airs.

PH. DE NAN-SOUS THIL.

## PAUVRE VIEUX !

Calixte a un ami d'enfance, avec qui il fit jadis la noce, qui est dangereusement malade. Hier, il se présente pour le voir.

— Hélas ! lui dit la femme explorée de ce dernier, le médecin a dit qu'il ne passerait pas la nuit.

— Pauvre vieux ! fait Calixte, lui qui les passait si gaiement dans le temps.

## L'ÉDUCATION DE TOTO

Toto. — Que signifie cela : " Une armée est décimée " ?

L'oncle (cynique). — Cela veut dire que dix pour cent ont été tués ou blessés et que quatre-vingt-dix pour cent ont pris la fuite.

## RETOUR DE CHASSE

Lui. — Elle n'a pas l'air très fraîche, ta perdrix...

Elle. — Oui. Je m'en suis bien douté en la tuant, mais il était trop tard.

## PRÉCAUTION

La visitante. — Mme XXX est-elle ici ?

Brigide. — Oui. Ça s'rait-y un cilet de votre bonté de mettre votre carte dans ma bouche vu que j'ai les mains trempes !

## QUIPROQUO

Elle (une Américaine). — Et quand vous étiez à Londres, je suppose que vous avez été présenté à la Cour.

Lui (un pseudo comte). — Oui, deux fois, mais j'ai été acquitté dans les deux cas.

## LE BON TEMPS

Esther. — Ce serait le bon temps, je crois, de demander ma main à papa.

Arthur. — Il est de bonne humeur ?

Esther. — Au contraire. Il a reçu ce matin le compte de ma couturière et il est si monté, qu'il serait heureux de se débarrasser de moi le plus tôt.

## UNE MENACE

Toffe (avec deux policiers qui l'amènent). — Vous n'avez vraiment pas d'égarés pour un vieux client comme moi, ne me serrez pas si fort ou, parole d'honneur, je change de quartier.

## PREUVE ABSOLUE

Barnabé. — Es-tu bien sûr de l'aimer autant que cela ?

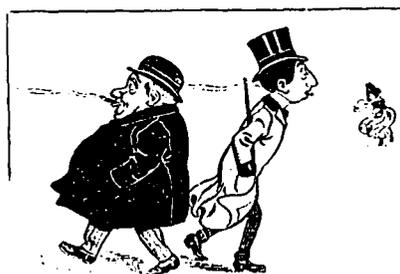
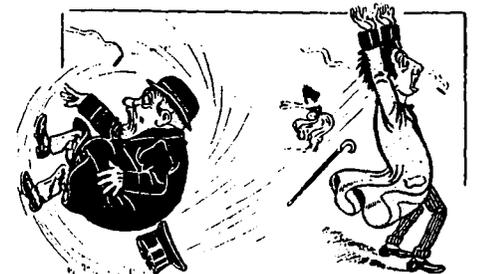
Calixte. — Juge toi-même. Le matin, je ne puis me mettre à l'ouvrage sans que j'aie une lettre d'elle, et quand je l'ai reçue et lue, je ne puis plus travailler.

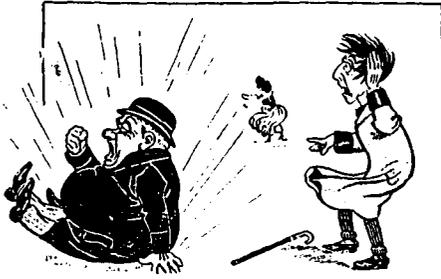
## DU PAIN SUR LA PLANCHE

Lili (un jeudi). — Mange donc ton pain frais maintenant.

Toto. — Non, j'aime mieux le garder pour dimanche !

## ODYSSÉE D'UN GIBUS

I  
Tous deux. — Quel vent !II  
Le gros. — Pristi !  
Le dide. — Oh ! mon chapeau !



III

— Le gros. — !!! (et quelques ejaculations plutôt fortes que douces).  
Le diule. — Oh ! ciel... je ne le vois pas !...



IV

Le gros. — Si j'ai vu votre chapeau ? Non, mais j'ai aperçu un million d'étoiles...



V

! — ! — ! — !

MAI

Premier-né de l'amour, capricieux enfant  
Qui tremble d'un baiser et s'esfouroche encore,  
Avril s'évanouit aux brumes de l'aurore  
Et Mai, qui le remplace, apparaît, triomphant.

Il agit en ses mains le thyrses parfumé  
Dont l'odeur sans pareille ensorcelle le monde :  
Il dit : " Excitez-vous, rousse, brunette ou blonde !  
Honte à qui peut dormir avant d'avoir aimé ! "

Il pose un pied léger sur les collines roses  
Où, dès le point du jour, chantent les violons,  
Et dans le clair fouillis de ses beaux cheveux blonds  
Frissonne, à tous les vents, sa couronne de roses.

Et la fleuriste au cœur joli qui vient de naître,  
La source d'argent clair qui pleure au fond du bois,  
L'oiselet qui soupire et s'égaré à la fois,  
Dans la pure lumière ont reconnu leur maître.

Les belles qu'il enjôle en les troublant un peu  
Sont prêtes à sa vue à crier : " O merveille ! "  
Et voici qu'en leur âme, ingénument, s'éveille  
On ne sait quoi de tendre et d'infiniment bleu.

GABRIEL VICAIRE.

UN MORT MAL ÉLEVÉ

A la suite d'un copieux dîner, abondamment arrosé, j'avais eu l'imprudence de sortir sans endosser mon pardessus. Il faisait un froid à ne pas mettre sa belle-mère dehors. J'attrape une congestion pulmonaire.

Trois médecins accoururent à mon chevet. Que vouliez-vous que je fisse contre trois ? Que je mourusse ! C'est ce que je fis... officiellement du moins, car je n'étais qu'en létargie.

Les médecins m'ayant déclaré défunt pour tout de bon, on me couche dans une bière en chêne agrémentée de poignées d'argent. Oh ! mon neveu, mon unique héritier, faisait grandement les choses.

J'entendais tout ce qui se disait autour de moi ; le sens de l'ouïe avait pris un développement extraordinaire, je percevais les paroles à travers les murs. Mais pas moyen de faire un mouvement. Et vous pensez si je m'amusais en voyant approcher l'heure fixée pour ma rélegation dans le domaine des taupes.

Avant la levée de mon corps, une foule d'amis viennent l'entourer et s'épuisent en compliments de condoléances vis-à-vis mon neveu qui éternuait de temps en temps sous les efforts pour décrocher des larmes de ses glandes réfractaires.

Et j'entendais des conversations dans ce genre :

- Pauvre Brisemiche ! quel malheur !
- Quel cœur d'or c'était !
- Quel homme austère !
- Toujours empressé à rendre service !
- Quel esprit rempli de charme !
- Les bons s'en vont, hélas !
- Atchi !! (ça, c'était mon neveu).

J'en étais tout heureux autant que ma position me permettait de l'être.

On part pour l'église ; il était onze heures et demie ; le ton du *lamento* change un peu :

- Sapristi ! quel froid !
- En voilà un temps de chien !
- Vrai ! on ne devrait pas avoir le droit de mourir en hiver !
- Si j'avais su, c'est moi qui aurais envoyé ma carte tout bêtement... etc, etc.

La cérémonie bâclée, départ pour le Père-Lachaise. Oh ! alors ça devient corsé, et voilà ce qui se disait dans le groupe suivant mon corbillard :

— C'est ridicule de se faire enterrer à onze heures et demie... avant le déjeuner.

- Moi, j'ai l'estomac dans les talons !
- Il s'en fiche bien, lui... il n'a plus besoin de rien !
- J'ai les pieds gelés.

— Dites donc, si nous lâchions le convoi et que nous allions tout droit en voiture attendre au cimetière ?

— C'est une idée, filons à l'anglaise !

Il paraît que cette idée-là était venue à tout le monde, car je n'entendais plus rien. Ce que je me faisais vieux là-dedans.

Mais, est-ce la colère que je ressentais contre tous ces braves amis, est-ce toute autre cause, soudain je sens comme si mes membres se dége-laient brusquement et j'essaye un gigotement de jambes qui réussit.

Je commençais à étouffer dans ma boîte admirablement vissée.— Oh ! mon neveu avait bien fait les choses ! — Je martèle le couvercle à coups de poings... je crie !... les porteurs accourent, me délivrent. Je

me dresse sur mon séant... je regarde... plus un chien derrière... il étaient tous à m'attendre là bas.

— Ramenez-moi à la maison ! hurlai-je, et vite ! ce petit déplacement m'a creusé... j'ai une faim de loup.

Une demi-heure après, je déjeunais d'une côtelette nature, me réjouissant de la mine que devaient faire les autres en ne me voyant pas arriver.

Je ferme ma porte à tout le monde : je dors comme un chanoine. Le lendemain matin, on m'apporte mon courrier... cent lettres au moins.

— Ah ! pensai-je, voilà la résurrection des témoignages d'amitié qui m'arrivent... trop tard, mes chers, on vous connaît maintenant.

Pas du tout ! c'étaient des lettres de sottises ! Je ne vous donnerai que deux extraits pris à travers les tas et qui résument l'esprit des autres.

— Mon cher... tu peux mourir à présent tant que tu voudras... Ne compte plus sur moi pour suivre ton convoi... quo toi-même tu n'as pas eu la politesse de suivre jusqu'au bout."

Et une autre :

— Monsieur... votre conduite est sans excuse... et d'ailleurs, c'était l'opinion de tout le monde hier : un homme qui se fait enterrer avant midi manque absolument de savoir vivre !"

Quant à mon neveu, mon cher héritier, il avait attrapé un rhume de cerveau pour de bon et s'était alité en proie à une douleur profonde et véritable cette fois.

Pour bien juger les amis, il faut les entendre à son enterrement.

OCTAVE PRADELS.

LINGUISTIQUE

Le vieux savant.—Oui, Votre Honneur, cet ignoble individu m'a donné un coup de poing sur le sternon cléido mastoïdien.

Le coroner (narre).—Cré non ! un étranger va falloir aller chercher un interprète.

ENTRE AMIES

Edith.—Il m'a dit que j'étais un ange... un idéal... une créature digne des dieux... Vraiment, je crois que je vais l'épouser.

Judith.—Oh ! Edith... quelle cruauté ! Pourquoi briser son rêve...

UN MOT DE TROP

Fabien jeune.—Vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée...

Delphine.—Je ne vous crois pas

Fabien jeune.—Etrange !... Les autres m'ont toujours cru sur parole.

QUESTION DE RACES



Peur de la... noirceur.

## CHRONIQUE

Tout à l'*Aiglon* ! même au Canada où chaque journal l'a analysé, disséqué, cité par petites ou grosses tranches.

Le SAMEDI n'a pas tiré du pied, lui non plus. Et comme on annonce,

## UN SUBSTITUT



I

*Le nigro*. — Est-ce vous le spécialiste qui guérit le rhumatisme ?

*Le professeur Nicolas*. — Pas précisément, mais je puis tout de même vous soulager.

Écrit pour elle, avec elle pour objectif, poli et mis à point par elle, ce rôle semble destiné à perdre ce je ne sais quoi d'essentiel le jour où il écherra à d'autre que Sarah.

*Cyrano* à Coquelin, et *Reichstadt* à Sarah, c'est comme l'eau au poisson et l'air à l'oiseau.

Il faudra bien, je le sais, que l'inévitable arrive, que Sarah et Coquelin laissent leurs manteaux tomber sur les épaules des Eli-sées, lesquels se manqueront ni en nombre ni en talent, si féconde est la veine française.

Et ce sera encore cent millions de fois plus tolérable que ce qui nous arrivera dans quelques mois : voir jouer par une troupe américaine une version en prose anglaise de l'*Aiglon*. Il est vrai — on nous l'assure — que les meilleurs adaptateurs ont été requis, que les Maîtres de Paris seront même consultés. N'importe, ce sera dur à avaler. La *Dame aux camélias* devenue *Camille*, c'était très digestible quand l'interprétation était confiée à de consciencieuses et vibrantes artistes comme Rhéa, Davenport, Mary Anderson. Mais l'*Aiglon*... Il ne semble pas plus possible de traduire l'œuvre de Rostand que le *Cid*.

\* \* \*

Les critiques parisiens se sont accordés à dire que dans l'*Aiglon* la pièce était supérieure au sujet. On s'est étonné que que Rostand ait pu établir une si forte structure sur une aussi maigre donnée.

De Bornier et Coppée choisirent des thèmes plus robustes, plus larges, quand ils abordèrent le genre. Rostand, lui, est allé chercher son héros dans le demi-réel, dans un fouillis d'événements que les historiens n'ont pas encore mis au net. Les trois quarts des gens ignoraient ce qu'avait été le duc de Reichstadt.

Comme bien l'on pense, l'*Aiglon* a provoqué chez les lettrés de tous clans et de tous emplois une rage de recherches. On a défait et refait l'histoire. On l'a sans doute surhaïe en bien des officines littéraires.

M. Houssaye a publié, la veille de la première de l'*Aiglon*, un article sur le duc, qui a eu les honneurs de la reproduction un peu partout, le Canada compris. Je n'ai donc pas à le reproduire ici, ni à l'analyser. Mais il m'est venu sous les yeux ce qu'écrivait en 1894, dans l'*Intermédiaire*, un M. Louis Jouty :

« On a beaucoup dit que la cour d'Autriche, par un machiavélisme infernal, aurait poursuivi Napoléon dans la personne de son fils.

« A entendre certaines personnes, le duc de Reichstadt aurait été atrophié physiquement et moralement, tué à petit feu, condamné à une corruption et à une mort précoce, tel que Louis XVII au Temple, par une politique froidement cruelle et impitoyable jusqu'à la férocité.

« L'auteur de *Napoléon en Egypte* et du *Fils de l'homme*, Barthélemy, ne fut pas étranger à cette affreuse insinuation.

qu'après l'Exposition, Sarah fera sa dernière tournée en Amérique avec l'*Aiglon* à l'affiche — toujours la dernière avec les grands artistes, tout comme chez les joueurs de casino — il me paraît tout à fait dans le train de compléter ce que nous avons dit du chef-d'œuvre de Rostand.

Car c'est bien son chef-d'œuvre, s'accorde-t-on à dire là-bas. *Cyrano de Bergerac* serait surpassé et Rostand ayant épuisé toute sa moelle "cervélique" dans ce dernier effort, l'*Aiglon* se trouverait être le produit final de ce métier.

Puissent les prophètes errer cette fois encore.

Voir, entendre l'*Aiglon* avec Sarah au rôle principal, c'est le rêve de tous ceux que retiennent au rivage les dix-huit raisons du harangueur d'Henri IV.



II

*Le professeur (ouvrant son sac)*. — Ici, Finette, et jette un coup d'œil sur ce monsieur...

« Venu à Vienne en 1828, il ne fut pas admis à voir le duc de Reichstadt et ne put que l'entrevoir au théâtre. Le dépit de n'avoir pas eu l'audience qu'il sollicitait dicta son jugement mauvais.

« L'éducation que le petit-fils de l'empereur François avait reçue était une éducation de premier ordre. Rien n'avait été négligé pour faire du fils de Napoléon un des princes le plus distingués de l'Europe. Et 1830, trois gouverneurs étaient encore auprès de lui. Le principal, chargé de la direction supérieure, était le capitaine Foresti, qui lui avait appris les mathématiques, le français, l'italien et lui servait de répétiteur pour les leçons que lui donnaient les autres professeurs. Le troisième était un noble hongrois, le baron Joseph d'Obenaus, qui enseignait les humanités.

« Le duc de Reichstadt, profitant de l'autorisation donnée par son aïeul, passait la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire du règne de son père.

« — Je désire, avait dit l'empereur au prince de Metternich, que le duc respecte la mémoire de son père, qu'il prenne exemple de ses grandes qualités et qu'il apprenne à connaître ses défauts, afin de les éviter et de se prémunir contre leur fatale influence. Parlez au prince sur le compte de son père, comme vous voudriez qu'on parlât de vous à votre propre fils. Ne lui cachez, à cet égard, aucune vérité ; mais enseignez-lui à honorer sa mémoire. »

\* \* \*

Voilà la légende bien amincie, bien rognée. Mais M. Rostand a usé de ses immunités de poète et de dramaturge. Il a donné à l'homme de l'histoire ce que l'imagination la plus riche, guidée par un goût d'une sûreté vraiment phénoménale, pouvait désirer pour un héros d'envergure classique, si je puis me permettre cette alliance de mots.

A l'invention poétique est venue s'ajouter la magie des rimes. Et le jeu triomphal de Sarah Bernhardt fait le reste.

Dans le concert de louanges et d'acclamations s'est élevée par-ci par-là une voix détonnante. Quelques critiques de bonne foi — gens qui ne croient pas qu'on puisse écrire de la grande tragédie en cette fin de siècle — ont émis l'opinion, qu'en examinant de près, on trouve que Rostand écrit mal. Quelques vers ont été cités à l'appui.

A ce propos : dimanche dernier, relisant du Francisque Sarcey, je tombai sur cette phrase qui commence un écrit du regretté critique : « Molière écrit mal, dit M. Scherer ».

Et voilà Sarcey qui, avec son jugement si ferme, si sûr, ses mots si bien frappés, part sur un train...

« En tout cas, dit-il, il n'écrit pas mal pour la scène. Car il y a, n'en déplaise à M. Scherer, un style de théâtre. Le style de théâtre est celui qui passe par-dessus la rampe. Il est des gens, dit Labruyère, qui écrivent proprement et ennuyamment. Eh bien ! je dirais, moi, qu'il en est beaucoup qui écrivent proprement, élégamment, spirituellement, éloquentement, prenez tous les adjectifs qu'il vous plaira, et qui ne passeraient point par-dessus la rampe. Ils n'ont pas le don, ils ne trouvent pas le mot à effet, le mot qui n'est peut-être pas le mot propre, mais qui portera sur un grand public, qui le fera tressaillir, qui éveillera son imagination ou fera jaillir des larmes de ses yeux. »

Ce que dit Sarcey de Molière tient pour Rostand.

Il a vraiment le style de théâtre, un style qui non seulement « passe par-dessus la rampe », mais aussi par-dessus les mers, car, ici et aux Etats-Unis, le peu que l'on connait encore de l'*Aiglon* a eu les suffrages des intelligences et des cœurs. KODAK.

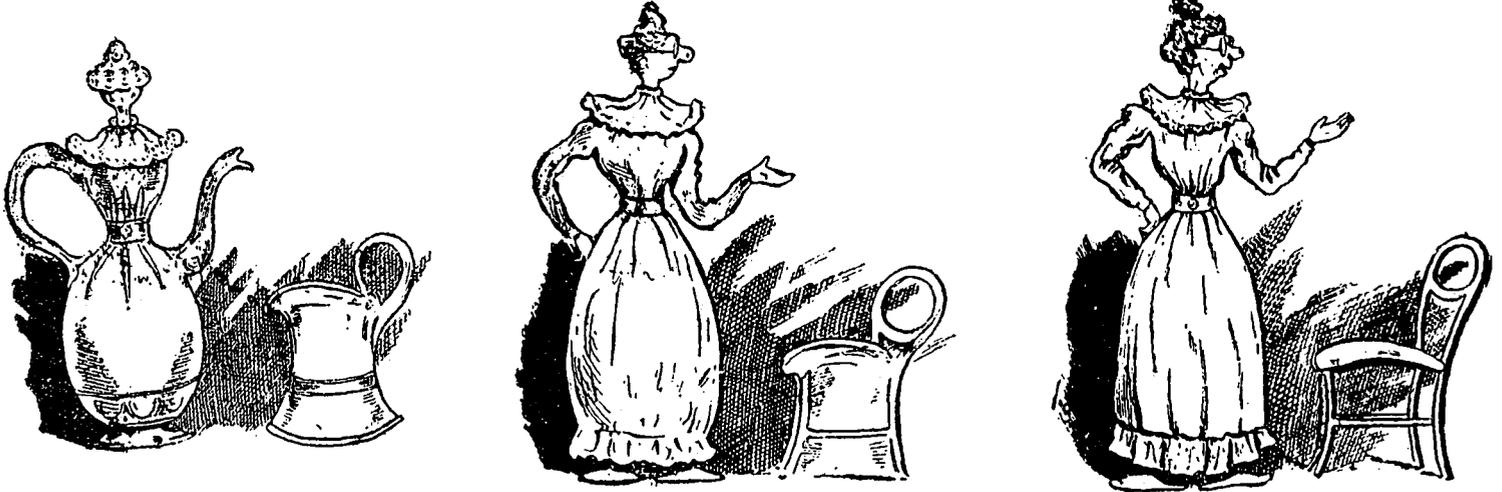
Il est amer le pain de l'étranger ; elle est haute à franchir, la pierre de son seuil.



III

La cure.

## ÉVOLUTION



LA BUVEUSE DE THÉ

## COURRIER FEMININ

Tout dernièrement, dit le Dr Caraduc, j'assistais dans un salon à une conversation qui tout d'abord m'a un peu égayé mais m'a ensuite fort-ement attristé parce qu'elle m'a montré sur le vif combien d'erreurs et de préjugés hantent le cerveau des jeunes mamans de notre époque.

Donc l'une disait à l'autre :

— Ma chère, savez-vous bien que mon bébé a marché à dix mois.

Et l'amie de répliquer ;

— Chez moi, mieux encore. Mon petit Maurice a marché à huit mois.

Il en vint une troisième qui, dans son clair bon sens, ajouta :

— Oh ! le mien n'est pas si avancé que cela, il a un an et il se borne à se rouler sur le tapis ou sur le sable... quand il est sec en cette triste saison d'humidité... .

Et les deux petites linottes d'interrompre :

— Vraiment, vous n'êtes pas inquiète de le voir aussi en retard ? Vous devriez consulter un médecin.

— Ma foi non, de ceci je n'ai nul souci, répondit la bonne petite maman sur un ton parfaitement calme. Je sais que chaque chose arrive en son temps et qu'il ne sert à rien de forcer la nature ni de mettre à mal les organes... Mon bébé, conduit par son instinct, marchera quand il sentira en ses jambes la force nécessaire... Voilà tout.

Les autres ne parurent pas convaincues, elles haussèrent même légèrement les épaules en offrande de mépris à la maman qui avait des idées si étroites, si saugrenues.

Et pourtant vous aviez raison, jolie petite mère, qui, en matière d'élevage, ne vous laissez pas diriger par ce vilain sentiment : l'amour-propre.

Oui, c'est bien cela. Le bébé doit être abandonné à son instinct. Ses jambes sont dépendantes de ses reins qui doivent soutenir le poids du corps. Peu à peu, quand le développement s'est fait, on voit l'enfant s'appuyer sur ses poignets pour tâcher de se soulever et de se mettre debout. Oh ! le résultat ne se produit pas de suite. Il y a bien des chutes malheureuses, des essais maladroits, mais peu à peu le bonhomme rectifie la position, équilibre ses mouvements et il arrive un moment où, sûr de lui-même, il se campe fier et droit dans une attitude de triomphe qui fait plaisir à voir... .

Par exemple il est permis de l'aider à faire ses expériences. Rien de plus déplorable que de le laisser au lit la plus grande partie de la journée. Ce n'est pas seulement détestable pour la respiration, c'est encore mauvais pour les jambes qui ne trouvent pas ainsi l'occasion de se développer.

Lorsque le bébé est par terre, l'un des meilleur moyens de l'exciter à l'effort c'est de semer autour de lui des jouets qui appellent son attention... . On les place d'abord sur le tapis, deux ou trois jours après on les dépose sur un tabouret, enfin sur le rebord d'une chaise, et c'est alors, pour atteindre l'objet convoité, toute une succession d'efforts qui convergent intelligemment vers le but.

Point de bourrelets, de paniers roulants, de chariots, de lisières, disait déjà, au dernier siècle, Jean Jacques Rousseau qui, dans un autre passage de *l'Emile* s'exprime ainsi. "Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour apprendre à marcher aux enfants ? Comme si l'on avait vu quelqu'un qui, par négligence de sa nourrice, ne sût pas marcher étant grand."

Les lisières ont le grand inconvénient de servir plus ou moins la poitrine et de la fatiguer. Les chariots et les paniers roulants agissent dans le même sens, mais de plus ils exercent une poussée sur les aisselles délicates des bébés et contribuent par suite à élever les épaules.

Ah ! il y a aussi les bourrelets, qui n'ont pas seulement, à mon point de vue, le côté mauvais de surchauffer le cerveau des bébés, mais contribuent encore à les rendre maladroits.

En effet, l'enfant ayant son bourrelet compte sur lui pour amortir tous les chocs. Sitôt qu'on oublie de le lui mettre, il se cogne avec violence contre les obstacles. Non ! l'expérience est encore la meilleure maîtresse

de nos actes. L'enfant, par une série de chutes, apprend à se défier et à se garantir de tout ce qui se met en travers de sa route.

Avouez, mes chères lectrices, que c'est là un procédé d'éducation bien supérieur à celui qui consiste à mettre constamment des bâtons sur le chemin de l'enfant sous le prétexte de le préserver des accidents.

\* \* \*

Dans son *Tableau de Paris*, publié il y a quelque cent vingt ans, Mercier fait une remarque qui peut avoir de nos jours un retour d'actualité.

"Les hautes coiffures, les plumes, les panaches, etc. vont sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle, une rangée de femmes placées à l'orchestre, bouche la vue à tout un parterre ; la même chose a lieu aux amphithéâtres et dans les loges. C'est un vrai désespoir pour les spectateurs, on murmure tout haut, mais les femmes en rient et la politesse parisienne, se contentant de gronder, ne vas pas au-delà.

"Il n'y a eu qu'un seul homme, suisse de nation et fort impatient, qui, tirant une longue paire de ciseaux, a fait mine dans une loge de vouloir couper l'excédant qui l'empêchait de voir. Alors, pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme, qui y consentit très bien. Ce n'est donc plus le temps où le parterre criait : *Place aux dames!*... et où l'on ne pouvait être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvait y arriver une femme, fut-elle douairière ou borgne."

\* \* \*

Chacun sait qu'il fut longtemps de mode chez les dames de porter des mouches faites avec de petits ronds de soie noire collés sur le visage.

A la même époque les femmes russes portaient aussi des mouches par imitation de la mode occidentale, mais au lieu de petits ronds, elles se mettaient des mouches très larges taillées les unes en forme de maisons, les autres en forme de chevaux, d'arbres ou de carottes.

XXX.

## ELLE SUIVAIT LES JOURNAUX

*Toby.*—As-tu appris à ta femme qu'une cour des États-Unis avait décidé qu'un mari pouvait passer la nuit dehors, sans avoir de compte à rendre ?

*Frem.*—Oui.

*Toby.*—Et qu'a-t-elle répondu ?

*Frem.*—Que cette décision avait été renversée.

## TRUC FAMILIAL



*Le boucher.*—Es-tu certain que ta mère veuille le boeuf le moins tendre que j'ai ici ?

*La fille.*—Oui, car papa a de bien faibles dents, et si le steak n'est pas suffisamment coriace, il n'en restera pas gros pour nous autres.

## PRUDENCE

*Le client.*—Vous êtes pharmacien droguiste, n'est-ce pas ?

*Le pharmacien.*—Oui.

*Le client.*—Y a-t-il longtemps que vous exercez ?

*Le pharmacien.*—Vingt-cinq ans.

*Le client.*—Et vous connaissez bien votre métier ?

*Le pharmacien.*—A fond.

*Le client.*—Et vous avez votre diplôme ?

*Le pharmacien.*—Le voilà encadré.

*Le client.*—C'est bien, donnez-moi pour deux sous de boules de gomme.

## UN DISTRAIT

Entendu en tramway :

*Le conducteur.*—Ce n'est pas une poignée de main que je vous demande, c'est votre billet ou cinq cents.



Mlle Arline. — Eh bien, que penses-tu de mon dernier portrait ?

Mlle Felice. — Admirable. C'est étonnant ce que ces artistes peuvent arriver à faire...

## MARTYRS CHRETIENS

On sait que le triomphe du christianisme sur le paganisme ne fut pas chose aisée et que la résistance opposée par les zélés des cultes anciens fit couler des torrents de sang. Les empereurs romains ne reculèrent devant aucun supplice pour arrêter les progrès croissants de la foi nouvelle, mais ce fut en vain. Les exploits sanglants d'un Néron, les persécutions acharnées d'un Dioclétien furent sans effet. Les chrétiens allaient à la mort sans trembler. Combien d'entre eux expirèrent sous la dent des bêtes féroces, dans l'arène, tandis que sur les gradins se pressait une populace ignoble que les combats de gladiateurs avaient habituée à ce genre de spectacle ! Les Césars ne dédaignaient pas d'assister à ces horribles fêtes dans des loges splendidement drapées d'étoffes de pourpre, comme pour encourager par leur présence ces sacrifices aux dieux de l'Olympe. On se demande avec effroi quels sentiments pouvaient animer ces hommes, pour qui c'était un plaisir sans pareil de venir voir expirer leurs semblables au milieu des plus atroces tourments !

La Gaule eut particulièrement à souffrir des persécutions contre les chrétiens. C'est ainsi qu'en l'an 177 sous le règne d'un empereur qui fut cependant un grand philosophe, Marc-Aurèle, les magistrats de Lyon (Lyon fut la grande métropole ecclésiastique de la Gaule) firent emprisonner tous les habitants qui passaient pour être chrétiens. Entassés dans des cachots obscurs, ces infortunés subirent d'horribles tortures. On connaît l'histoire de la malheureuse Blandine, qui, malgré son jeune âge, endura de telles souffrances que ses bourreaux finirent par déclarer qu'ils ne comprenaient pas comment elle pouvait vivre, car un seul des tourments qu'ils lui avaient infligés aurait dû, selon eux, suffire à la faire périr.

Le procès dura longtemps. Rien ne fut épargné pour amener les chrétiens à renoncer à leur foi, mais aucune torture ne vint à bout de leur courage. Il y eut là d'admirables exemples d'héroïsme qui mériteraient d'être mieux connus du public. Le jour du supplice arriva. Une foule immense s'entassa sur les gradins de l'amphithéâtre de la ville de Lyon. Les chrétiens durent d'abord défilé autour de l'arène ; puis on lâcha sur eux les bêtes féroces ; mais celles-ci, au lieu de se jeter sur les victimes qu'on leur destinait, semblaient les éviter. Pour satisfaire les spectateurs, on fit assise sur des chaises préalablement rougies au feu, plusieurs chrétiens, sans pouvoir obtenir d'eux la moindre rétractation.

Suspendu pendant quelque temps, le supplice des chrétiens reprit bientôt avec une férocité sans pareille. On divisa les adeptes de la nouvelle religion en plusieurs groupes qu'on livra séparément, et à plusieurs jours de distance, aux bêtes féroces. Ceux qu'on réservait pour un autre jour étaient obligés d'assister au martyre de leurs frères. C'est ainsi que l'héroïque Blandine fut suppliciée la dernière. Comme les fauves l'avaient mordue et traînée mais non dévorée, on lui fit subir le supplice de la chaise rougie au feu, puis on en inventa un autre pour elle. Après l'avoir enfermée dans un filet, on lâcha sur elle un taureau furieux qui la

saisit avec ses cornes, la lança en l'air plusieurs fois et la laissa retomber. Elle n'était pas encore morte et on dut l'achever.

Telle était l'ignominie de la plèbe qui venait se repaître de ce spectacle, qu'elle s'acharnait encore sur les cadavres des martyrs. Ceux-ci étaient finalement jetés parmi les immondices pour être dévorés par les chiens ; afin d'empêcher qu'on ne vint les ensevelir, des gardes étaient postés jour et nuit auprès d'eux.

Ces sanglantes exécutions ne découragèrent pas le petit groupe de chrétiens qui s'était constitué à Lyon : leur nombre s'accroissait chaque jour. D'ailleurs, les magistrats romains commençaient à user d'une assez large tolérance vis-à-vis de la nouvelle religion, mais ces périodes de paix étaient de temps en temps interrompues par de nouvelles persécutions. Les plus terribles furent celles de Dioclétien. Cet empereur avait commencé, en 303 après J.-C., par publier un édit ordonnant de démolir les églises, de livrer et de brûler les livres sacrés, d'exclure les chrétiens de

tous les offices publics et interdisant d'affranchir les esclaves qui professaient leur religion. Mais ces mesures étaient bénignes, en comparaison de celles qui suivirent bientôt. De nouveaux édits ordonnèrent, en effet, d'emprisonner d'abord les évêques et de les soumettre aux tourments, pour les contraindre à apostasier ; puis ce furent tous les chrétiens qui furent soumis à cette règle. Cette nouvelle persécution fut si atroce que le règne de Dioclétien en a pris le nom d'*ère des martyrs*. La Gaule y échappa par bonheur, seule dans tout l'empire, et Lyon ne vit pas se reproduire les scènes horribles dont nous avons parlé plus haut. L. N.

## UN MOT... NÈGRE

A tort ou à raison, les nègres purs détestent cordialement les mulâtres. Or, un missionnaire reprochait à l'un d'eux cette haine préconçue contre ses frères de demi-couleur :

— Pourquoi ne pas les aimer ! Ne sont-ils pas des hommes comme toi, des enfants du bon Dieu ?

Alors, le moricaud, hochant la tête en signe de dénégation :

— Non ! le bon Dieu, il a fait le café : il a fait le lait : mais il a pas fait le café au lait.

## BANG !

M. Benoit. — Vous ne chantez donc plus, mademoiselle, qu'on ne vous entend plus jamais ?

Mlle Lafrousse. — Le médecin me l'a défendu !

M. Benoit. — Ah ! il habite donc dans la même maison que vous ?

## AU RESTAURANT

— Monsieur, la bicyclette, l'automobile, tout ça me dégoûte, mais j'adore le cheval.

Le garçon (à part, en leur servant leur *beefsteak*). — Je crois que ce monsieur va être satisfait.

## ENTRE VOISINES

— Comment voulez-vous qu'a fasse des économies, a change de chemise et d'bas toutes les semaines.

## SAGE CONSEIL

— Prenez mon avis, disait un ancien député. Si vous voulez bien tenir un homme, ne lui donnez pas d'argent, mais promettez-lui une place. De cette façon vous l'aurez toujours sous la main.

## NOTE SCIENTIFIQUE

On parle beaucoup dans les cercles de savants de l'étonnement d'un naturaliste qui, en ouvrant Buffon, trouve une punaise dans la section des ruminants.

## LE CYNIQUE

Boff. — Ainsi tu crois positivement que mari et femme ne font qu'un ?

Toff. — Oui, le mari est vite absorbé.

CONFIDENCE

INCOMPATIBILITÉ

*En le caressant doucement,  
A son âne, bien tristement,  
La fillette conte sa peine :  
Insoucieuse du printemps,  
Qui mêle à ses cheveux flottants  
Sa fraîche haleine.*

*“ Va-t-on vendre aussi les lapins,  
La poule blanche, ses poussins,  
Et l'alouette familière,  
Qui, dès l'aurore, à plein gosier,  
Chante, dans sa cage d'osier,  
Là, sous le lierre?... ”*

*“ Mon âne, mon bel âne roux,  
Si fort, si complaisant, si doux,  
Dit-elle, il a fallu te vendre ;  
Ce soir, en revenant des champs,  
Deux hommes sans cœur, deux méchants,  
Doivent te prendre... ”*

*“ Va-t-on vendre aussi les vieux lits,  
Le dressoir aux cuivres polis,  
Et le coucou, qui nous dit l'heure ?  
Le crucifix, les plats d'étain,  
Et le fauteuil où, l'œil éteint,  
Grand'mère pleure?... ”*

*“ Nous n'irons plus, comme autrefois,  
Dans la forêt, chercher du bois,  
Courir ensemble dans les herbes ;  
Avec des fleurs à ton licou,  
Tu ne rentreras plus à l'aurore,  
Chargé de gerbes.*

*“ Oh ! qu'il fait triste à la maison  
Depuis qu'à la froide saison,  
Ma mère, si bonne, si belle,  
Est allée avec Dieu... c'est loin !...  
Pourquoi donc ne m'a-t-elle point  
Prise avec elle?... ”*

*Et la mignonne aux lourds sabots  
Rappelle, éclatant en sanglots,  
Les bonheurs qu'on ne peut lui rendre...  
Sur le chemin ensoleillé,  
La tête, le regard mouillé,  
Semble comprendre !... ”*

MME DRUT-FONTÈS.



SOUS LE QUINCONCE

Il n'y a qu'un banc. Double, il est vrai ; mais le dossier en est si bas, qu'on l'a toujours trouvé incommode et qu'on ne le recherche pas.

Pendant des années, M. Versoix et M. Dingrain ont eu l'habitude, le jour du repos, en été, de venir s'asseoir là, côte à côte, face à la rue.

Puis ils se sont brouillés pour une cause futile, et avec la conviction, d'ailleurs, que cela ne saurait durer. Chacun se disait que l'autre ne tarderait pas à prononcer les quelques paroles qu'il suffirait de dire pour que le différend fût arrangé. En effet, aucune cause de dissentiment ne pouvait être sérieuse entre eux. L'un était veuf ; et l'autre, vieux garçon. M. Versoix allait prendre sa retraite d'employé de la mairie, en même temps que M. Dingrain prendrait la sienne de la Caisse d'Épargne. M. Dingrain était rond et obèse, M. Versoix était plat et maigre : et le médecin déclarait que cela leur venait, à l'un et à l'autre, d'un même principe : celui de l'arthritisme. Enfin, les occasions de s'attiser l'un contre l'autre par de mauvais frottements ne leur étaient pas nombreuses, puisque leurs rapports ne consistaient guère qu'à passer ensemble la journée du dimanche sur le banc commun.

Au début de la rupture, l'usage s'établit entre eux que le premier arrivé prit le côté qui les réunissait jadis. Et le second s'installait à l'opposé. Comme chacun d'eux occupait le milieu du siège, ils connurent aussitôt l'impression nouvelle, dos à dos, dos contre dos, de se sentir, de se tâter.

M. Dingrain pensait : “ C'est tant pis pour Versoix d'être fâché avec moi. Je me passe très bien de lui... Il n'aurait qu'un mot à m'adresser... Ça le regarde !... ”

M. Versoix n'avait non plus aucune hésitation : “ Je n'ai aucun besoin de Dingrain, songeait-il... Je ne lui en veux pas. Quand ça lui coûtera

L'avocat.—Pourquoi demandez-vous le divorce ?

Elle (en larmes).—Le misérable me reproche de ronfler en dormant, d'avoir les pieds gelés, de fouiller dans ses poches, de parler tout le temps, de lui jeter des assiettes, de l'“ ébouillanter ”, d'avoir ma mère avec nous, de l'envoyer se coucher dans le hangar. Vrai, monsieur, il faudrait être une sainte pour vivre avec une pareille brute, et je demande le divorce pour incompatibilité d'humeur.

trop d'être fâché, il n'aura qu'à faire le nécessaire pour se tirer de là... ”

Ce fut ainsi qu'une saison, puis d'autres, et d'autres encore, se succédèrent,

Et, de la sorte, ils apprirent l'art de s'adosser l'un contre l'autre, pour suppléer à l'insuffisance du dossier du banc. Le dos de M. Dingrain étant moelleux, celui de M. Versoix étant ferme et lisse, le changement respectif de leurs attitudes était devenu un bienfait matériel pour chacun d'eux.

N'ayant aucun sentiment de haine l'un à l'égard de l'autre, sans articuler un mot, ils établirent une pratique d'indications mutuelles par de petits déplacements des omoplates ou des reins. Discrètement, d'abord, et franchement, largement, dans la suite, ils se donnèrent du dos. S'en réclamèrent, en ajoutant, on retirant au gré des réclamations muettes et des mouvements expressifs.

Désormais, avec le temps écoulé, la brouille est devenue irrévocable. Ni M. Versoix ni M. Dingrain n'admettent l'éventualité d'une réconciliation aussi tardive, et il est évident qu'ils n'échangeront plus une parole en ce monde.

Mais, aujourd'hui moins que jamais, en vertu d'une manie accrue par l'âge, ils ne sauraient se passer l'un de l'autre, sur le banc du quinconce. Ils s'appliquent à ne point trop s'y devancer. Le premier arrivé se préoccupe du retard de l'autre, regarde pour le voir venir. Et, on attendant, il se penche en avant, les coudes sur les genoux, la canne occupée à tracer des ronds dans le sable, le dos désœuvré et se réservant.

PAUL HERVIER.

UNE ÉTAPE

SON ROLE

Mme Balthazar (1 h. du matin).—Comment as-tu pu te griser sans un sou dans ta poche ?

Balthazar.—J'... vas te dire... Latouche parlait de la guerre. Ma... hic... chin gueulait contre les bood... hic... lers et Tobie... hic... vantait son bicycle... hic... et jo n'ai eu qu'à garder le silence.

HEUREUSE IDÉE

La mère (amène son fils au maître d'école). Je tiens surtout à ce que vous en fassiez un homme sage.

Le maître.—Bonne idée, madame. C'est à peu près la seule profession qui ne soit pas encombrée.

LES BLAGUEURS

Lehableur racontait dernièrement, à propos de fromages, qu'il avait pincé un rhume en mangeant du gruyère.

—Les trous de ce fromage étaient si nombreux et si grands qu'ils laissent passer des courants d'air.

PENSÉES D'UNE REINE

Si les joies de ce monde ne sont pas pures, c'est que nous le sommes pas.

x

Le devoir ne fronce les sourcils que tant que vous le fuyez. Suivez-le il vous sourit.

CARMEN SYLVA.

PREND PAS

Fouinard (insinuant).—C'est un riche cigare que tu fumes là.

Durapat (aimable).—Veux-tu que je te donne l'adresse du magasin de tabac où je l'ai acheté ?



Une voix (du haut de l'escalier).—Ce jeune homme devrait être en route pour chez lui, à l'heure qu'il est, Philomène.—Il pest, papa. En ce moment il est rendu tout près du porte-chapeaux.

## EFFET DE L'HARMONIE SUR DEUX PLOMBIERS



*Mme Belloche.* — Les plombiers sont à la cuisine et assurent qu'ils leur faudra un couple de jours pour réparer la fissure.

*M. Belloche (démantibulé).* — Une couple de jours ! Mais je pourrais faire ce travail dans une heure ! Laisse-moi agir, je vais donner une leçon à ces pillards...

*Le plombier.* — Oui, à nous deux, ça prendra deux jours.  
*M. Belloche.* — Mais vos figures ne me sont pas inconnues... N'est-ce pas vous deux qui avez donné, l'autre soir, un grand concert classique à la Salle Mozart ?  
*Le plombier.* — Oui, nous-mêmes. Personne ne nous bat pour la grande musique...

## LE BAISER DE MAMAN

*Quand mon frère chéri dans son berceau sommeille,  
Mieux qu'un balancement qui donc sait le bercer :  
C'est lorsque près de lui notre mère qui veille  
Lui donne un doux baiser.*

*Quand je voulais courir et qu'il faut que j'écrive,  
Quand je vois, sur mon livre, un papillon voler,  
Quel est le doux lien qui me retient captive ?  
Maman, c'est ton baiser.*

*Lorsqu'à l'Enfant Jésus j'adresse ma prière,  
Le soir, en me couchant, ou bien à mon lever,  
Qui fixe, devant Dieu, ma nature légère ?  
Maman, c'est ton baiser.*

*Dans mon âme d'enfant, dans mon intelligence,  
Qui met le grain du Ciel pour le faire germer ?  
De mes faibles vertus quelle est la récompense ?  
Maman, c'est ton baiser.*

*Ce qui donne à mon cœur la plus vive allégresse,  
Dans mes plus grands chagrins ce qui sait me calmer,  
Ma joie et mon bonheur, mon trésor, ma richesse...  
Maman, c'est ton baiser.*

## LE CHIEN DE L'ARTISAN

— Vous avez là un joli chien, père Bernard !

— Ça, c'est vrai qu'il est beau... et mignon... surtout fidèle. Ici, Médor !... Ici, mon bijou !

Le chien, tout petit, avec un long poil blanc frisé, quitta la corbeille où il se pelotonnait et s'en vint lécher la main de son maître. Le vieux cordonnier l'enleva comme une plume et le baisa longuement sur le museau.

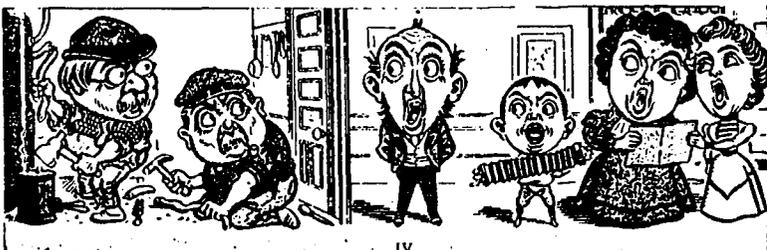
— Voyez-vous, monsieur, c'est comme un enfant... il ne lui manque que la parole ; quand je lui parle, il me regarde de ses beaux yeux doux,

## EFFET DE L'HARMONIE SUR DEUX PLOMBIERS — (Suite)



*Le plombier.* — L'ouvrage est rare, le concert n'a pas payé, on va donc prendre notre temps ici.

*M. Belloche.* — J'ai un bon plan pour nous en débarrasser promptement. Fais monter Clara, ainsi que Willie avec son accordéon...



... Allons, ensemble : Un, deux, trois, quatre : *Que fais-tu là, pauvre poète, etc., etc., etc.*

*Le plombier.* — Chizzzt ! Qu'est-ce que c'est que ça !!!

en remuant la queue, et il pousse de petits cris plaintifs lorsqu'il me voit songeur...

Ce n'est pas un chien de pauvres gens, non, bien sûr ! mais il n'en est pas plus fier pour cela. On voulait me l'acheter, très cher ; je ne l'ai pas voulu. Est-ce qu'on peut vendre son ami ?

— Y a-t-il longtemps que vous avez ce chien ?

— Pour ça oui ; sept ans à la prochaine aubépine.

Voilà donc l'histoire, comme elle est arrivée :

Un jour, vers la brume, nous entendons des gémissements, ici près, dans le corridor. Je quitte l'ouvrage, je vais voir et j'aperçois cette pauvre petite bête, grelottante, transie.

Autour du cou, un joli collier rouge : je l'ai conservé, le voilà !

C'est bien ; nous l'amenons ici, nous le réchauffons, nous lui donnons à manger ; ma petite fille l'avait pris dans ses bras et l'embrassait, comme je l'embrasse aujourd'hui, en lui disant des douceurs.

Vers la nuit, je le portai chez le commissaire :

— Un chien ? qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'un chien au bureau de police, père Bernard ?... Rempportez-le, si cela vous plaît ; on le réclamera, je donnerai votre adresse et vous aurez la récompense.

— Oh ! monsieur le commissaire, ce n'est pas pour cela !...

— Non, non, c'est bien, on sait que vous êtes un brave homme. remportez-le, bonsoir.

La petite poussa des cris de joie lorsqu'elle me vit revenir avec la bête. J'en fus tout contrarié : Qu'est-ce qu'elle dira quand nous la rendrons ? Les enfants ça s'attache vite et puis on a des crève-cœur.

Pendant huit jours, j'espérais voir arriver le maître ; après, j'avais un tressaillement lorsqu'on montait l'escalier. Mon cœur battait plus vite : La petite va avoir du chagrin... elle pleurera !

Mais personne ne vint et Médor fit partie de la famille à partir de ce moment-là...

Les beaux jours, d'abord ; on était heureux, on s'amusait ; l'enfant, comme une fauvette, chantait du matin au soir, et le travail ne chômait pas.

A l'entrée de l'hiver — un rude hiver — ma femme tomba malade : une semaine plus tard, elle dormait, tout près de la croix du champs des morts.

J'aurais voulu la suivre, vrai !... Mais la petite ? Il fallait bien l'élever, en prendre soin.

L'année dernière, elle avait seize ans ; voilà, tout d'un coup, vers le mois d'avril, qu'elle gagne un gros rhume, je ne sais où.

Je lui faisais de la tisane, elle prenait tout ce que je voulais et ne souffrait pas. M. le curé venait souvent la voir : "C'est un ange, disait-il."

Et moi, sans défiance : "Oh ! ça oui, monsieur le curé !"

Puis elle devint si faible, qu'il lui fallut garder le lit. Médor se couchait près d'elle ; l'enfant riait, en passant ses doigts dans les longs poils frisés.

Une nuit... non, tenez, monsieur, ces choses-là sont trop dures pour un père !... et ceux qui nous disent qu'il n'y a point d'autre vie sont des menteurs, j'en réponds ! Est-ce que ce serait juste de tant souffrir, pour ne pas se retrouver là-haut ?

Pour le coup, je crus mourir ! Je restais assis, tout le long du jour, en pensant à elle. Plus personne... plus de femme, d'enfant !... Le chien sautait sur mes genoux, il gémissait, me léchait le visage... et je pris l'habitude de lui parler de Marie. Il écoute, il comprend... Non, je ne pourrais jamais m'en séparer !

Six mois se passèrent sans que je retournasse chez le vieux cordonnier. Quand j'entrai dans l'échoppe, je le reconnus à peine. Ses cheveux étaient tout blancs, ses mains tremblantes.

— C'est moi, père Bernard !... J'ai fait un long voyage ; vous allez bien ?... et Médor ?...

Je souriais, ses yeux se remplirent de larmes.

Après un silence que je n'osais interrompre, il me dit, d'une voix qu'il essaya de raffermir :

— On ne devrait pas tant s'attacher aux choses du monde, bien vrai !... Enfin, c'est comme cela !

— Ce fut donc quinze jours après votre visite, monsieur, qu'une vieille femme et sa petite-fille vinrent occuper une chambre audessus de celle-ci.

La vieille avait l'air triste, je la rencontrais dans l'escalier :

— Bonjour, voisine ! — Bonjour, voisin ! et c'était tout.

Un matin, elle me donna une paire de souliers pour y faire un raccommodage ; la besogne faite, j'allai les lui reporter.

J'entre, et que vois-je ? Une fille de seize ans à peine, toute pâle, toute chétive, avec des mains transparentes et des yeux cerclés d'une ligne noire.

Je tremblais sur mes jambes ! Il me semblait que ma pauvre Marie était là, devant moi, comme au temps de sa maladie.

J'en restai tout triste. Je pensais, en regagnant mon échoppe : " Encore une fleur qui va se flétrir ! "

Le lendemain, je vis monter chez mes voisins le médecin du quartier. Cela me fit froid au cœur. Nous autres pauvres gens, il faut que nous soyions bien malades pour appeler le docteur.

La grand-mère le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. Il disait, tout en descendant : " C'est de l'anémie... Une bonne nourriture... du vin... du lait... du bouillon... le grand air... ou je ne réponds de rien ! "

A chaque parole du docteur, la vieille répondait : " Oui, monsieur le docteur ! " Mais, en remontant, elle s'essuyait les yeux avec son tablier. Je sais ce que c'est, moi ! On dit oui, parce qu'on n'ose pas tendre la main ; mais ces ordonnances-là sont des arrêts de mort.

J'ouvris ma porte : " Voisine, ne vous désolerez pas... ; est-ce qu'on meurt à seize ans ? "

Je mentais. La mienne était morte, malgré sa jeunesse et mes soins assidus.

Enfin, que vous dirai-je ? L'hiver arrivait ; l'ouvrage ne marchait guère... et je ne pouvais laisser pâtir, à ma porte, une vieille femme et une enfant.

Ma petite épargne était vide... ; de mon pauvre ménage, on ne donnerait pas vingt francs... La nuit, dans mes rêves, mes chères mortes se penchaient vers moi et murmuraient : " Courage, père ! Dieu te voit ! "

Courage ! Il en fallait, bien sûr !... Je lutais, je résistais encore... ; puis, un jour, je fis la toilette de Médor, je lavai ses grandes soies, je lui nouai un petit ruban sur le cou.

Ça lui fit plaisir... Il jappait, me léchait les mains ; une joie folle, quoi ! Et je le pris sous mon bras, sachant bien où je devais aller avec lui.

Quelle belle maison ! Il y avait un suisse à la porte, avec un habit tout galonné d'or. Après m'avoir regardé de haut en bas : " Qu'est-ce que vous voulez ? "

— Madame y est-elle ?

— Madame ne reçoit pas !

J'étais content ; le cœur est lâche, il veut et ne veut plus.

Mais une voix se fit entendre : " Faites entrer ! " Madame avait aperçu le chien.

Elle me dit : " Vous vous décidez à le vendre ? "

— Oui, madame !

— Tenez, je n'ai qu'une parole : c'est cent francs !

Une femme de chambre le prit dans ses bras : je m'appuyais au mur pour ne pas tomber.

Et je me sauvai comme un voleur, sans tourner la tête

La petite va mieux. Dès le printemps, mes voisines sont parties au village ; je sais qu'elles veulent amasser de quoi me rendre l'argent.

A quoi bon ? Je n'ai besoin de rien... et tout l'or de la terre ne me rendra pas Médor !

PIERRE DU CHATEAU.

ELLE N'AVAIT PAS MENTI

Première voisine.—Vous m'aviez dit que le mari de votre fille était voyageur... Et je vois qu'il est allumeur de réverbères...

Seconde voisine.—J'ai dit vrai. Vous ne supposez pas qu'il n'en allume qu'un ! Et alors ?

EN SOIRÉE

Un jeune homme très chevelu, mais pâle comme une cire et d'une maigreur d'ascète, vient débiter une pièce de vers de sa façon.

— C'est un poète symboliste, dit un assistant.

Son voisin apitoyé !

— Pauvre garçon ! il a plutôt l'air d'un poète... rinaire !

SOLUTION D'UN PROBLÈME

L'oncle.—Que ferais-tu s'il te fallait partager deux pommes entre trois petits garçons ?

Toto.—Si j'étais l'un d'eux, je leur donnerais chacun une pomme et puis chacun me donnerait la moitié de sa pomme.

EFFET DE L'HARMONIE SUR DEUX PLOMBIERS — (Suite)



V

La famille (en chœur).—Y a-t-y longtemps qu'vous restez par icite, etc., etc., etc.  
Le plombier.—Jérusalem ! Et dire qu'il va nous falloir travailler avec ça dans le voisinage.



VI

La famille (en trémolo).—Dans la prison de Nantes, etc., etc., etc.  
Le plombier.—Vite, copain. Passe-moi le marteau. Ne lambinons pas ici, ou tout notre classique va surir...

ERREUR !

Fabrice.—Allons, Flippe, un peu de courage. Faut pas se laisser aller comme ça.

Flippe.—Je ne puis pas. Gertrude a encore ajourné notre mariage à un mois.

Fabrice.—Jéricho ! Et moi qui sympathisais avec toi, pensant que tu étais déjà marié.

BON CŒUR

Mme Rapineau.—Combien nous a coûté ta maladie ?

M. Rapineau.—Cent dollars.

Mme Rapineau.—Cent dollars ! si c'est possible !

M. Rapineau.—Oui, c'est très cher, mais songe que le docteur m'a sauvé la vie !

Mme Rapineau.—Il t'a sauvé la vie, je le veux bien, mais pense donc que ton enterrement aurait à peine coûté la moitié de cette somme.

CONSEILS A UN SOMMELIER

Tu sais fort bien frapper le champagne, sans doute,  
Mais, avant de verser, sèche mieux les tlecons,  
Dont l'humidité suinte, alors que nous trinquons,  
Et risque dans nos cous de dégouliner toute...  
" Frappe, mais égoutte ! "

ENTRE GUERRIERS

Le chef.—Et si les choses tournent au pire, n'oubliez pas qu'il faut toujours mourir une fois.

Une voix dans les rangs.—Oui, colonel, mais ça fait toujours quelque différence quant au temps où ça arrive.

QUI VEUT LA FIN...

Lui.—Quelle idée bizarre avez-vous eue de prendre une domestique aussi grasse...

Elle.—C'est qu'avec celle-là je suis sûre, au moins, qu'elle ne pourra pas se servir de ma garde-robe.

!!!

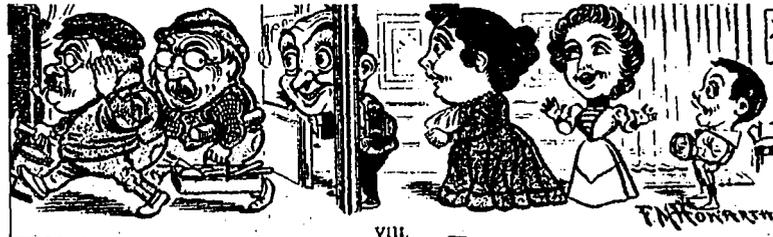
Le dompteur (à son employé).—Voilà la deuxième fois que vous oubliez de fermer la porte de la cage... Vous serez bien avancé si, un de ces matins, en arrivant ici, je trouve qu'on m'a volé mon lion.

EFFET DE L'HARMONIE SUR DEUX PLOMBIERS — (Suite et fin)



VII

La famille (fortissimo).—Car si vous êtes belle, vous n'êtes pas le jour, etc., etc., etc.  
Le plombier.—Aie ! Heureusement que c'est fini. Vite ! les outils dans la boîte.

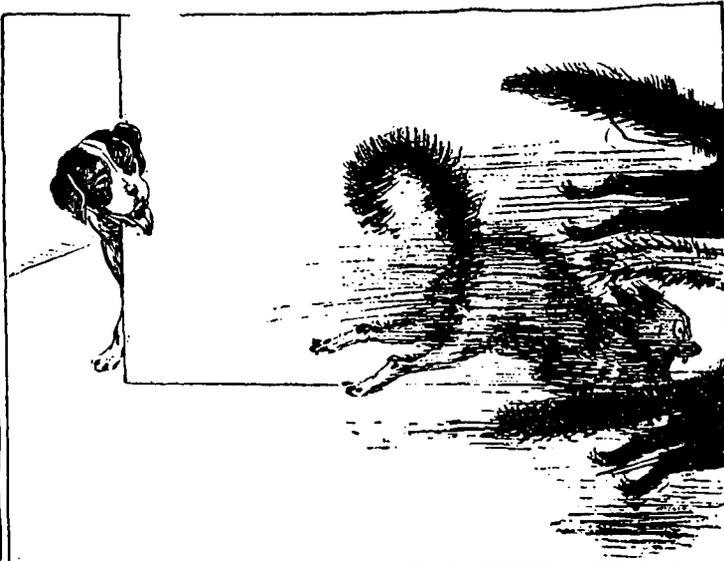


VIII

Le plombier.—Eh bien, oui, ça pris moins de temps qu'on pensait. C'est une demi-heure pour nous deux. On vous enverra le compte. Trop pressés, aujourd'hui.



I  
—Jamais eu peur d'un chien, vous autres ?  
—Les chiens, c'est de la "petite potée"...



II  
(En chœur.) Non, no-o-on, pas peur... des... chiens...

## LE PINSON ET LA PIE

*"Apprends-moi donc une chanson,  
Demandait la bavarde pie  
A l'agréable et gai pinson,  
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.  
— Allez, vous vous moquez, ma mie :  
A gens de votre espèce, ah ! je jugerais bien  
Que jamais on n'apprendra rien.  
— Eh, quoi !... la raison, je te prie !  
— Mais, c'est que pour s'instruire et savoir bien chanter,  
Il faudrait savoir écouter,  
Et bahillard n'écoula de sa vie".*

MME DE LA FERANDIÈRE.

## Histoire des Plantes Utiles

Le botaniste Duchartre résume ainsi l'histoire de la pomme de terre, sur le compte de laquelle il a été donné beaucoup de renseignements absolument fantaisistes.

La morolle tubéreuse, appelée *pomme de terre*, est connue de temps immémorial au Pérou, dont les habitants lui donnent le nom de *papas*. Mais on n'a pu déterminer encore d'une manière précise le vrai lieu de son origine. Son introduction en Europe remonte à environ trois siècles. Au milieu des versions différentes qui ont été publiées sur ce point, la plus probable est celle qu'a fait connaître le docteur Pulsehe. D'après ce savant, le capitaine John Hawkins, aurait le premier rapporté en Irlande, en 1565, quelques tubercules pris à Santa-Fé de Bogota, et qui furent complètement négligés. Le célèbre navigateur Drake, qui avait été le compagnon de Hawkins comprit de quelle importance cette acquisition pourrait être pour l'Europe, et dans un de ses voyages, il transporta des morolles tubéreuses à la Virginie, où elles furent cultivées avec succès. Plus tard, il emprunta, à ces mêmes cultures virginiques, des tubercules qu'il apporta à Londres en 1586, et cette circonstance a fait croire que la pomme de terre était originaire de Virginie.

Drake remit ses exemplaires à son propre jardinier et à quelques autres personnes, notamment au botaniste Clusius, qui, le premier, a décrit et fait connaître botaniquement la plante dont il s'agit. Toutefois cette introduction passa fort inaperçue. Le nouveau végétal était entièrement oublié, lorsque l'amiral Walter Raleigh le retrouva en Virginie et en rapporta une assez grande quantité en Angleterre, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette fois, l'acquisition fut définitive.

Cependant la pomme de terre ne se propagea que bien lentement, et ce qui le prouve, c'est que, en 1616, il en fut servi un plat sur la table du roi de France comme une rareté de haut prix. Ce ne fut que vers 1650 qu'elle pénétra en Allemagne, et jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette plante aujourd'hui si commune, ne fut cultivée que sur quelques points très limités.

On sait que ce fût un Français, à la fois savant et homme de bien, qui se dévoua à en propager la culture et la consommation. Mais les efforts de Parmentier eussent été peut-être infructueux, si la disette qui suivit les premières guerres de la Révolution, ne fût en quelque sorte venue à propos, pour attirer plus particulièrement l'attention sur la pomme de terre. Sous la pression de la nécessité se dissipèrent les préjugés qui s'attachaient à l'usage de ces tubercules, jusque là déclarés bons, tout au plus, pour les pourceaux. Peu à peu l'on comprit de quelle ressource ils pouvaient être. Sur divers points du territoire, des hommes intelligents et animés du même esprit que Parmentier se firent les apôtres de ses idées ; et, en quelques années, la pomme de terre pénétra jusqu'au moindre

de nos hameaux. Soumise par suite de cette extension de culture, à une multitude d'influences diverses, elle a donné naissance à une infinité de variétés, ayant chacune des qualités particulières, de sorte que l'histoire de cette seule espèce végétale, si longtemps dédaignée, méprisée même, pourrait fournir par ses détails la matière d'un gros livre.

### AVIS PATERNEL

*Pred.*—Papa, quelle différence y a-t-il entre poésie et poème ?  
*Le père.*—Je ne sais pas trop, mais si tu veux écouter l'auteur de tes jours, ne t'occupe ni de l'un ni de l'autre.

### AUTRE DÉFINITION

Un optimiste, c'est quelqu'un qui se console sans cesse en songeant que les choses auraient pu être pires.

### GRACIEUSETÉ ENFANTINE

*Le petit Bob (à sa sœur).*—Je suis bien content, sais-tu, que tu sois ma sœur ?  
*Emma.*—Pourquoi ça, Bob ?  
*Bob.*—Parce que je suis sûr ainsi que tu ne pourras jamais être ma femme.

### UN EMPRUNT RATÉ

*Le neveu.*—Voyons, ce serait si peu de chose pour vous qui possédez un argent fou...  
*L'oncle.*—Eh oui, mon garçon... tellement fou, que je n'ose le laisser sortir... il serait capable de ne jamais revenir.

### LE HIC !

*Le nouveau professeur.*—Voyons, mes enfants, lequel de vous peut répondre à cette question :  
J'ai cinq oranges, on m'en donne onze et j'en rends sept, combien m'en reste-t-il ?  
Tous les élèves restèrent muets.  
—Comment se fait-il que pas un de vous ne puisse me répondre ?  
—Pardon, m'sieur, dit timidement un des gamins, c'est que nous ne faisons jamais nos calculs avec des oranges, mais toujours avec des pommes !

### UNE EXCEPTION

*Le père.*—L'histoire se répète toujours.  
*Toto.*—Pas toujours, papa. A l'école, c'est nous qui avons "cette job-là".

### RETOUR DE CHASSE

*Elle.*—N'as-tu rien tué ?  
*Lui.*—Ma gibecière était pleine, mais on me l'a volée en chemin de fer.  
*Elle.*—Console-toi, car au moins voilà une histoire de chasse nouvelle.

### THÉÂTRE PERNICIEUX

*Mme Prindoux (à sa cuisinière à qui elle a donné un billet de théâtre).*  
—Eh bien, Clémence, vous êtes-vous bien amusée au théâtre.  
*La cuisinière.*—Oh ! oui, madame. Il y avait dans la pièce une bonne qui attrapait sa maîtresse ; si vous aviez entendu ça !

### SON AMOUR DE LA SCIENCE

*Le père.*—Ne trouvez-vous pas que mon fils a soif de science ?  
*L'instituteur.*—Il en a plutôt faim, car il mange sans cesse les coins de ses livres.

### LE COUT

*Mme Loseille.*—Est-ce que ce costume vous a coûté cher ?  
*Mme Latruffe.*—Rien qu'une toute petite crise de larmes.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 MAI 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE MARIE

XX. — LE CORSAIRE

(Suite)

— Tu veux rire, forban !... Va, je ne crains pas la mort.....  
B'ême, l'écume à la bouche, le corsaire levait son poing formidable sur l'enfant attaché, lorsque, pour la troisième fois, la vigie parla :  
— Ohé !... Le navire signalé, par le travers à nous, sur tribord !  
En effet, le bâtiment inconnu avait gagné sur le *Forward* qui avait serré une partie de ses voiles. Maintenant, il était très visible.

Harrys s'élança précipité du côté indiqué.

Il examina avec une profonde attention le navire dont il pouvait distinguer le grément.

— Oh ! ch ! — fit-il en laissant retomber la main qui lui servait d'abat-jour, — nous allons rire, je crois... c'est un Français !.....

Julien entendit ces paroles.

— Puisse-t-il venir sur toi et te couler à fond ! — cria-t-il.

— C'est bon !... Hurle, louveteau !... Il paraît que tu aimes la bataille... Tu vas en voir !... Joë !

— Maître ? — fit l'hercule en accourant.

— Joë nous allons en découdre avec le trois-mâts que tu vois là... Pendant l'action, tu laisseras le moussaillon attaché où il est... Eh ! Eh !... Il sera aux premières places pour tout voir !...

Et, d'une voix tonnante, Harrys commanda :

— Branle-bas de combat !... Hisse le pavillon !.....

Le pavillon noir à tête de mort fut aussitôt hissé, et appuyé d'un coup de canon.

Le navire inconnu ne répondit pas à cette provocation. Mais il se couvrit de toile et manœuvra de manière à se rapprocher du *Forward*. Bientôt les deux bricks ne furent plus séparés que par une distance de quelques encablures. Le Français, — ou le bâtiment présumé tel, — découvrit alors ses sabords et montra une rangée de six canons. Harrys éclata de rire,

— C'est cela ! — gronda-t-il. — Fais voir tes dents !... Bientôt tu sentiras la morsure des miennes. J'en ai dix-huit à ton service, et bonnes, solides, bien plantées !.....

A ce moment, une flamme s'éleva au grand mât du vaisseau étranger, et le drapeau de France battit fièrement à sa corne d'artimon. Aussitôt, son capitaine emboucha son porte-voix ;

— Qui êtes-vous ? — demanda-t-il impérieusement.

— N'as-tu pas vu mes couleurs ? — répondit Harrys

— Ce sont celles d'un pirate ! Vous êtes hors le droit des gens ! Au nom de sa majesté le roi de France, je vous somme de vous rendre !.....

— Et moi je vous donne dix minutes pour amener votre pavillon ! — riposta le corsaire. — Vous aurez à me livrer vos marchandises et l'argent que vous pouvez avoir. A cette condition, je vous laisse la vie sauve... Si vous résister, je vous coule.....

Le sanglant écumeur des mers s'était redressé. Sa voix était farouche, ses yeux jetaient des éclairs. A cet instant, il ne manquait pas d'une certaine grandeur sauvage et tragique. Il regarda autour de lui, et vit ses hommes prêts à la bataille, les uns armés de haches et d'espingoles pour l'abordage, les autres chargeant leurs mousquets, les canonniers à leurs postes.....

— Enfants, — cria-t-il avec un sourire de triomphe, — la moitié de la prise pour vous !.....

— Hurrah ! Hurrah ! Hurrah pour le capitaine ! — hurla l'équipage de forbans.

— Vive le roi ! Vive la France ! — ripostèrent les marins du brick.

Et dans le solennel silence qui se fit sur l'Océan, on entendit la voix du capitaine français qui, énergique et calme, donnait ses ordres et encourageait ses hommes.

— Amis, le pirate a plus de canons que nous ! Mais nous avons le droit et le courage de notre côté !... Que Sainte-Anne protège nos armes, et luttons jusqu'à la mort !... Pour Dieu, pour le roi et pour la patrie !... Canonniers, feu !.....

A la bordée du Français, le pirate vira et répondit par une bordée plus terrible... On entendit un roulement de tonnerre, des agrès fracassés tombèrent ; il y eut des clameurs et des gémissements.

— Visez au grément ! — ordonnait Harrys. — Ne touchez pas à la coque !... Diable !... tout irait au fond de l'eau... gens et richesses !

— Visez en pleine coque ! coulez ces brigands ! — riposta le capitaine français.

Les deux navires avaient encore viré de bord.

Ils s'envoyèrent à toute volée, presque à bout portant, leur deuxième bordée. Le mât de misaine du corsaire s'abattit avec un bruit sinistre.

— A l'abordage ! — commanda Harrys, ivre de fureur.....

Lorsque la fumée se dissipa, les deux bâtiments étaient bord à bord !... Les pirates jetèrent leurs grappins, une clameur terrible retentit, et, la hache à la main, ils s'élançèrent sur le pont du Français... Il y eut quelques minutes d'une indescriptible mêlée... Puis les corsaires lâchèrent prise et reculèrent.....

Leur navire se trouva aussitôt séparé de son adversaire.

— Vive la France ! — crièrent les vainqueurs.

— Feu de toutes pièces ! — tonna Harrys.

Hélas !... Cette fois, la bordée atteignit le courageux français en pleine coque. Deux énormes voies d'eau se déclarèrent... Le pauvre navire commença à s'enfoncer.....

— Maladroits ! Ils l'ont coulé !... C'est la mer qui va s'enrichir ! — grommela Harrys.

Vaillamment, le brick français lâcha une dernière bordée... Le corsaire dédaigna de répondre... Le malheureux brick plongea tout à coup de la proue. Puis, son avant se releva et sa poupe fut noyée... Il tournoya comme un oiseau blessé à mort... Enfin un bruit sourd ébranla les airs : c'était le pont qui sautait sous la poussée de l'atmosphère intérieure !... Et tout disparut au fond de l'Océan.....

Du haut de son château-gaillard, Harrys contemplant, sombre et muet, cette scène d'agonie... Il vit les marins qui essayaient de surnager, sans que la pitié amollit son cœur de bronze... Il entendit leurs appels désespérés sans que la moindre émotion fit tressaillir ses muscles... Il songeait aux richesses qui venaient de s'engloutir inutilement dans les flots !

Quant tout fut fini, il donna la route à suivre, passa parmi les blessés qui encombraient le pont, et il se préparait à rentrer dans sa cabine, lorsqu'un de ses matelots cria :

— Capitaine, un homme à la mer !.....

XXI — LE PRISONNIER

Harrys jeta un coup d'œil par-dessus le bastingage, et vit un homme qui, accroché à une vergue brisée, se maintenait à la surface de l'Océan : c'était le seul survivant du brick français !...

— C'est un de ces faillis chiens ! — gronda le corsaire, — qu'on le laisse crever !... En route !... Timonier, la barre au sud !... Et vous autres tas de clampins, assez pleurniché ! A l'ouvrage pour réparer les dégâts... Vous me paierez cher votre stupide maladresse !.....

Tout en grondant et en cherchant sur qui il pourrait faire retomber son furieux désappointement, Harrys ne perdait pas de vue le naufrage. Il finit par remarquer que cette homme portait un riche costume, et une idée subite traversa sa cervelle.

— La chaloupe en bas ! — commanda-t-il. — Et qu'on m'amène ce marsouin de France !.....

La manœuvre fut exécutée avec une rapidité qui prouvait l'empire d'Harrys sur ses corsaires.

Un quart d'heure plus tard, le Français était à bord et ranimé.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, vêtu du costume des gentilshommes français de l'époque. Son visage, plein de mâle fierté, laissait paraître une inexprimable mélancolie.

A peine eût-il aperçu Harrys, qu'il s'écria :

— Vous êtes un misérable, et je ne ferai point appel à votre cœur !... Mais si vous voulez vous enrichir, carguez vos voiles et mettez toutes vos embarcations à la mer : je vous promets mille livres pour chaque marin que vous sauverez !.....

Harrys eut un singulier sourire de satisfaction.

— Je ne m'étais pas trompé ! — murmura-t-il. — J'aurai une bonne rançon... ce sera la fiche de consolation... Monsieur, — continua-t-il en affectant une grande politesse, — il est bien inutile de faire ce que vous me demandez... Regardez !.....

D'un geste large, il montra l'Océan désert.....

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

— Oh !... Perdus ! — gémit le Français, — perdus tous !... Et moi seul je vis !... Moi qui voulais mourir !... Adieu, bons compagnons !... Adieu, pauvres et braves marins !.....

Une grosse larme roula sur ses joues, et il parut se perdre dans une amère méditation.

— Que voulez-vous ? — fit Harrys. — Ce sont les lois de la guerre !.....

La guerre, forban !... Vous osez appeler ainsi l'indigne métier de détrousseur auquel vous vous livrez !.....

— Chacun fait ce qu'il peut ! — dit Harrys résolu au calme — En attendant, guerre ou non, vous êtes mon prisonnier... et si vous voulez jamais revoir la France.....

— J'entends !... Combien vous fant-il ?.....

— Il me semble que pour un seigneur de votre importance, vingt mille livres françaises.....

— Tu les auras, pirate !... Non que je tiens à la vie... mais je paierais plus cher encore le plaisir d'être débarrassé de ton odieuse présence.

— Votre Excellence sera satisfaite !... Au premier port, vous pourrez écrire en France et vous faire envoyer les fonds... Aussitôt reçus, aussitôt libre !... Soyez sans crainte, vous serez bien traité à mon bord. Eh ! mordieu ! je connais les lois de l'hospitalité !... Je vous prierai seulement de répondre à quelques questions... Votre nom, s'il vous plaît ?

— Que t'importe !... Pourvu que tu sois payé !.....

— C'est juste !... Pouvez-vous me dire où vous allez ?

— Aux Indes !.....

— Pour y faire sans doute un commerce ?.....

— Pour y chercher l'oubli... ou la mort !

— Et comment s'appelait votre navire ? — demanda le bandit étonné.

Une contraction douloureuse passa sur la figure du prisonnier. Sourdemment, comme si ce mot eût rappelé en lui de tristes souvenirs, il répondit, se parlant plutôt à lui-même !

— Mon brick se nommait l'*Ellen* !.....

— Mais c'est un nom anglais ! — s'écria le corsaire. — Au surplus, tout cela ne me regarde pas, du moment que nous sommes d'accord sur le point capital... Je vais avoir l'honneur de vous conduire moi-même à votre cabine.....

L'inconnu suivit le capitaine. Mais, au milieu du pont, il s'arrêta pris d'une soudaine pitié qui lui fit un instant oublier ses chagrins, et la terrible catastrophe à laquelle il avait survécu par une sorte de miracle.

Au pied du grand mât était attaché un enfant que ses liens seuls empêchaient de tomber. Car il était à demi évanoui. Il portait au front une large blessure qu'un matelot agenouillé épongeait doucement. Le matelot se releva, terrifié, en apercevant Harrys qui fronça le sourcil.

— Ah ! ah !... Il paraît que ce jeune louveteau a reçu quelque grain de plomb ?.....

— Quel est ce malheureux enfant ? — demanda le Français vibrant d'indignation.

— Un autre prisonnier de guerre ! — répandit Harrys en éclatant de rire. — Joë, emporte-le... puisque tu t'entends si bien à soigner les blessures... Et soigne-le-moi, n'est-ce pas ? — ajouta-t-il sur un ton menaçant.

L'hercule se hâta d'obéir et emporta le pauvre petit que l'inconnu suivit d'un regard ému :

— Combien pour ton prisonnier, pirate ? — demanda-t-il. — Je paie sa rançon !

— Oh ! pour celui-là, — dit froilement Harrys, — vous n'êtes pas assez riche pour le libérer !... Je l'ai, je le garde !.....

— Et la raison, misérable ?.....

— C'est que je le hais ! — répondit le corsaire avec un implacable accent qui fit frissonner le Français. — Prenez garde !

Oui, le pirate poursuivait d'une haine sans merci le chevalier d'Avenel et sa famille ! Il eût donné tout ce qu'il possédait, jusqu'à son *Forward* pour tenir Walter à sa discrétion. Et s'il prenait un effroyable plaisir à voir frapper sous ses yeux l'innocent Julien, c'est qu'il lui semblait que chacun des coups de fouet atteignait le père !.....

Joë entendit un jour murmurer ces paroles qu'il ne pouvait comprendre :

— Le chat à neuf queues, c'est ma revanche, à moi !.....

Quelles affreuses représailles exerçait donc le bandit sur un enfant sans défense ?.....

Harrys avait eu dans sa vie une passion. Pendant un de ses séjours à terre, il avait vu dans un village, entre Melrose et la mer, une jeune fille qui lui avait inspiré un amour dont les cendres couvaient peut-être encore dans l'âme du corsaire. C'était la fille unique d'un gentilhomme écossais ruiné par les incursions des Anglais.

Harrys alla trouver le père et lui dit :

— Vous êtes pauvre : si vous voulez me donner votre fille, je vous ferai plus riche qu'aucun des seigneurs de la région !.....

Le gentilhomme le repoussa avec horreur.

Le pirate osa alors découvrir ses sentiments à la jeune fille :

— Si vous me suivez sur mon navire, — lui dit-il, — vous serez reine !.....

Et la jeune fille, tremblante, s'enfuit sans répondre.....

Harrys dévora ce double affront et reprit la mer. Lorsqu'il revint, l'an d'après, son amour ne s'était pas éteint... Il aimait avec la même ardeur, la même violence. Et il revenait résolu à réussir au prix d'un crime s'il le fallait.

Accompagné de trois de ses pirates, il guetta l'occasion, rencontra un soir la jeune fille, sauta sur elle, la lia, la bâillonna et l'emporta vers une voiture qui attendait, tout attelée.

Déjà le ravisseur triomphant poussait un cri de joie atroce, lorsqu'une troupe de quelques cavaliers apparut et lui barra le chemin.

— Le chevalier d'Avenel ! — gronda le corsaire. — Au large !...

Mais Walter avait sauté à bas de son cheval... Harrys déposa sur le sol la jeune fille évanouie et, tirant un pistolet de sa ceinture, fit feu sur Walter... La balle glissa sur la cuirasse du chevalier qui, d'un bond, atteignit le pirate, la cravache à la main.

— Bandit ! — exclama-t-il, — je te reconnais !... Tu vas expier tes forfaits !.....

En même temps, il leva le bras. La cravache cingla la face du misérable qui poussa un rugissement de honte et de fureur.

Le chevalier s'agenouilla, délia la jeune fille, la ranima... Lorsqu'il se releva, Harrys avait disparu... Walter ramena la jeune Écossaise à son père.....

Mais le lendemain, on trouva le gentilhomme et sa fille morts : ils avaient été poignardés, — leur maison avait été incendiée... Et le pirate, cette expédition accomplie, s'était envolé sur son brick en jurant de se venger un jour du chevalier d'Avenel !.....

Harrys, en quittant le jeune Français qu'il appelait son "prisonnier de guerre", avait rejoint Joë qui continuait à donner des soins à Julien toujours sans connaissance.

La balle qui avait atteint l'enfant lui avait fait une large éraflure au front en glissant sur l'oeil. La blessure était peu grave en elle-même. Mais, dans l'état où se trouvait le malheureux, elle pouvait avoir des conséquences funestes.

Et Harrys venait s'assurer que sa victime n'allait pas mourir et lui échapper !

— Bon ! — fit-il après avoir examiné en connaisseur le front de l'enfant. — Ce ne sera rien !... à peine une égratignure... Et puis, ces loups d'Écosse... ça a la peau dure !

Joë, cependant, plaçait une compresse sur la blessure, en essayant de garder une attitude aussi indifférente que possible. Malgré ses soins, Julien ne revenait pas à lui :

Hélas ! Mieux eût peut-être valu la mort !

Julien avait passé deux heures atroces sur le pont du *Forward*.

Au moment où la bataille s'engagea, le pauvre enfant était à bout de forces. Il ne résistait plus que par un instinct de fierté qu'il avait dans le sang. Sans riposter au forban, d'une vigueur et d'une dignité bien au-dessus de son âge, dictées peut-être par des souvenirs de mots entendus dans la bouche de son père, sa courageuse attitude, l'incroyable endurance dont il faisait preuve, tout cet effort énorme pour sa frêle nature l'avait épuisé.

Trop d'émotions violentes s'étaient accumulées en lui ; son imagination vacillait entre des évocations effrayantes, et son cerveau était profondément ébranlé. Comme il avait souffert ! En si peu de temps !

D'abord la scène affreuse où il voyait sa mère maudite par son père, puis ce père adoré tombant aux mains des Anglais, puis la poursuite avec Christie de Clinthill, le coup de feu dans les ténèbres, cette course en pleine nuit dans le fond d'une carriole, l'arrivée sur le navire fatal, les coups, les nuits passées à fond de cale, et enfin, l'horreur de cette bataille à laquelle il assistait, attaché à un mât, tandis que les balles des mousquets sifflaient à ses oreilles !

Mais enfin ! — grinça Harrys, est-il mort ou vif ? Le fait-il exprès de se laisser ainsi dorloter ?

— Maître ! — fit Joë il vit !... mais.....

A ce moment, Julien ouvrit les yeux. Il jeta autour de lui un regard vide ! Puis, soudain, il frissonna, se rencoigna comme s'il eût vu quelque image affreuse.

— Eh bien, louveteau ! fit Harrys en le secouant brutalement. Tu as vu le feu ? Te voilà baptisé, hein ? Avec de l'eau ou du sang, cela revient au même.

L'enfant le regarda avec étonnement.

— Laissez-moi, dit-il d'une voix très douce. J'attends Christie de Clinthill. Il a été chercher mon père. Il va venir.

Harrys recula en jurant pendant que Joë détournait la tête pour cacher ses larmes.

Pauvre chérubin ! Pauvre petite victime !  
O mères, comprenez-vous ?  
Julien d'Avenel était fou ! Fou de misère et de souffrance ! Fou  
de douleur et d'horreur !

## XXII. — LA ROUTE D'ÉCOSSE.

Le duc de Somerset a quitté Londres moins de deux heures après le départ de la reine Marie Stuart et de lady d'Avenel.

Il est masqué.

Il a échangé son costume de courtisan contre un pourpoint de velours noir sur lequel il a endossé une cuirasse de buffle comme un simple soldat. Rien ne le désigne comme un chef redoutable.

Va ! — lui a dit la reine d'Angleterre, persuadé qu'elle a lancé son cher duc sur Marie Stuart.

Ah ! si la cruelle Elisabeth pouvait se douter que le soudard court après lady d'Avenel, que s'il presse les flancs de son cheval qui hennit sous l'éperon, c'est pour la revoir plus vite !

Avec quelle ardeur il s'est élancé, oubliant tout... jusqu'à la vengeance qu'il s'est promis d'exercer contre lord Mercy ! À plus tard les intérêts de sa haine... à plus tard le soin d'écraser le lord-chief, de le supprimer au besoin, de s'emparer de sa fille et de la livrer cette fois à de moins maladroits que Stewart Bolton ! Il ne songe qu'aux intérêts de son amour !

Et il court, il vole, bondit. Il s'arrête dans la journée chez un homme qui habite un village écarté, et il lui dit quelques mystérieuses paroles. Puis il se rend chez un autre, puis chez un autre encore. Ces marches et contre-marches durent jusqu'au lendemain soir.

Après chacune de ces stations, le duc est reparti emmenant avec lui vingt ou trente ou quinze cavaliers, la troupe se grossit d'heure en heure. Et enfin, le soudard favori se trouve à la tête de cinq cents partisans dont pas un seul ne connaît le nom du chef !

Ce sont des figures sinistres, des rodeurs de grandes routes, des gens deas et decorde, décidés à tout entreprendre pour se partager un butin. Ce sont de ces hommes étranges, sans costume spécial, moitié soldats, moitié brigands qui, à ces époques troubles, infestent les royaumes, se mettent à la solde du plus offrant et dernier enchérisseur, aujourd'hui dans un camp, demain dans un autre, n'ayant ni foi ni loi, ni feu ni lieu, ne professant d'autre croyance que le culte de la rapine et du vol, et pour toute conscience, guidés par l'insatiable soif de débauche.

Voilà la troupe que le duc de Somerset a recrutée pour attaquer les deux cents highlanders de Marie Stuart.

L'attaque sera mise sur le compte des truands qui parcourent les chemins, et tout sera dit !

Alors, à marches forcées, par un large détour, il essaie de distancer l'escorte de la reine. Il attendra dans quelque bois, au détour de quelque route montagneuse, devenu ainsi lui-même un véritable truand !

Cependant Marie Stuart s'avance rapidement au nord. Elle avait donné l'ordre à son chef d'escorte de ne prendre que le repos strictement nécessaire aux hommes et aux chevaux.

Tant que nous serons sur terre anglaise, avait-elle ajouté, considérez chaque bosquet de bois, chaque amas de rochers comme une embuscade possible. Je sens peser sur moi le dernier regard d'Elisabeth, je crains qu'il ne me soit fatal. Hélas ! on ne tuera d'ailleurs que mon corps ; mon âme est morte, mon cœur est resté en France !

Mais la gracieuse reine, bientôt, oublie ses propres douleurs pour consoler celles de sa compagne de voyage... lady d'Avenel. La malheureuse femme était plongée dans une sorte de prostration qu'elle ne parvint à secouer qu'au bout de deux jours.

Tout ce qui pourra être humainement tenté le sera ! — lui répétait la reine. Croyez moi, Elisabeth n'osera pas toucher à la tête de Walter d'Avenel, le chevalier de la reine d'Écosse !

Marie balbutiait des paroles de reconnaissance... mais elle ne croyait pas !.....

Sauver Walter paraissait une œuvre impossible. Et frappée au plus profond d'elle-même, elle portait dans son cœur désespéré le deuil de son infortuné mari.

Un seul espoir la rattachait à sa misérable existence : retrouver son Julien !

Elle allait y consacrer toutes ses forces.

Le temps passait. Bientôt on ne fut plus qu'à quelques chevauchées de la frontière.

La reine annonça à lady d'Avenel son intention de faire un crochet pour l'accompagner jusqu'au manoir de Melrose.

La charmante souveraine s'était attachée à cette jeune femme dont le deuil était si semblable au sien, et dès le premier jour, ce fut pour elle une consolation amère que de pouvoir pleurer librement devant une amie qui comprenait trop bien sa douleur.

La proposition était donc toute naturelle.

Mais lady d'Avenel s'y opposa de toute son énergie dévouée.

— Songez, Majesté, que vous ne vous appartenez pas ! L'Écosse vous attend. Je tremble pour vous, et s'il arrivait un malheur par suite du retard que vous voulez vous imposer dans votre infinie bonté, j'en mourrais !

Il y eut entre les deux femmes — à ce moment elles n'étaient plus ni reine ni sujette. — une lutte de générosité dont Marie d'Avenel sortit triomphante.

Marie Stuart se résolut enfin à continuer sa route par la plus courte ligne, tandis que lady d'Avenel tournerait vers Melrose. Elle ne consentit à accepter qu'une escorte de quatre highlanders.

Au moment de se séparer, elle se jetèrent spontanément dans les bras l'une de l'autre, et une fois encore, leurs larmes coulèrent ensemble au souvenir de leurs malheurs.

— N'oubliez pas, quoi qu'il advienne, dit Marie Stuart, que vous aurez toujours à la cour d'Écosse une amie dévouée.

— Ah ! Majesté ! — répondit lady d'Avenel, puisse le ciel vous avoir en sa garde. Mais si un jour il vous fallait une vie humaine pour vous sauver, combien je serais heureuse de vous offrir la mienne !

Lady d'Avenel, partie sous la protection de quatre cavaliers, la reine continua son chemin avec rapidité.

Ce jour-là elle fut plus triste que de coutume.

Il lui semblait qu'elle perdait une amie d'enfance ! Et dans ce cœur délicat, d'une adorable sensibilité, ce fut un déchirement de plus.

Et puis, il est si doux de pouvoir exhaler une plainte qui sera entendue, de pouvoir pleurer à plein cœur devant quelqu'un qui pleurera de vos larmes !

Au moment où le soleil commençait à décliner à l'horizon, la troupe de highlanders allait s'engager dans une gorge resserrée entre deux talus, lorsque les deux cavaliers qui marchaient en éclaireurs revinrent à bride abattue.

— Un parti de cavaliers occupe le passage, annoncèrent-ils.

— Qui sont-ils ? demanda le chef des highlanders, vieil homme de guerre froid, et d'une bravoure à toute épreuve.

— Impossible de les reconnaître. Ils n'ont pas d'uniforme et n'appartiennent à aucune troupe régulière.

— Bon !... des tire-laine ! fit dédaigneusement le capitaine de l'escorte.

Et il donna l'ordre de marcher en avant, en se tenant prêt à repousser toute attaque.

Mais il achevait à peine de parler que les cavaliers signalés débouchèrent au grand trot du défilé et se mirent aussitôt en ordre de bataille.

— Eh ! eh ! grogna le vieux capitaine, voilà des gaillards qui sont conduits par un homme expert !

Aussitôt il cria un ordre.

Les highlanders sautèrent à bas de leurs chevaux et chargèrent leurs mousquetons en formant un carré autour de la voiture royale dont les mantelets restèrent découverts sur l'expresse volonté de Marie Stuart.

A ce moment, une clameur s'éleva parmi les truands.

Formés en trois pelotons, ils arrivaient au galop de charge en brandissant leurs sabres.

Une voix rauque et puissante les excitait :

— Hardi, mes faucons !... à la rescousse ! Pille ! Pille !

Calmes et impassibles, les highlanders attendirent le commandement de feu !

Ils tirèrent ensemble à bout portant.

On vit des chevaux se cabrer et se renverser, on entendit des hurlements de douleur.

La troupe des truands recula en désordre.

Mais emporté par son ardeur, l'un d'eux, un chef sans doute, un cavalier masqué, de haute taille, avait traversé le rang du highlanders, et s'était rué jusqu'à la voiture de la reine.

Là, ce cavalier jeta autour de lui des yeux hagards de fureur et de déception.

— Par tous les démons ! Elle n'est plus là ! Elle m'échappe ! Mon coup est manqué !

— Empoignez-moi ce bandit ! tonna le capitaine des highlanders. Le cavalier masqué fit volte face.

Dix hommes s'élançèrent.

Mais au moment où ils allaient saisir la bride, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval avec une telle furie que la bête affolée fit un bond prodigieux, et partit comme un boulet, renversant tout sur son passage !

— Feu ! Feu sur lui ! cria le capitaine.

Quelques coups de mousquet retentirent. Mais le cavalier inconnu était déjà loin.

— Quel peut bien être cet oiseau-là ? grommela le capitaine. Il est curieux qu'il n'ait pas prononcé un mot, pas poussé un cri. Hum ! Y aurait-il de l'Élisabeth là-dessous ?

Et le brave soldat disposa ses hommes, s'attendant à un retour offensif.

Mais, à son grand étonnement, les brigands s'étaient rassemblés en escadron serré, et, pareils à une nuée de corbeaux, s'étaient enfuis dans la direction du sud.

— Décidément, songea le capitaine, ce sont de simples truands et point braves ! S'ils en avaient voulu à la reine, ils fussent revenus à la charge !

Pendant cet engagement qui n'avait pas duré cinq minutes, la reine n'avait manifesté ni terreur ni émotion.

Elle se contenta d'ordonner de reprendre la route d'Écosse avec plus de hâte.

Elle aussi avait cru voir dans cette attaque la main de sa redoutable "cousine" !

Avant de commander en avant, le chef de l'escorte interrogea l'un des brigands demeurés blessés sur le champ de bataille. Mais cet homme ne put rien dire sinon qu'il avait été embauché avec ses camarades pour attaquer et dépouiller de riches voyageurs.

— Vous le voyez, Majesté, dit le capitaine, — ces misérables sont des tire-laine qui n'auront de longtemps envie de se frotter à nos braves highlanders.

La reine sourit avec mélancolie, et, par un trait de cette magnanimité qui fait d'elle une princesse unique dans l'histoire, ordonna de distribuer à chacun des blessés une pièce d'argent.

Puis la route fut continuée.

Mais qui se fût trouvé près de la reine Marie Stuart l'eût entendue murmurer :

— O Elisabeth ! Voilà bien de tes coups ! Que veux-tu de moi, cruelle reine ? Ne seras-tu donc satisfaite que lorsque tu auras aussi ma tête ?

Sinistre et terrible parole que l'avenir devait transformer en prophétie !

### XXIII. — LE MAÎTRE ET LE VALET

Somerset, à la tête de ses truands, s'était arrêté à quelques milles dans le sud. Il avait aussitôt rassemblé autour de lui les chefs de chacun des petits groupes dont se composait la troupe qu'il avait levée.

Il leur distribua le contenu d'un assez gros sac plein d'or que portait un cheval tenu en main par son écuyer.

— Vous allez vous disloquer séance tenante, ordonna-t-il. Chacun de vous rentrera par un chemin différent de autres. Songez que je puis encore avoir besoin de vous et que vous serez toujours bien payés.

Tous s'inclinèrent, et les ordres du duc furent exécutés aussitôt.

Quand le dernier des cavaliers eut disparu à l'horizon du sud, quand il eut renvoyé jusqu'à son propre serviteur et qu'il se vit seul, Somerset se retourna et prit au galop le chemin du nord, se dirigeant en droite ligne vers les domaines de Melrose.

— A la frontière, pensait-il tout en courant, — je retrouverai mes fidèles et braves cavaliers. Cette Marie Stuart. Je pouvais la tuer à bout portant d'un coup de pistolet. Mais la tendre Élisabeth m'eût désavoué... et pour peu qu'elle commence à avoir assez de moi, pour peu que cet imbécile de Mercy ait parlé, elle prendrait ce prétexte pour offrir ma tête aux mânes de la Stuart défunte, et écarter ainsi d'elle tout soupçon. Bah ! on ne sait ce qui peut arriver... que je sois perdu demain à Londres, je me réfugie à la cour d'Écosse, je raconte tout à la Stuart, en lui prouvant que je pouvais la tuer, que j'ai fait semblant d'exécuter les ordres qui m'avaient été donnés, et que je l'ai épargnée par dévouement secret, d'abord en ne tirant pas sur elle, ensuite en emmenant ma troupe qui pouvait être victorieuse à une deuxième charge.

Le soudard cherchait à s'étourdir avec ces réflexions qui occupaient son esprit.

Mais il ne cessait de songer à Marie d'Avenel.

— Qu'a-t-elle pu devenir ? se demandait-il. Pourquoi n'était elle plus avec la reine ? Quel chemin a-t-elle pris ? Est-elle retournée à Melrose ?

Tout en se posant mille questions qui demeureraient sans réponse, le duc de Somerset galopait et gagnait du terrain en passant par des chemins de traverse à peine praticables pour un cavalier. Il changea quatre fois de cheval ; le soir du troisième jour de cette

course effrénée, il parvint sur les bords de la petite rivière qui servait de frontière à cet endroit.

Il alla droit à l'auberge du *Gué de la Mort*.

Le cabaretier John Robby était absent... occupé à quelle besogne... le diable le savait !

Un homme assis à une table buvait du gin.

En voyant entrer Somerset, le buveur se leva avec un respectueux empressement.

— Nos hommes sont là ? demanda le duc.

— Oui, Votre Honneur !

— Bien ! Il faudra les tenir prêts à marcher au premier signal. Peut-être franchirons-nous la Tweed.

— Ah ! Enfin, nous allons pénétrer en terre d'Écosse ! Eh bien, je l'avouerai à Votre Honneur, c'est tant mieux ! Nous commençons à nous rouiller !

— Bien, bien ! fit Somerset qui remonta à cheval.

Il franchit la rivière au gué, et se mit à galoper dans la direction du manoir d'Avenel. Il y arriva à la nuit close, et, sautant à terre, pénétra dans le domaine par une porte basse dont il avait la clef.

Il se dirigea vers la tour où Stewart Bolton l'avait déjà introduit, et pénétra dans la grande salle delabrée. Il voulait pousser jusqu'aux appartements de lady Avenel.

Au moment où il s'avavançait résolument, un homme parut à l'autre extrémité de la salle.

C'était Stewart Bolton.

— Ah ! — s'écria le traître, saisi, quelle joie ! J'étais si inquiet. Votre Honneur avait disparu d'une façon si mystérieuse !

Mais Somerset, à la vue de Bolton, avait été pris d'un accès de fureur.

Il sauta à la gorge du ténébreux personnage, le renversa à ses pieds d'un geste violent.

— Monseigneur ! Monseigneur ! gémissait le misérable. Qu'ai-je fait ?

— Ce que tu as fait, infâme ? Tu m'as trahi ; Me diras-tu pourquoi tu as cherché à m'épouvanter en me parlant de la Dame Blanche, et avec ton "Prenez garde" ? M'expliqueras-tu la rencontre que j'ai faite ici quand je croyais y trouver une autre personne ? Va, tu payeras ta trahison plus cher que tu ne penses !

Et, sur un ton farouche qui fit frissonner de terreur le misérable valet de basses œuvres, Somerset ajouta :

— Tu seras pendu dès demain, au lever du soleil ! Je veux voir ta vilaine carcasse se balancer au bout d'une corde à la maîtresse branche du chêne qui est devant la porte.

Stewart exhala un faible cri d'épouvante et s'affala de son long sur le plancher. Le duc le poussa du pied en ricanant :

— Eh ! eh ! maître Bolton, tu t'amuses à me jouer de bons tours de ta façon ! Tu me conduis ici pour m'amener devant Marie d'Avenel. Et je trouve qui ? Ellen Mercy !

— Ellen Mercy ! murmura Bolton en se relevant sur les genoux. Oh ! je comprends !

— Oui ! Tu t'étais concerté sans doute avec elle, et tu as été payé par le vieux lord. Insensés que vous êtes, tous ! Vous croyez me tenir ! C'est moi qui vous étoufferai dans ma main !

Et, au souvenir de la scène de Londres, de ce mariage imposé, de ces insultes sanglantes qui l'avaient souffleté, Somerset grinça des dents.

Mais Bolton avait, aux dernières paroles du duc retrouvé sa présence d'esprit. Toute son astuce lui revint. Il se remit debout, prit une attitude d'humilité et de franchise.

— Monseigneur, dit-il, — je m'explique votre auguste colère et je l'approuve ! Mais le Ciel m'est témoin que je suis innocent. J'ignorais la présence de miss Ellen.

— Oh ! tu peux dire lady Somerset, interrompit amèrement le duc.

Bolton tressaillit. Somerset se mordit les lèvres, furieux d'avoir laissé échapper son secret. Mais il se rassura en songeant que Bolton ne pourrait jamais le dénoncer. Et il eut un sourire qui fit blêmir le lâche personnage.

— Monseigneur, s'écria-t-il, je vous jure que j'ignorais que, cette personne eût échappé à John Robby. Je me suis occupé, moi, du loup d'Avenel et de son louveteau. Je n'avais pas charge expresse de milady. Vous savez, monseigneur, ce que j'ai fait du père. Grâce à moi, il est à la Tour de Londres.

— Par le diable, tu dis vrai, Bolton ! Et j'ai peut-être été trop loin en voulant te pendre, fit le soudard soudainement intéressé. Et le fils, Stewart, qu'en as-tu fait ?

Bolton se redressa. Il triomphait.

— Monseigneur, dit-il, demandez aux rochers de la côte sur lequel d'entre eux s'est brisée cette jeune tête indomptée. Demandez à l'Océan quelle vague a englouti à tout jamais le corps de Julien d'Avenel.

— Tu as fait cela, Bolton ! s'écria le sinistre duc, saisi d'une infernale admiration,

—Je l'ai fait pour le service de Votre Honneur ! affirma son digne valet.

Somerset, agité, fit quelques pas dans la salle, tandis que Bolton l'examinait du coin de l'œil. Le duc revint tout à coup sur son complice.

—Bolton, je te crois. Tu es un fidèle serviteur. Conduis-moi à Marie d'Avenel, et qu'il ne soit plus question de mes menaces.

—Monseigneur est trop bon, Malheureusement, je ne puis vous conduire auprès de lady d'Avenel.

—Pourquoi cela ? fit violemment le duc redevenu soupçonneux.

—Parce qu'elle n'est plus au manoir !

—Ah ! elle n'est donc pas rentrée ? murmura le soudard désemparé. Où a-t-elle passé en ce cas ? Pourquoi a-t-elle quitté la Stuart ?

Bolton écoutait avidement ces paroles. Elles suffirent à lui faire comprendre ce qui s'était passé. Le bruit était parvenu dans ce canton éloigné du prochain retour de la reine Marie Stuart, devenue veuve du roi de France.

Bolton, avec la subtilité d'esprit qu'il employait au mal, devina alors le but du voyage de lady d'Avenel. Il devina quelle était la dame voilée qui accompagnait sa maîtresse au moment du départ d'Avenel. Il devina que Marie était rentrée avec la reine et que Somerset avait couru après elle.

Et tout un plan mûrit dans sa cervelle prompte à saisir les occasions.

Ce plan consistait à demeurer seul maître de Melrose ! Non pour y prendre une place à laquelle il eût été fou de prétendre... et d'ailleurs, le misérable ne tenait pas aux honneurs... mais pour y amener John Robby, et à eux deux fouiller les caves du château, parcourir les souterrains, creuser, chercher jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé. Oh ! cette pensée seule faisait luire ses yeux et enflammait sa cupide imagination ! Oui, c'est le trésor d'Avenel qu'il voulait !

Quant à Robby, une fois le trésor découvert, il en faisait son affaire !

Somerset, furieux de sa déconvenue, allait et venait, faisant résonner ses éperons sur le parquet de chêne, grommelant des jurons et mâchonnant des suppositions.

—Elle ne saurait tarder ! fit-il par dire. J'ai dû la distancer. Elle a pris la grande route, alors que je prenais la traverse. Demain, elle sera ici... et alors !

Lady d'Avenel ne sera ici ni demain ni plus tard !

—Tu dis ? gronda le duc.

—Je dis, monseigneur, que j'ai ma petite police, et que je suis assez bien informé. Je dis qu'on a vu la châtelaine d'Avenel sur la route d'Edimbourg.

—Que ne l'as-tu fait attaquer, misérable !

Monseigneur y songe-t-il ? attaquer ouvertement lady d'Avenel ! Nul ne l'eût osé. C'était la garde ! Es puis, elle était escortée.

—De highlanders de la garde royale, n'est-ce pas ?

—C'est justement ce qu'on m'a assuré ! Comment Votre Honneur le sait-elle ? — dit l'astucieux bandit en jouant la surprise.

—Oh ! je m'explique tout ! s'écria Somerset sans répondre. Elle se sera défilée de moi ! Elle a marché sur Edimbourg par un autre chemin que la Stuart. Elle se réfugie à la cour d'Écosse ! Triple niais ! Pourquoi l'ai-je menacée à Londres ? C'était la prévenir. Elle m'échappe ! Je n'ai plus qu'à rentrer à Londres. Mais dussé-je faire déclarer la guerre à l'Écosse, par les cornes du diable ! je saurai bien la... Oui ! quand je devrais entrer à Edimbourg à la tête d'une armée !

—Il faut un prétexte ! insinua Bolton. Il faudrait rendre la guerre inévitable.

—Conseille-moi, Bolton !

—C'est facile, monseigneur ! Vous êtes sur la frontière avec vos chevaliers, Franchissez la Twæd. Brûlez et saccagez Melrose ! La châtelaine demandera justice. La cour d'Écosse devra faire des représentations à la cour de Londres. A Votre Honneur de s'arranger pour que les explications tournent mal !

—Par l'enfer, tu as raison ! Si tu n'étais un vil croquant, je proposerais à la reine Elisabeth de faire de toi un ambassadeur ! A demain, Bolton ! Seulement, rappelle-toi bien ceci. que jamais tu répètes que miss Ellen Mercy s'appelle lady Somerset, et je t'arrache la langue avant de t'envoyer dans l'autre monde !

Le duc sortit, laissant Stewart Bolton courbé dans une protestation de fidélité.

Le traître l'entendit monter à cheval et s'éloigner au galop.

Alors son échine se redressa. Ses yeux brillèrent comme si le feu de l'incendie les eût déjà éclairés de ses lueurs sinistres.

—Va ! murmura-t-il. Va, misérable soudard ! Tu crois que je suis ta créature ! C'est toi qui es l'instrument de mes haines et de mes ambitions ! Que m'importent tes insultes ! Je suis plus grand que toi, et je te domine de toute la hauteur de mon intelligence.

Il s'approcha de la fenêtre et contempla le château de Melrose dont la sombre silhouette se découpait dans la nuit. Il eut un ricanement sourd :

—Demain, château maudit... demain tu flamberas !

## XXIV. — LA TOUR DE LONDRES.

Un ciel brumeux et triste pèse sur Londres. Une opaque buée rousse drapé la grande ville d'un immense linceul, et roule sourdement ses replis cotonneux.

Ce ciel lugubre, c'est pourtant l'unique joie des malheureux que la funeste Elisabeth a plongés vivants dans le tombeau, c'est la seule consolation des prisonniers qui le contemplant avidement à travers les étroites lucarnes grillées de la Tour maudite.

L'un d'eux ne recherche même pas cette consolation d'aspirer un peu de l'air libre, d'emplir ses yeux d'un peu de lumière, fût-ce la lumière grise et terne de cette matinée.

Il ne va point coller son front aux barres de fer qui garnissent la fenêtre de son cachot.

Il demeure assis sur son escabeau de bois, indifférent à tout, aux bruits du dehors comme aux rumeurs du dedans.

C'est le chevalier d'Avenel.

Entrons dans l'obscur cellule qui lui sert de prison, au moment où nous l'avons quitté, attendant la mort qui seule peut mettre un terme à ses douleurs.

Cette journée se passa lente et désespérée comme les deux précédentes.

Lorsque la nuit vint, Walter n'avait pas bougé. Il n'avait pas touché aux mets grossiers qu'on lui avait apportés. Aux questions du geôlier, il avait dédaigné de répondre. Il demeurait immobile, dans un calme farouche, dans une suprême indifférence de toute ce qui l'entourait.

C'est que, pour le chevalier, plus rien n'existait que la trahison de Marie.

Seul, le souvenir de Julien... son enfant ! le faisait parfois tressaillir. Mais cette impression se dissipait vite. Et Walter luttait contre l'affreuse souffrance de la jalousie impuissante.

De temps à autre, quand un accès de douleur plus atroce lui poignait le cœur, il murmurait :

—Demain je serai exécuté. On me l'a dit !

Il se reconfortait de cette affreuse pensée comme on reconforte de quelque liqueur violette et amère un blessé qui va mourir !

Les heures tombèrent dans le silence de la nuit, une à une, scandées par le cri que se renvoyaient des voix lointaines :

—Sentinelles, veillez !

Le jour se leva enfin, blafard comme celui de la veille.

Et Walter prêta l'oreille, avec l'effrayant espoir qu'on allait venir le chercher pour le conduire à l'échafaud.

Mais seul le geôlier entra à l'heure accoutumée pour lui apporter son repas.

Le lendemain, rien ! Le surlendemain, rien encore ! Des journées s'écoulèrent, écrasantes pour le malheureux qui tantôt demeurait plongé dans une invincible prostration, tantôt secouait avec rage les barreaux de la fenêtre comme s'il eût voulu se précipiter ; puis, vaincu par la fatigue, s'endormait d'un sommeil pesant, plein de cauchemars.

Walter ne mesurait plus le temps. Il ignorait depuis quand il était dans l'infest et humide boyau de son cachot, lorsque enfin, il entendit dans le corridor des pas nombreux.

On s'arrêta devant sa porte. Les verrous grincèrent.

Le chevalier avait bondi.

Debout au milieu du cachot, il répétait d'une voix d'agonie :

—Mon Dieu ! Vous avez donc enfin pitié de moi !

Un huissier parut, accompagné de dix hommes d'armes qui se rangèrent dans le corridor.

Il déploya un parchemin.

—Inutile de me lire l'arrêt ! fit ardemment Walter. Marchons ! Je suis prêt !

—Prisonnier, dit l'huissier, écoutez sans interrompre.

Et il se mit à lire en nasillant :

Par ordre de Sa Gracieuse Majesté la reine, il est sursis à l'exécution de Walter d'Avenel, gentilhomme écossais, reconnu et déclaré coupable de haute trahison envers la nation anglaise. Sa Majesté ordonne qu'un supplément d'informations soit fait du crime, et charge Son Honneur le lord-chief de la parfaite instruction de l'affaire, assisté du lord-duc de Somerset.

—Somerset ! s'exclama Walter galvanisé par la fureur, Somerset ! Toute ma haine ! mon malheur vivant !

Mais déjà l'huissier avait disparu.

La lourde porte de chêne ferrée s'était refermée.

Dès lors, Walter d'Avenel vécut en d'épouvantables alternatives de rage et d'abattement.

Il supplia le geôlier de le tuer.

Et le geôlier lui répondit par un éclat de rire.

Il voulait se briser la tête contre les murs du cachot.

Et il ne réussit qu'à se faire de larges blessures qui l'inondaient de sang.

Parfois il rugissait de sinistres malédictions en tournant autour de sa prison comme un lion en cage. D'autres fois, il s'agenouillait, levait ses bras, il implorait la clémence du Ciel avec des accents qui eussent attendri le bourreau.

Ce fut une torture hideuse.

Un soir, Walter, vieilli, affreusement maigre, méconnaissable, était accroupi dans l'angle le plus obscure du cachot.

Tout à coup, il entendit qu'on ouvrait la porte. Des gens pénétrèrent dans la prison. Walter ne bougea pas.

— Est-il mort ? Secouez-le donc un peu ! fit une voix dure.

Walter ouvrit des yeux dilatés par l'horreur et poussa une clameur furieuse. Il reconnaissait l'homme ! C'était Somerset !

Il fit un bond prodigieux, et l'instant d'après, avec un râle de joie folle, il incrustait ses dix ongles dans la gorge de Somerset, qui chancela et tomba sur les genoux.

Dix bras vigoureux s'abattirent sur le prisonnier. En deux secondes, il fut enlevé, arraché, enchaîné, assommé de coups de poing et jeté écumant, sur le parquet.

— Oh ! le tenir, l'étrangler de mes mains ! Lâches... Misérable ! bégayait le malheureux.

Et il essayait encore de ramper vers le duc.

A coups de pied, il fut repoussé dans un coin où il s'affala, agonisant, mais ses terribles yeux striés de rouge, fixés, implacables, sur le soudard.

Somerset s'était relevé à demi étranglé. Il respira bruyamment.

— Par les cornes du diable ! jura-t-il, tu n'y vas pas de main morte, mon camarade.

— Lâche ! cingla la voix de Walter.

— Chargé par la reine de t'interroger, veux-tu me répondre ?

Lâche ! — gronda encore le chevalier.

Somerset grinça des dents. Puis il éclata d'un rire infernal. Il s'approcha de Walter, se pencha vers lui, et, lentement, jouissant du bonheur de sa vengeance, satisfait, il murmura :

Écoute ! Peu m'importe que tu me répondes ! Je suis venu pour te dire ceci : Le vieux châtelain de Melrose me destinait sa fille et ses domaines. Tu m'as tout pris. Eh bien, apprends-le : ton château de Melrose, je l'ai incendié ! Et quant à Marie... ta femme... que tu as épargnée, insensé ! elle sera à moi, oui ! J'en jure par Balzébuth, elle sera à moi !

Par cet imprudent aveu, le duc de Somerset venait d'anéantir le hideux résultat des machinations de Bolton !

Le misérable, emporté par la haine, avait prononcé ces paroles sans même avoir conscience de ce qu'il disait.

Il se releva et s'en alla à reculons, en ricanant, croyant avoir tué Walter par ce coup. Il en oubliait même de lui annoncer la mort de son fils : tout à son idée fixe de satire sanglant !

O miracle !

Walter, les yeux illuminés d'une joie ineffable, se redressait sur les genoux, levait ses bras chargés de chaînes et balbutiait une prière d'infiaie reconnaissance !

— Il est fou ! affirma le duc quand il fut dehors.

Le châtelain d'Avenel n'était pas fou !... Il était heureux au delà de toute expression.

— Elle sera à moi ! avait dit la brute qui était venue remplir l'office de tourmenteur.

Elle n'était donc pas à lui !... .

Dieu du ciel !... C'était le paradis ent'ouvert après tous les supplices de l'enfer moral.

— O Marie ! gémit-il, mon ange adoré !... Il est donc vrai ! Je t'ai soupçonnée ! Je t'ai maudite, toi la pure, toi la compagne fidèle, toi la chaste beauté, l'infiaie bonté !... Hélas ! de quelle trame horrible fus-tu la victime, pauvre martyre ! Oh ! ma conscience se soulève, les voiles se déchirent, mon esprit s'ouvre à la clarté divine !... Ta m'aimes !... Et moi, je t'adore !... Marie, pardonne, oh ! pardonne à ton époux ! Oh ! vivre ! vivre cent ans ! Les vivre à tes pieds pour expier mon forfait, mes abominables soupçons !... Marie ! pardon !

Et des larmes délicieuses coulent sur sa figure ravagée par les souffrances ; des sanglots oppressent sa poitrine, et le bruit de ces gémissements qui emplissent le sombre cachot lui semblent une mélodie céleste, une musique d'amour qui berce et endort son pauvre cœur martyrisé !

## XXV. — LES CÔTES DE FER

En quittant Stewart-Bolton, le duc de Somerset s'était lancé dans la direction de l'auberge du *Gué de la Mort*. Il passa près du château de Melrose, et son poing se tendit dans un signe de menace vers la seigneuriale demeure.

Le malheureux ! Ou plutôt le misérable !

Ce château qu'il méditait de raser ou tout au moins d'incendier abritait sa propre fille, la si gentille et gracieuse Marguerite, l'enfant d'Ellen Mercy, le mignon bébé qui avait servi d'innocent instrument à la trame odieuse de Bolton !

Au moment de partir pour la France, lady d'Avenel l'avait confiée à l'une de ses femmes en qui elle avait pleine confiance, avec mission de tenir l'enfant cachée aux yeux de tous jusqu'à son retour. Et en séparant d'Ellen Mercy, qui gagnait Londres tandis qu'elle cinglait vers les côtes françaises, Marie avait convenu avec sa compagne que celle-ci reviendrait chercher le bébé lorsqu'elle aurait fait l'aveu de sa faute et de son malheur au lord-chief.

Tibbie, la servante à qui la mignonne pauvrete avait été confiée, accomplit rigoureusement les ordres qu'elle avait reçus.

Tibbie était la mère nourrice de Marie d'Avenel.

C'était une femme d'âge et d'expérience. Elle avait pour sa maîtresse un culte de dévouement et d'admiration. Pour lui éviter un chagrin, elle se fût jetée au feu.

Tibbie cacha donc si bien Marguerite, qu'elle nourrissait avec du lait de chèvre, que tout le monde au château ignora ce qu'elle était devenue. Les femmes de lady d'Avenel crurent que celle-ci avait emmené l'enfant.

Plus d'une fois, Stewart-Bolton s'était demandé ce que lady d'Avenel avait bien pu faire du bébé. Il rôda souvent le long des appartements réservés aux femmes. Mais il ne put rien apprendre.

Quant au père de Marguerite, il n'y songea même pas.

Et il y songeait moins que jamais cette nuit où, emporté par un vent de haine, il courait rassembler ses guerriers. Il traversa le gué.

Sur la rive anglaise, il reconnut son lieutenant qui l'attendait. Il lui fit un signe. Et le lieutenant, embouchant un cor, jeta dans l'espace trois appels qui retentirent, mélancoliques.

Au bout d'une minute, trois appels de cors répondirent au loin.

Puis les mêmes sons se firent entendre plus loin encore, affaiblis, à peine perceptibles.

— Le signal est donné ! fit alors le lieutenant. Dans deux heures au plus, tous nos hommes seront au service de Votre Honneur.

— Vous prendrez vos dispositions pour traverser la Tweed dès que tout le monde sera ici ! tonna Somerset d'une voix brève.

Et, entrant dans l'auberge, il demanda si John Robby était de retour.

Le cabaretier était encore absent.

Tout en jurant et sacrant, le soudard fit jeter un fagot dans la cheminée, et s'installa à une table où il se mit à boire du gin.

L'aube blanchissait à peine la ligne d'horizon lorsque le lieutenant vint l'avertir que toute la troupe était rassemblée.

— En route, alors ! commanda Somerset qui, se levant aussitôt, sortit de l'auberge et sauta à cheval.

Il jeta autour de lui un coup d'œil impérieux et satisfait.

Deux cent cinquante cavaliers étaient rangés en bon ordre sur les berges de la Tweed.

C'étaient tous des hommes aguerris et disciplinés, vivant de guerre, ne respirant que massacre. Ils portaient un costume uniforme. Sur leurs poitrines brillaient confusément des cuirasses dépolies.

A cause de ces cuirasses, on les appelait les *Côtes de fer*, nom redouté que devaient plus tard illustrer les cavaliers de Cornwall.

— Enfants, dit Somerset assez haut pour être entendus de tous, pas de cris... le moins de bruit possible. Nous allons entrer sur la terre de l'Ecosais. Le château que nous allons attaquer est défendu par une poignée d'hommes. Vous n'aurez pas de peine à triompher. Le butin du pillage est pour vous !

Un murmure de joie et d'impatience parcourut les rangs des *Côtes de fer*. Le duc fit un signe. Et un à un, les cavaliers traversèrent silencieusement la rivière. Sur l'autre bord, ils se rangèrent en bataille. Somerset se mit à leur tête et, au trot allongé, piqua droit sur Melrose.

Bientôt le sinistre favori d'Elisabeth détacha une avant-garde de dix hommes qu'il chargea de s'emparer de la porte d'entrée principale.

Le dix hommes s'élançèrent au galop.

Le soleil se levait lorsqu'ils arrivèrent devant la porte du château.

Le pont-levis était baissé. Les bouviers commençaient à faire sortir leurs bestiaux. Car, dans ces époques patriarcales, les étables et les écuries étaient encloses dans l'enceinte des murs de chaque forteresse.

En apercevant les cavaliers anglais, les serviteurs d'Avenel poussèrent une clameur d'alarme. Aussitôt le tocsin retentit.

La cloche sonnée à toute volée devait avertir le monastère. Alors, à son tour, celui-ci devait mettre en branle son gros bourdon. Et c'est à ce signal d'appel général que se réunissaient tous les vassaux et hommes d'armes de la contrée.

Or, le tocsin d'Avenel eut beau sonner, la cloche du monastère demeura muette.

Cependant, à l'intérieur du château, des cris retentissaient.

Les hommes de la garnison s'armaient en toute hâte. Bientôt une quinzaine d'entre eux se mirent sur le pont-levis qu'ils essayèrent de lever. Mais à ce moment apparaissait Somerset à la tête de ses Côtes de fer.

La bande, avec une terrible clameur, se précipita sur le pont-levis et pénétra dans la grande cour.

— Tue ! tue ! ... Pille ! pille ! vociférait Somerset. A la rescousse, vautours et sangliers ! ...

La bataille s'engagea, ardente et féroce, un peu partout, dans la cour, dans les escaliers.

Des gémissements de femmes éclatèrent.

Des ruisseaux de sang commençaient à couler.

— A la rescousse ! criaient les hommes d'armes du château.

— Brûlez tout ! hurlait Somerset.

A ce moment précis, par une porte basse située sur les derrières du château, une femme s'enfuyait, emportant dans ses bras la chère petite créature qui, au bruit de la mousquetade, ouvrait ses grands yeux innocents et ravis... Cette femme, c'était Tibbie !

A ce moment aussi, une sorte d'hercule monté sur un cheval vigoureux, nu-tête, échevelé, sans cuirasse, s'élança, formidable, levant haut une large et puissante épée.

— Christie de Clinthill à la rescousse ! tonna-t-il. A moi les vaillants d'Avenel ! Tenez bon ! Découpez-moi tous ces pourceaux d'Angleterre !

Et le brave capitaine fondit au plus épais de la mêlée.

A mesure que son épée se levait, un Anglais tombait !

L'épée se brisa... Il prit ses pistolets et les déchargea. Sans épée, sans défense, il s'empara d'un mousqueton qu'il empoigna par le canon. Et, avec la crosse bardée de fer, ce fut un moulinet épique : des cervelles volèrent en éclats.

Hélas ! Christie de Clinthill n'eut bientôt plus autour de lui que cinq ou six hommes. Il allait, avec ces derniers survivants du massacre, se réfugier dans le château et s'y barricader, lorsque d'épaisses colonnes de fumée s'élevèrent par toutes les fenêtres.

Le château de Melrose flambait !

Alors, le capitaine fonça droit devant lui, terrible, et se fraya un sanglant passage jonché de cadavres. Lentement, il battit en retraite dans la direction du manoir d'Avenel, tenant tête à une vingtaine de Côtes de fer acharnés sur lui.

Il était seul ! Mais le manoir était là à vingt pas.

D'un bond, il sauta à terre, franchit l'espace qui le séparait de la porte, s'y engouffra et la referma derrière lui.

Il était sauvé ? Non ! Ce n'est pas à sa vie que songeait le géant. Il voulait encore combattre, il pensait à entasser des tonneaux de poudre, à attirer dans le manoir toute la bande des assaillants et à les faire sauter. Il se précipitait vers les caves !

Un homme vêtu de noir surgit à cet instant, se jeta sur la porte et l'ouvrit toute grande.

C'était Stewart Bolton ! Les Côtes de fer se ruèrent à l'intérieur.

En un clin d'œil, le vaillant capitaine, tout rugissant, fut terrassé. Christie de Clinthill fut bâillonné, ligotté de cordes, et, sur l'ordre de Bolton, jeté dans une carriole qui, escortée par dix Côtes de fer, prit au galop le chemin du monastère.

Le pillage de Melrose dura toute la journée. L'incendie acheva la destruction de l'antique et féodale habitation. Le soir, Somerset partit avec sa troupe, éclairé dans l'obscurité par la torche funèbre du château qui brûlait. De l'autre côté de la Twæd, il compta ses hommes : plus de la moitié manquait à l'appel.

Il commanda alors qu'on lui amenât le géant qui lui avait décimé sa troupe : Christie de Clinthill. Mais l'abominable Stewart Bolton, qui avait suivi le duc, s'approcha alors de lui :

— Si Votre Honneur veut me faire une grâce en récompense de mes bons et loyaux services, dit-il en s'inclinant.

— Parle. Que veux-tu ?

— Que vous me donniez le capitaine Christie de Clinthill en toute propriété !

Le soudard jeta un regard profond sur le traître. Il comprit que Stewart Bolton le vengerait mieux et plus cruellement qu'il ne ferait lui-même. Il eut un sourire terrible, et répondit ce seul mot :

— Je te le donne !

Puis il partit à franc étrier, se dirigeant sur Londres.

En route, il prit à peine le temps strictement nécessaire pour se reposer, et au bout de quelques jours d'une course effrénée, il parvint dans la capitale de l'Angleterre.

Il dévêtit les habits de guerre qu'il portait et prit le vêtement de cour qui plaisait à Elisabeth : un splendide costume écarlate sur velours noir, avec la chaîne constellée de diamants et la toque à plumes blanches.

Elisabeth, retirée au fond d'un boudoir somptueux, entourée de ses femmes, écoutait un sérénade que lui donnaient des musiciens d'Italie, avec des violes, des harpes et six des luths.

Étendue sur un divan, elle caressait négligemment la tête d'un magnifique lévrier posée sur ses genoux.

Elle fit un signe et les musiciens s'arrêtèrent.

— Relisez-moi donc, dit-elle, ce sonnet que ce poète de France a composé pour notre chère cousine Marie d'Ecosse. Comment appelez-vous cet histrion ?

— Il se nomme Ronsard, Majesté ! fit la dame d'honneur à qui la reine venait de parler.

Et elle lut le sonnet transcrit sur une feuille de parchemin :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, devisant et filant,  
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !

Lors, vous n'aurez servante oyant cette merveille,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui, au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle !

Je serai sous la terre, et fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos,  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,  
Ouvrez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Un profond silence suivit cette lecture du charmant et mélancolique sonnet de Ronsard. Les femmes de la reine attendaient, naturellement, qu'elle eût manifesté son opinion pour oser émettre la leur, et épiaient le visage de la terrible souveraine.

Elisabeth eut un sourire aigre.

— C'est en vérité très galant, par ma foi ! Que pensez-vous de "la vieille au foyer accroupie" ?

Les rires éclatèrent alors.

Chacune dit son mot et donna son coup de griffe.

Mais le visage de la reine étant redevenu austère, le silence régna à nouveau.

— C'est un scandale ! éclata alors Elisabeth. Voilà donc les poésies que se faisait adresser la Stuart !

— Bien mieux, Majesté ! fit une dame d'honneur pressée de faire sa cour, on dit, mais je n'ose vraiment le croire, qu'elle-même fait des vers !

— Comme ceux-ci, sans doute ! répliqua dédaigneusement Elisabeth. O ciel ! une reine oser recevoir l'hommage d'amour d'un bateleur, moins que cela, d'un simple poète : "Regrettant mon amour !" Il l'en avait donc entretenue ? C'est une honte !

Et plus bas, si bas que nul ne l'entendit, elle ajouta avec un indicible accent de rage :

— Mais qu'ont-ils donc tous après elle ? Ils l'aiment ! Tous ! ils en sont fous ! Est-elle donc plus belle que moi ? Aucun poète ne m'adresse de vers fous, à moi !

— Son Honneur le duc de Somerset demande qu'il plaise à Sa Gracieuse Majesté lui donner audience ! dit à ce moment l'huissier introducteur.

— Le duc ! s'écria Elisabeth, qu'il entre

Et, pour déguiser ce que son empressement pouvait avoir d'étrange, elle ajouta :

— Notre féal duc nous apporte des nouvelles importantes.

Sur un geste qu'elle fit, les dames de la cour se levèrent et sortirent, en faisant l'une après l'autre, comme des marionnettes, les trois révérences imposées par l'étiquette.

Quant aux musiciens italiens, ils s'étaient déjà éclipsés.

Le duc entra et, avec plus de tendresse, apparente du moins, que de respect, il ploya le genou devant Elisabeth !

— Eh bien ! demanda la reine d'une voix âpre, que s'est-il passé ? As-tu atteint la Stuart ?

— Je l'ai atteinte, répondit le duc mais elle m'a échappé. Ces damnés highlanders sont de vrais démons, il y a eu chaude bataille, et... et...

— Et vous avez été vaincu, duc ! Mes compliments !

En parlant ainsi, Elisabeth fronçait les sourcils, Somerset trembla.

## XXVI. — ELISABETH.

Somerset remit le commandement de ce qui restait de ses Côtes de fer à son lieutenant, dont une large balafre ensanglantait le visage.

Il ordonna que le butin fût partagé entre tous les survivants et que la troupe rejoignît son poste, à quelques milles dans le Sud.

Mais il se remit promptement. Avec un caractère comme celui de la reine, il fallait payer d'audace.

— Majesté, dit-il froidement, je n'ai pas été vaincu, j'ai été abandonné par mes hommes au plus fort de l'action. Ces pillards irréguliers ne sont bons que pour se partager le butin. Fallait-il cependant compromettre ma gracieuse reine aux yeux du monde entier, en attaquant la Stuart avec une troupe officielle ? Je ne le pense pas !

— Peut-être as-tu raison, dit la reine, frappée de ce raisonnement. Mais alors à quoi bon cette inutile poursuite ?

— Il faut essayer dix fois pour réussir une seule ! La reine d'Écosse s'en est tirée à bon compte : mais elle n'aura pas toujours le même bonheur, j'en jure Dieu ! Quant au reproche que me fait Votre Majesté d'avoir été vaincu...

— Allons ! ne te fâche pas, duc !

— Vous savez bien, Elisabeth, reprit Somerset d'une voix ardente, que pour votre service, je me ferais hacher ! Vous me verrez à l'œuvre quand vous voudrez, quand il vous plaira que je pénètre en Écosse à la tête d'une armée et que j'aie saisi Marie Stuart sur son trône même, à Edimbourg !

— Que dis-tu là ? fit en tressaillant la reine.

— Je dis que j'ai poussé jusque sur la Tweed ! Je dis que j'ai franchi la frontière et incendié le château de Melrose. Je dis qu'il ne tient qu'à Votre Majesté de continuer les hostilités. Dites un mot, et...

— Tu as fait cela ! s'exclama lentement Elisabeth. Sais-tu bien que je serai peut-être obligée de te désavouer hautement ?

— S'il vous faut ma tête pour couvrir votre politique, prenez-la donc ! elle est à vous !

C'était là une de ces réponses comme les aimait l'altière et cruelle reine.

Somerset s'était redressé, admirable comédien, capable de jouer le tout pour le tout.

— Va, dit enfin la reine, prends patience. Plus tôt que tu ne crois, tu auras à marcher sur sur Edimbourg ! Mais il faut savoir attendre ! Quant à l'affaire de Melrose, si la Stuart réclame, nous verrons à lui imposer silence.

A ce propos, Majesté, il serait urgent d'exécuter le châtelain de Melrose que nous tenons à la Tour de Londres, convaincu de trahison et félonie.

— Lord Mercy prétend que son instruction n'est pas terminée. Il faut avoir la justice pour soi, duc !

— Le lord-chief est en proie à d'étranges hésitations ! Ces atermoiements sont inconcevables ! Et si j'osais dire toute ma pensée...

— Son Honneur le lord-chief demande audience ! cria du fond de la salle la voix de l'huissier.

Elisabeth fit un signe. Somerset recula de trois pas en fronçant les sourcils et en mordant son épaisse moustache.

Lord Mercy entra de ce pas lent et solennel qui donnait à sa démarche une sorte de majesté.

Il eut l'air de ne pas voir le duc et s'inclina profondément devant la reine.

— Nous parlions de vous, milord ! fit Elisabeth en scrutant les yeux du veillard. Voici notre cher duc de Somerset qui est de bon conseil et qui prétend que vous êtes bien long à clore l'instruction du crime dont s'est rendu coupable le chevalier d'Avenel !

— Cette instruction est terminée, répondit le veillard. Et je venais en informer Votre Majesté.

— Ah ! ah ! Et quelles sont vos conclusions ?

— C'est que le châtelain de Melrose est absolument innocent !

— Innocent ! s'écria violemment la reine ! Milord, mais c'est de la démence pure !

— Lord Mercy a sans doute de très bonnes raisons pour parler ainsi, dit à son tour Somerset.

Le veillard se contenta de jeter sur le duc un regard de menaçant mépris. Somerset fut subitement terrorisé par ce coup d'œil. Si lord Mercy dénonçait le mariage de sa fille, il était perdu !

Il garda donc un silence prudent, et résolut d'être simple spectateur dans cette scène.

— Votre Majesté, reprit le lord-chief, sait combien je suis attaché à sa gracieuse et illustre personne. J'ai en vue ses véritables intérêts en l'empêchant de commettre une injustice. J'ai acquis la certitude absolue que le chevalier d'Avenel est innocent du crime qui lui est imputé. Et je viens demander à la reine de le faire mettre en liberté.

La reine se leva, pâle de colère.

— Milord, dit-elle en scandant les mots, le châtelain de Melrose est coupable, vous m'entendez bien ? Et tellement coupable que j'ai fait ravager ses terres et incendier son château. J'attends donc que vous prononciez la seule sentence convenable, c'est-à-dire que vous preniez toutes les mesures nécessaires à l'exécution de cet Écossais maudit. Je l'ai condamné : il mourra !

— Votre Majesté cherchera donc quelqu'un qui me remplace dans

les fonctions qu'elle avait bien voulu me confier, répondit avec une infinie tristesse le lord-chief. Quant à moi, à Dieu ne plaise que je trempe jamais mes mains dans le sang d'un innocent !

— Oh ! grinça Elisabeth outrée. Voilà qui dépasse toutes les bornes. C'est presque de la rébellion !

— C'est de la justice ! Je supplie Votre Majesté d'y réfléchir.

— Milord, rentrez à l'instant dans votre palais, et tenez-vous à notre disposition. Somerset, arrêtez le lord-chief, et escortez-le jusque chez lui ! Vous m'en répondez ! Allez !

Lord Mercy leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de cette iniquité.

Somerset, obéissant à la reine, mais tremblant que le veillard ne le dénonçât, hésita avant de prendre place aux côtés du lord-chief.

L'ombrageuse Elisabeth voyait de la trahison partout. Elle se méfiait de ses favoris comme de toute le monde. Elle remarqua le trouble de Somerset.

— Eh bien ! cria-t-elle. Qu'est-ce à dire ? M'avez-vous entendue ? Faut-il vous faire arrêter vous-même, duc ?

Elle était livide et hideuse. Ses lèvres blanches tremblaient de fureur.

Le duc fit un geste de soumission absolue et s'avança alors vers lord Mercy.

— Son Honneur le duc, dit celui-ci avec sa sérénité habituelle, est peut-être plus convaincu que personne de l'erreur grave qui se commet en ce moment.

— Vous vous trompez, milord ! dit rudement Somerset. Au nom de la reine qui vient de m'en donner l'ordre, je vous arrête !

Le soudard était décidé, si le lord-chief ouvrait la bouche, à le poignarder séance tenante.

Il mettrait ensuite le meurtre sur le compte d'un excès de dévouement.

Mais lord Mercy se contenta de dire :

— Je vous suis, milord ! Ou plutôt, je vous précède !

Et calme, majestueux, il sortit de la salle d'audience. Mais avant de franchir la porte, il entendit Elisabeth s'écrier :

— Duc, je vous charge des préparatifs. Je veux assister moi-même à l'exécution du traître et félon chevalier d'Avenel !

## XXVII. — LA MÈRE DE MARGUERITE.

Deux heures avant que lord Mercy ne se rendit auprès de la reine, une scène touchante s'était passée dans le palais où le lord-chief allait être gardé à vue en attendant qu'il plût à Elisabeth de prendre une décision à son égard.

Après l'aveu fait à son père, après la cérémonie qui l'unissait réellement cette fois au duc de Somerset, Ellen s'était confinée dans l'appartement qui lui avait été attribué.

La charmante jeune femme passa de longues heures désespérées à pleurer dans l'ombre et le silence.

Elle pleurait amèrement son pauvre amour mort à tout jamais, sa vie brisée !

Oui, elle avait eu une minute d'égarement !

Oui, la folle ! elle avait éprouvé une sincère passion pour ce duc de Somerset dont elle portait maintenant le nom, mais dont elle était séparée pour toujours par l'infamie.

Et de ce passé si court, à peine au printemps de l'existence, que lui restait-il ?

Une grande, une incurable douleur : Celle qu'éprouvent les êtres d'élite à voir qu'ils s'étaient trompés et que leur amour allait à un indigne !

Mais aussi, elle gardait une belle, une radieuse et sainte consolation : sa fille !

Ellen n'était épouse que de nom !

Mais elle était mère !

Et c'est dans cette maternité qu'elle se réfugierait, ainsi que dans une arche sacrée où nul ne pourrait l'atteindre !

Oh ! sa fille !

Celles qui éprouvent l'infini ravissement qu'il y a à prononcer ces deux mots simples et adorables : *ma fille*, comprendront avec quelles délices la malheureuse se rattachait à cet amour, le plus pur, le plus noble, le plus élevé, le cher amour maternel !

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 MAI 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

XLVII

A L'AUBERGE SANGLANTE

(Suite)

— Ah ! murmura Pierre, désappointé. Quant à Maxime, il avait autre chose en tête. Il songeait que cette visite de Césarine coïncidait avec la lettre, le billet de sa mère, reçu par le comte et que sa tante Hermine ne lui aurait pas même montrée, sans l'intervention du vieillard. Cette lettre, il s'en souvenait, était timbrée du Puy. Césarine, qui se cachait, avait pu aller prendre le train de Puy. Était-ce une simple coïncidence ? En tout cas, c'était un point que les deux amis se promettaient d'éclaircir, en comparant, si faire se pouvait, l'écriture de Césarine avec l'adresse de la lettre. Il prêta l'oreille, car Pierre interrogeait le vieux bûcheron. — Les époux Rassajou avaient un enfant, demanda-t-il, puisque je vois, ici, un berceau. — Oui, monsieur, une petite fille qui s'appelait Rose et que son père martyrisait à plaisir. — Vous fréquentiez donc l'auberge ? — Les jours de paye, avec les camarades. La vie n'est pas drôle, sous bois, dans la montagne, il faut bien se divertir. — Sans doute... Étiez-vous au village quand Rose est venue au monde ? Les deux amis attendaient anxieusement la réponse. — Mon, monsieur, dit Candars, je travaillais, à cette époque, de l'autre côté des monts. Rose avait près d'un an quand je l'ai vue pour la première fois. Encore, au dernier moment, la vérité reculait. — Alors, demanda Maxime à son tour, Rassajou détestait sa fille ? — Sûrement. Il ne la battait pas devant le monde, mais le corps de la pauvre petite martyre portait souvent des traces de coups. On n'a jamais vu ce père dénaturé embrasser sa fille. — Et la mère ? — Dame, je ne puis trop vous dire. Devant son mari, elle n'en menait pas large. Il la rudoyait et lui criait : " Sers donc ton monde au lieu de t'amuser à ta gosse ; ses larmes ne sont pas d'argent." Cette réflexion, je l'ai entendue souvent. — N'a-t-elle pas eu un autre enfant en prison ? — Oui, un pauvre gosse qu'est mort, à ce qu'il paraît. Le rapport de Candars corroborait celui de Marthe Brégeat à l'égard de Rose. Et c'était tout. La naissance de Rose restait de plus en plus dans l'ombre. Césarine, seule, pouvait éclaircir ce mystère. — Ah ! termina le bûcheron, Rassajou était une fameuse canaille. J'ai travaillé toute ma vie et je suis sur la paille ; lui s'est enrichi en quelques années. M'est avis qu'il n'a pas assassiné que le voyageur anglais. Si vous voyiez le jardin, en plein jour, il est tout bossué ; on dirait d'un cimetière ; il n'y manque que les croix. J'ai souvent eu l'idée d'y faire des fouilles. Pierre et Maxime se regardèrent. Et la situation, il n'y avait rien à négliger. Du plus petit incident pouvait jaillir la lumière. Ils avaient eu la même idée. Ils avaient aperçu, la veille, dans un coin, des pelles et des pioches. Candars était encore vigoureux, pour son âge. — Allons-y ! dit Pierre. Jusqu'à dix heures du matin, ils sondèrent sans rien trouver. Candars en montrait un certain dépit. Il jeta son outil sur le sol. — Nous faisons fausse route, fit-il Rassajou, sauf respect, était plus malin que vous. Cette terre a déjà été remuée, c'est même de la terre rapportée après coup. Tenez, dans ce coin, vous voyez ce bâtiment annexe, Rassajou l'a construit de ses mains depuis la fondation jusqu'au faite... Sait-on ce qu'il y a là-dessous ? On ne pouvait pourtant pas démolir la maison ! Maxime et Pierre rejetèrent leurs pioches. C'était, du reste, l'heure du déjeuner. Sur les indications de Candars, ils se dirigèrent vers une auberge sérieuse.

Après avoir déjeuné en silence, ils revenaient tout pensifs, en songeant que, en somme, ils n'étaient pas plus avancés qu'au premier jour, lorsque Maxime, toujours en quête de nouveau, avisa une maison de modeste apparence dont la porte était surmontée d'une croix.

— C'est au moins le presbytère, pensa-t-il. Je croyais que Genty-les-Loups n'était qu'un hameau.

Ce qu'il ignorait, c'est que, depuis plusieurs années, on avait transféré le chef-lieu de la commune.

Il s'arrêta et retint Pierre de la main.

Il songeait à consulter le curé. Ils s'étonnaient même que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt.

— Comme tu voudras, dit l'ingénieur.

Ils entrèrent au presbytère.

Le curé, âgé d'environ cinquante ans, pria d'un ton aimable les visiteurs de s'asseoir.

— Que désirez-vous, messieurs ?

Il les observait d'un regard intelligent.

Maxime comprit qu'il n'y avait pas à jouer de ruse et entra de suite dans le vif de la question.

— Monsieur le curé, répondit-il, nous sommes venus de loin, mon ami et moi, pour vous demander des renseignements de haute importance.

Le prêtre, aussi bon ecclésiastique que M. Postel était bon notaire, croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux à demi, et, souriant de l'air entendu des confesseurs :

— Je vous écoute, fit-il.

Maxime, nos acteurs le devinent, venait demander des renseignements sur Rose et sa famille.

Le curé l'arrêta dès les premiers mots.

— Je vois ce que c'est, dit-il, vous faites une enquête, messieurs. Si je savais quelque chose, je ne vous dirais rien ; donc, inutile de m'interroger, n'est-ce pas ? Mais comme je ne sais que ce que m'a appris la rumeur publique, les qu'en dira-t-on du village, je veux bien vous satisfaire.

— Nous vous en serons reconnaissants tout de même, répondit Maxime.

— Vous ne me serez pas redevable de grand chose. J'ai débuté au village voisin, revenu depuis au rang de hameau. La petite Rose avait alors une quinzaine de mois. Je m'en souviens parfaitement parce que l'enfant tomba malade à cette époque, et que sa mère fit un vœu pour sa guérison, vœu qui réussit parfaitement, du reste.

Il feuilleta un registre.

— Donc, ajouta-t-il, je ne sais sur sa naissance que ce qu'en dit ce livre, à savoir que l'enfant baptisée par mon prédécesseur a été déclarée par ses père et mère, les époux Rassajou, sous le nom de Rose... C'est tout.

C'était bref et sec.

— Mais, insista Maxime, vous avez connu Césarine, monsieur le curé. Elle a été votre pénitente, que pensez-vous d'elle ?

— Heu, ma pénitente, tout juste. Je ne la revis guère. Je puis tout de même vous dire que sa condamnation m'a paru excessive. La cupidité de Rassajou dépassait toute mesure, mais j'avais meilleure opinion de sa femme, dont je connaissais la famille.

L'abbé se leva : c'était donner congé.

Les deux amis revinrent à l'auberge, où ils s'enfermèrent.

— Eh bien, dit Maxime, que conclure de tout cela ?

— Que nous n'avancions guère. Nous marquerons le pas tant que nous n'aurons pas mis la main sur Césarine. Demain nous partirons pour Paris. Là, seulement, nous aurons aide et conseil. Laissez-moi faire à mon tour. J'ai mon idée.

— Pourquoi n'être point repartis dès ce soir ?

— Je tiens à éclaircir la cause des gémissements de cette dernière nuit.

— Soit.

Il rôda dans la chambre, inspectant les meubles, les recoins et jusqu'aux fentes des murs, comme si, par fortuit hasard, il eût pu trouver là des preuves.

Par un touchant respect pour sa mère, il n'avait rien dit à Pierre du billet dont la date coïncidait avec le passage de Césarine à Genty-les-Loups.

Plus tard, si besoin était, il s'en ouvrirait à son ami.

La nuit revint, encore plus sombre que la veille, tombant d'un ciel chargé de nuages.

Après un léger repas que les jeunes gens se firent apporter par Candars, Maxime, seul, passa dans la deuxième chambre.

Pierre alla s'asseoir dans le jardin, au milieu des herbes.

L'attente fut courte, car il pensait à Rose.

Elle avait vécu en ces lieux ; elle avait foulé de ses pas les allées de ce jardin ! Ces arbres l'avaient vue passer !

Il l'aimait tant, celle qu'il appelait sa " petite sœur ! "

Si le mariage s'était fait, il se serait à jamais expatrié.

Et voilà qu'il était encore en état de la perdre ! Il connaissait la

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

délicatesse de ses sentiments : elle se refuserait à l'épouser tant qu'elle se croirait la fille de Rassajou.

Le mystère allait se compliquant !

Au fond, il ne partageait pas la robuste confiance de Maxime.

Sur quoi, en effet, tablait celui-ci ? sur une ressemblance que, lui, Maxime, n'avait pas contrôlée.

De tout temps, il y avait eu des ressemblances étranges, inexplicables, qui renversaient les lois de la nature.

Son seul espoir était en Césarine dont on disait du bien, malgré sa condamnation.

Mais Césarine consentirait-elle à parler en opposant qu'on la retrouvât ?

Oui, elle parlerait... Il saurait bien, lui, la convaincre.

Soudain, malgré la tiédeur de l'air, il eut froid.

Si Césarine, traquée par la police, à bout de ressources, désespérée de se trouver seule dans le monde, s'était tuée ?...

Indéfiniment se prolongerait l'angoissant mystère.

— J'ai été fou, se dit-il, nous aurions dû partir de suite. Le temps perdu, en pareil cas, est souvent irréparable. Il n'y a rien dans ce jardin, que des herbes qui frémissent au vent, et des oiseaux éveillés en sursaut, qui battent de l'aile dans les feuilles, en poussant des cris plaintifs, les cris que nous avons entendus hier. Je suis un enfant de me trouver ici à cette heure.

Il fit un mouvement pour se redresser et reprit aussitôt sa position première. Il lui avait semblé entendre remuer les branches de la haie, comme si quelqu'un eût cherché à se glisser dans le jardin.

Il attendit

Le bruit commença plus fort.

Alors, avec une profonde stupéfaction, ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent une ombre qui s'avavançait.

A deux pas de Pierre, l'ombre s'agenouilla, et se mit à pousser des gémissements à fendre l'âme, des cris de femme et d'enfant.

Pierre, qui était de première force, se releva et saisissant l'homme aux épaules :

— Ah ! c'est vous, mon gaillard, dit-il, qui veniez nous jouer la comédie.

Le revenant ne chercha pas à fuir. Il tremblait comme la feuille en bégayant :

— Ne serez, pas sifort... je vais vous dire... c'est pas pour du mal que je viens, c'est pour....

— Êtes-vous du pays ? Comment vous appelez-vous ?

— Léonard Corbie, cuisinier, pour vous servir, monsieur à l'occasion.

— Bon. Expliquez-vous. Et vite, ou je vais vous conduire au maire.

— C'est pour le père Candars que je venais, monsieur, pour rire, et puis....

— Ah ! ah ! vous appelez ça rire. Vous avez un autre motif. Un gaillard de votre âge ne fait pas des sottises pareilles pour son plaisir. Parlez, expliquez-vous.

— Voilà, monsieur, j'ai idée de louer l'auberge sanglante. Alors, le père Candars disait partout qu'il y avait des revenants. On me l'aurait louée pour un morceau de pain.

— Ah ! fit Pierre, en étouffant une envie de rire à l'idée de la réelle frayeur de Maxime, l'autre nuit, vous êtes madré, vous. Eh bien, l'auberge est louée, et par moi. Filez et ne vous avisez pas de revenir de nuit, vous risqueriez un bon coup de fusil.

Le cuisinier se hâta de déguerpir, tout tremblant de frayeur.

Pierre remonta auprès de son ami.

— Eh bien, demanda Maxime, tu as entendu ?

— Oui, j'étais même aux premières places.

— Alors ?...

— Fais ton deuil du merveilleux. J'ai secoué de la belle façon un intrigant qui venait là pour effrayer le père Candars. Le merveilleux, je te le répète, nous le portons en nous, ainsi que la joie ou la douleur.

— Moi, dit Maxime, lorsque ces plaintes m'ont éveillé, je faisais un rêve : le soleil, et quel printanier soleil ! éclairait en plein les quatorze marches de la cathédrale de Châteauroux, et tu descendais, toi, rayonnant, tête haute, fier comme un preux, avec Rose, en robe blanche, au bas. Et Rose se retournait pour me sourire, comme si elle me devait une large part de son bonheur.

Pierre serra la main de son ami.

— Oui, fit-il, tu es bon, je le sais et je sais aussi que c'est la pensée dominante qui survit, même dans le sommeil. Puisse ton rêve se réaliser.

Au matin, ils remirent à Candars, les clefs de l'Auberge sanglante en le priant de garder la maison.

— Voici cent francs, dit Pierre aux pauvre vieux en lui remettant un billet de banque. A partir de ce jour, vous ne manquerez plus de rien.

— Que Dieu vous bénisse, mes bons enfants ! s'écria le vieillard.

Il ajouta avec un bon sourire :

— Et qu'il vous fasse réussir dans vos projets !

## XLVIII

A PARIS

Une demi-heure après, les deux amis montèrent en wagon.

Lentement, à cause des courbes fréquentes en ce pays de montagnes, le train roule.

Parfois, les remblais s'entr'ouvrent et de profondes vallées apparaissent, coupées par des torrents qui bondissent sur les rocs, des coteaux tapissés de bruyères roses, que le soleil nuance, où paissent, comme accrochés aux pentes, des troupeaux de vaches et de moutons.

Puis, le train s'engouffre entre deux murailles de granit, trépidé et gronde sur un pont métallique ou sous un tunnel.

Nos deux amis étaient seuls dans un compartiment de première classe.

Pierre laissait errer ses regards distraits sur le paysage mélancolique.

Les craintes qui le hantaient dans le jardin de l'Auberge sanglante lui revenaient.

Si Césarine restait introuvable !...

Il ferma les yeux, envahi par une indicible désespérance.

Le train sifflait, s'arrêtait. Le conducteur criait des noms de villes et de stations que Pierre, en sa désolation grandissante, semblait ne pas entendre.

— Il dort, pensa Maxime.

Le baron s'allongea à demi sur la banquette, mais il ne put fermer les yeux.

Maxime aussi était inquiet, plus inquiet qu'il n'osait le dire à son ami, à son frère.

En somme, cette enquête au Mas-du-Calvaire, continuée à Montnoir, puis à Genty-les-Loups, ne révélait pas de fait utile à la cause : Rassajou avait été un mauvais père, Césarine une mère insensible ; mais rien ne prouvait que Rose, déclarée légalement à sa naissance, ne fût pas leur fille.

Et pourtant, que d'observations inspiraient de doutes : la distinction et la bonté de Rose, son intelligence supérieure, et, par-dessus tout, l'indifférence de sa prétendue mère ! Césarine en fuite, abandonnant ses biens, revenant, une nuit, une seule nuit, sur le théâtre du crime ; la coïncidence de son apparition au Velay avec la date d'envoi du billet de la vicomtesse de Borianne.

N'étaient-ce point là, à défaut de preuves, autant de graves présomptions, de points mystérieux qu'il importait d'éclaircir ?.....

A tout prix, il fallait retrouver Césarine.

Il y avait un moyen, un moyen facile et légal : s'adresser au Préfet de police, lui demander le secours de sa puissante administration pour faire les recherches ; mais il faudrait livrer à ce fonctionnaire le secret de Rosita Spéranza, le secret des Borianne.

Cela demandait réflexion.

Le train ayant dépassé le plateau central, entra dans les plaines du Bourbonnais, pâturages et guérets sous un ciel gris.

A Moulins, Maxime acheta un journal.

Il parcourait du regard la première page, ne s'intéressant guère, pour l'instant, aux fluctuations de la politique, lorsqu'un nom, au bas du premier article, lui sauta aux yeux :

— Tiens, pensa-t-il, Gaston Laverdant dans le journalisme encore ! Mais il pourrait nous piloter à Paris.

Pierre s'était enfin sorti de sa torpeur. Il fumait une cigarette.

— Te souviens-tu de Laverdant, mon camarade de l'École de droit ? lui demanda le baron.

— Ma foi non.

— Rappelle-toi, Gaston Laverdant, un petit brun qui portait monocle.

— Oui, j'y suis maintenant, un garçon instruit, intelligent, et qui faisait profession de blaguer à toute occasion la magistrature et l'administration.

— Eh bien, je le retrouve journaliste, collaborateur d'un important organe parisien, en première page, s'il vous plaît.

— D'opposition ?

— Bien entendu.

— Et après....

— Laverdant serait sans doute en mesure de nous recommander, en haut lieu, pour nos recherches, au Préfet de police, par exemple.

— C'est à voir, répondit Pierre.

Ils discutèrent les difficultés et les avantages de la chose.

Ainsi, le temps du voyage leur passa vite. Le lendemain ils arrivaient à Paris, à dix heures du matin.

Ils se firent conduire immédiatement au bureau du journal de Laverdant.

Ce dernier, dont on consentit, non sans peine, à leur donner l'adresse, demeurait rue de Douai, au troisième étage, où il occupait un vaste appartement, encombré de meubles assez luxueux et d'objets d'art.

Un valet de chambre ouvrit aux visiteurs.

— Monsieur n'est pas là, dit-il.

Maxime, qui connaissait les habitudes de noctambulisme de son ancien camarade, supposa qu'il était encore couché.

— Je suis un de ses meilleurs amis, déclara-t-il, et comme je repars aujourd'hui pour Châteauroux, M. Laverdant sera désolé de ne pas m'avoir vu.

— En ce cas, dit le domestique, je vais voir si monsieur est réveillé.

Il fit entrer les visiteurs dans un salon élégant.

Aux murs étaient suspendues des toiles de nos jeunes maîtres de l'impressionnisme, autant de cadeaux faits aux journalistes en reconnaissance d'articles élogieux.

Laverdant ne tarda pas à apparaître, dans un négligé élégant

Il fit le meilleur accueil aux deux amis.

Maxime lui exposa le sujet de leur démarche.

— Hélas ! dit Laverdant, je suis dans un journal d'opposition et par conséquent...

Il réfléchit un instant

— Bah ! qui sait, fit-il ; le Préfet sera peut-être disposé à rendre service à un adversaire.

Il rédigea, séance tenante, une lettre d'introduction sur du papier à entête de son journal, et la donna à Maxime :

— Essaie toujours. Tu ne demandes d'ailleurs pas l'impossible.

Pierre restait sombre ; car il voyait mieux que Maxime les difficultés : on n'avait rien dit du secret à Laverdant et on ne pourrait en dire davantage au Préfet de police.

Le lendemain matin à neuf heures, les deux amis gravissait, boulevard du Palais, dans les anciens bâtiments de la caserne de la Cité, les quatre étages conduisant au cabinet du Préfet de police.

Des huissiers à cravate blanche, vêtus de noir, graves, énigmatiques personnages, rasés de frais comme des prêtres, les firent passer dans le salon-antichambre, et les détaillèrent des pieds à la tête.

— Ass-yez-vous, messieurs, dit l'un d'eux, vous passerez à votre tour.

Debout, près de la porte qui s'était refermée sans bruit, se confondant avec la tapisserie, nos deux amis examinaient le local.

C'était une pièce carrée, percée de deux hautes fenêtres.

Des rideaux verts, vieillots, fanés, y laissaient pénétrer une lumière grise, et si triste.

Assis sur les cuirs fatigués des banquettes, vingt personnes attendaient leur tour de passer.

Il régnait là comme un silence pénible.

Les huissiers seuls chuchotaient entre eux.

Soudain, Maxime se retourna.

Il lui semblait avoir entendu un sanglot.

Il aperçut, blottie dans un coin, une dame en noir, impénétrablement voilée.

De suite, dans son imagination surchauffée par les événements des derniers jours, un drame s'ébaucha.

Cette dame était sans doute, comme eux, dans l'angoisse de quelque drame de famille.

Combien de malheureux avait vus défilé cette salle.

Ah ! les audiences n'étaient pas longues.

De cinq minutes en cinq minutes, la porte du Préfet s'entr'ouvrait, sans bruit, telle une porte de confessionnal, et des gens en sortaient souriants ou désespérés.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit à grand fracas.

Un géant, à barbe hirsute, coiffé d'un bonnet à poil, chaussé de grandes bottes, pénétrait dans l'antichambre, une cravache à la main.

Un gentleman l'accompagnait en répétant :

— Voyons, mon cher Etchevarray, un peu de patience, que diable !

— Chut, murmuraient les huissiers, affolés.

Mais l'autre s'emportait, émaillant ses protestations de jurons méridionaux :

— Le Préfet, où est le Préfet, précaire ? Je veux placer mes ours, des ours de Spitzberg, mon pitouin, qui vous dévoreraient, en un clin d'œil, tous ces pékins, aussi frais que, là-bas, sur leurs banquettes.

— C'est entendu, nous allons parler au Préfet ; asseyez-vous.

— M'asseoir, et mes bêtes ? Êtes-vous si sûr que ça que vous êtes l'ami du Préfet ?

— Quand je vous le dirai cent fois ? Il ne faut pas crier ici.

Le dompteur haussa les épaules, puis avisant Pierre :

— Vous me paraissez raisonnable, vous, diou bibant, voici la chose. J'amène mes ours, une demi-douzaine, sans compter les petits, de Finlande, du diable. Je me dis : Tu vas épater le bourgeois, Etchevarray ; et j'arrive juste, quelle veine, pour la fête de Plaisance. Et savez-vous où les sergots me parquent, monsieur, dites, le savez-vous ?

Etchevarray fit siffler sa cravache.

— Au fin fond, monsieur, derrière les autres... mes ours de Finlande, hein ? auprès desquels ceux du Jardin des Plantes ne sont pas des petits oiseaux, des zest, des riens...

Ayant trouvé, enfin, à qui parler en la personne de Pierre, Etchevarray envoyait les sergots à tous les diables.

Maxime lui-même souriait de cette belle colère de Méridional, lorsqu'un huissier se pencha vers lui :

— Si monsieur veut voir M. le Préfet, c'est votre tour.

Les deux amis entrèrent dans le cabinet.

Le Préfet se souleva à peine pour répondre au salut des deux visiteurs, et retomba aussitôt sur son fauteuil.

C'était un homme froid, au visage impassible, encadré de longs favoris.

Maxime lui tendit la lettre de recommandation que lui avait remise Laverdant.

Le Préfet courut à la signature.

Ses sourcils se froncèrent imperceptiblement et ses lèvres eurent une moue dédaigneuse.

— Expliquez-vous, monsieur ? fit-il.

Il froissa la lettre dans sa main et la jeta dans une corbeille.

Maxime, de plus en plus, perdait contenance.

La réception était glacée, mauvais.

— Monsieur le Préfet, répondit-il, je voudrais avoir l'adresse de la femme Rassajou, condamnée aux travaux forcés à perpétuité, et graciée depuis.

— Pour quel motif désirez-vous cette adresse ?

— Pour affaires de famille.

— Adressez-vous au bureau spécial : *Recherches dans l'intérêt des familles*.

Il sonna.

Un huissier parut.

— Conduisez ces messieurs, lui ordonna-t-il, à M. Personnois.

Il s'inclina légèrement.

L'audience était terminée.

L'huissier, prenant les devants, conduisit les solliciteurs quai de l'Horloge, au cabinet de M. Personnois, chef du bureau des *Recherches dans l'intérêt des familles*.

Dans la rue, Maxime et Pierre échangèrent un regard inquiet.

— Laverdant avait raison, murmura ce dernier, sa recommandation a fait long feu.

— Nous allons voir, il n'y a rien de perdu, peut-être.

M. Personnois, homme grave, chauve et à lunettes, décoré, les reçut correctement.

Il présentait les signes visibles du ramollissement administratif. De suite, comme heureux d'avoir des auditeurs, monta aux dossiers étalés sur sa table :

— Ah ! messieurs, quelle besogne ! que j'en ai étudié, dans ma vie, des rapports. Mais, comme on dit au régiment : ça se tire. L'expression est vulgaire, mais juste. Vous arrivez sans doute de la province, puisqu'un huissier nous accompagnait ?

Et, sur la réponse affirmative de Maxime :

— La province, mon rêve, et j'y touche. Plus que quelques mois et j'aurai ma maison de campagne, un jardin, un parc, un étang... oui, un étang ; entre nous, j'ai des tuyaux, je caresse le projet de fonder un établissement de pisciculture. Ah ! ah ! d'où êtes-vous ?

— De l'Indre

— Pensez-vous que j'aurais des chances de réussite, dans le centre ?

— Pourquoi non ? affirma Maxime.

— Et vous, monsieur, reprit le chef en s'adressant à Pierre, quel est votre avis ?

— Vous trouverez assurément ce qui vous faut, au Berry.

— Parfait, je vous remercie.

Se voyant déjà en sa campagne, la ligne au poing, le chef se frotta les mains.

— Monsieur, commença Maxime, rappelez-moi cette réception, nous aurions besoin d'un renseignement.

— Un service en vaut un autre. Je suis à vous et j'écoute.

Il s'allongea dans son fauteuil, l'air neutre.

Maxime, ainsi qu'il l'avait fait à la Préfecture, exposa sa demande.

Le chef bondit sur son siège.

— L'adresse d'une graciée, s'écria-t-il, vous me demandez l'adresse d'une graciée. Ce n'est pas une mince affaire, savez-vous.

Ce n'était déjà plus le monsieur bienveillant de tout à l'heure.

Les deux amis demeuraient interdits

Subitement le chef se radoucit.

— Je pourrais peut-être ordonner vos recherches, déclara-t-il, mais je dois savoir, auparavant, le motif qui vous fait agir.

— C'est un secret de famille, répondit Maxime.

— Les secrets de famille, nous ne les connaissons plus, en la maison.

— Ce secret ne nous appartient pas.

— Alors, consultez les tiers, et revenez

Maxime, imité par Pierre, se leva.

A aucun prix, il ne voulait mêler son père à cette affaire sans l'avoir pressenti.

Le chef reconduisit cérémonieusement.

— Enchanté d'avoir fait votre connaissance, disait-il. Si vous retournez en Berry, pensez à moi, à mon futur établissement.

Sur le quai, Maxime consulta sa montre.

Il était quatre heures.

— Allons retrouver Laverdant, fit-il.

Le long des quais, ils marchaient en silence, la mort dans l'âme. Ces recherches, commencées avec tant d'espoir, menaçaient de ne pas aboutir.

Pierre résuma la situation d'un mot :

— Nous ne sommes pas au bout de notre peine.

— Je verrai mon père. Ne désespérons pas.

Les difficultés, au lieu de l'abattre, le stimulaient.

Ils eurent la bonne fortune de rencontrer Laverdant au bureau de son journal.

— Mauvaises nouvelles, lui dit ce dernier, je le lis dans vos yeux. Le préfet vous a mal reçus, n'est-ce pas ?

— Il nous a renvoyés au bureau des *Recherches dans l'intérêt des familles*.

— Et là ?

— On nous a demandé des renseignements que nous ne pouvons donner.

— Sapristi, c'est donc grave ?

— Oui, répondit Maxime, très grave : l'honneur d'une femme en dépend.

— Plante là la police que l'Europe nous envie. J'ai ton affaire : mon ami et collègue Briollet, le plus débrouillard, le plus fin des reporters parisiens. Il est tout justement sans emploi, en ce moment. Vous le trouverez à cette heure-ci chez lui, rue André-Gill, 4.

Les deux amis se firent conduire à cette adresse.

Briollet, pour l'instant, se trouvait en effet sans travail, par suite de la disparition du *Fil spécial*, dont le directeur, adonné au jeu de Bourse, s'était brisé la cervelle.

Le métier de reporter est un des plus ingrats du journalisme, des plus difficiles et des moins rétribués.

Au reporter, il faut non seulement du talent, mais de la veine.

Il est tenu, de par sa fonction, de ne pas se faire distancer par ses confrères et rivaux.

Briollet, qui jouissait de la réputation du plus fin limier de Paris, ne pouvait rester longtemps sans emploi.

Déjà plusieurs directeurs de grands journaux lui avaient fait des offres brillantes. A tous, il répondait :

— J'ai besoin de repos.

Le brave garçon mentait à dessein. Jamais sa santé, si précaire d'habitude, n'avait été meilleure.

La vérité, c'est qu'il ne voulait prendre la place de personne.

Au moment où Maxime, accompagné de Pierre, frappait à sa porte, il contemplait un portrait de jeune fille que Marcel lui avait envoyé du Havre, où le poète se trouvait avec la famille Clakay.

Il ouvrit, invita les visiteurs à s'asseoir et prit connaissance de la carte de Laverdant.

— Je ferai, dit-il, tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable. Excusez-moi si mes sièges manquent de confortable, l'intention y est. Maintenant, je vous demande la permission d'achever la lecture d'une lettre pressée.

— Faites, monsieur, dit Maxime.

Marcel écrivait :

“ Cher ami,

“ Une grosse nouvelle. Dans huit jours, je pars en Tunisie avec un camarade de pension dont je fais ainsi la fortune. Quel dommage que vous ne soyez pas, comme lui, ingénieur agronome ! Mais, je rêve, jamais vous ne consentiriez à quitter votre Paris, à renoncer à vos habitudes de noctambulisme sur vos chers grands boulevards !

“ Ce départ forcé n'est pas sans m'attrister. Comme il me sera impossible de me rendre à Paris, tâchez de venir.

“ J'ai tant, tant de choses à vous dire !

“ Je vous entends, mon cher ami ; vous vous demandez avec stupeur ce que je vais faire en Tunisie, moi qui adore notre France ? Je suis, tout simplement, la famille Clakay dont le chef est décidé, et vous savez s'il se décide vite, à entreprendre une colossale plantation de vignes et d'oliviers.

“ Ne me plaignez pas trop : Augusta accompagne son père. Mon paradis se continuera dans un décor autrement brossé, si j'en crois mes lectures, que celui du Havre. . . .

“ Mais, venez, venez vite.

“ Votre ami,

“ MARCEL ”

Briollet soupira.

Il restait comme sous le charme de sa lecture.

Il ouvrit lentement une cassette y prit une liasse de lettres nouées par un cordon de caoutchouc et y ajouta la dernière.

Maxime et Pierre examinait curieusement la chambre, meublée d'un bureau, de quelques chaises dépareillées et d'un lit de fer.

Sous le bureau, une pile de livres marqués de nombreux signets : La Fontaine, Molière, Racine et Bossuet, tous les bons Français.

En cette chambre, on devait étouffer l'été, grelotter l'hiver.

Où donc Briollet écrivait-il ses articles ? Au café, sans doute, sur un bout de table, dans le brouhaha des conversations.

Ils examinèrent l'homme.

Le reporter était vêtu avec une élégance qui tranchait dans ce décor presque misérable.

La physionomie indiquait une intelligence fière et déliée ; elle avait en outre ce je ne sais quoi qui dénote la loyauté.

Briollet ferma son tiroir, mit la clef dans sa poche, et d'un ton aimable :

— En quoi puis-je vous être utile, messieurs ?

Le baron savait, par Laverdant, qu'on pouvait avoir toute confiance en Briollet ; aussi, sans autre préambule, entra-t-il dans le vif de la question.

En homme habitué à la parole, il résuma clairement les faits sur un ton de conviction qui s'augmentait des perplexités de la journée.

Il livra le double secret presque en entier, ne passant sous silence que les causes probables de la disparition de sa mère.

Il termina par l'enquête qu'il avait menée, avec Pierre, au Mas-du-Calvaire, à Montnoir et à Genty-les-Loups.

Briollet, rapidement, prenait des notes.

Accoudé sur son bureau, il fut quelques minutes sans répondre ; puis, d'une voix assurée :

— En principe, fit-il, que me demandez-vous de retrouver, la femme Rassajou ? De cela, je me charge. Nous verrons ensuite.

Pierre intervint à son tour :

— Ces recherches, dit-il, vous occasionneront de grosses dépenses. Voici deux mille francs d'arrhes. Si vous réussissez, si vous rendez son nom à celle que j'aime, je vous verserai dix mille francs.

— Entendu, monsieur Sorlac.

— Quand vous mettez-vous en campagne ?

— Attendez. . . Une affaire personnelle m'oblige à aller demain au Havre. Je reviendrai le soir même. Après-demain, j'irai déjeuner chez ma mère qui est souffrante, puis je commencerai mon enquête. Il va sans dire que si je n'ai éprouvé aucune difficulté, je vous rendrai votre argent. J'ai même un peu honte d'accepter, au pied levé, ces deux mille francs ; mais, malheureusement, je ne suis pas assez riche pour faire les avances. Messieurs, à bientôt, je l'espère.

Maxime et Pierre lui laissèrent leur adresse et repartirent, pleins d'espoir, pour Châteauroux.

## XLIX

### LES AMOURS D'UN POÈTE

Briollet arpentait le boulevard d'un pied léger, le nez en l'air.

De l'orient, s'épanchait une lumière rose qui flottait, au-dessus de la ville, comme un voile, et, déjà, les becs de gaz et les magasins s'allumaient.

C'est l'heure, à vrai dire charmante, qu'affectionne le reporter.

C'est son aube, à lui, que cette profusion de lumière, l'heure où Paris descend dans la rue, où les ateliers et les mansardes se vident sur les trottoirs, en une foule bruyante, rapide, pressée de rentrer chez soi après le labeur de la journée.

Cette flemme boulevardière de six à sept est aussi indispensable à Briollet que le soleil aux moissons.

Soudain, il s'arrêta.

Planté devant la vitrine d'un libraire, il venait de reconnaître le père Thalamy, son ancien garçon de bureau du *Jour et la Nuit*.

Le bonhomme, bousculé par la foule, ne remuait pas plus qu'une roc au milieu des remous du fleuve.

Briollet s'avança et, lui frappant sur l'épaule :

— On bouquine donc toujours, mon père Thalamy ? Vous aurez donc toujours de l'argent à jeter aux libraires pour compléter votre bibliothèque poétique !

(A suivre.)

### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

# LES LILAS ONT FLEURI...

A Mademoiselle Blanche Marat.

Poesie de  
CHARLES QUINEL

Musique de  
ESTÉBAN MARTI

*ritard.* *dim.* **A tempo**

...ront  
Les il . lu . si . ons tôt fa . né . . es !  
Toujours, les li .

*mf*

...las fleu . ri . ront  
A . vec leur teintes blanches, ro . ses, Et

*crce.* *lon.* *ff* *p*

d'autres amour.reux di . ront  
Toujours, tou . jours les mêmes. cho . ses, les mêmes  
suivez

cho . ses !  
*pp* **A tempo**

suivez

**CHANT** **PIANO**

*mf* *dim.* *p* *mf*

Vois, les fr . es ont refleur.

*crce.*

...ri, Le Prin . temps pas . se dans leurs bran . ches, Le so . leil d'Avril a sou .

*f* **ritard.** *dim.* **A tempo**

...ri Aux humbles margue . ri . tes blan . ches, Vois . les li .

*mf*

...las ont re . fleu . ri, Et ces fleurs, que la Mignoine ci . me . En .

*rit.*  
*mf*  
*pp* *suivez*  
*mf*  
*p*

cor a . jus . tes . cueil . le . cons si Ton a . mour estoujours le mè . me, tou . jours si

*mf*  
*p*  
*mf*  
*pp* *suivez*  
*p*  
*dim.*  
*A tempo*

mè . me ! Hé . las ! ils ont beau re . lieu .

*crisc.*  
*mf*  
*p*  
*pp* *suivez*  
*p*  
*dim.*  
*A tempo*

rit. Les li . las qu'un par . fumé . cen . se . No . tre pauvre a . mour va mou .

*f*  
*ritard.*  
*dim.*  
*f* *A tempo*  
*mf*

rit. A . vec la sai . son qui com . mèd . ce ! Hé . las ! ils ont :

*mf*  
*f*  
*mf*  
*p*

ceau re . tieu . rit, Nos cours ne di . sent plus je t'ai . mè . he . Pour

*crisc.*  
*mf*  
*mf*  
*pp* *suivez*  
*p*  
*mf*  
*p*

quo i songer à les cueil . lir, Quand no . tre a . mour a' est plus le mè . me . n' est plus is

*mf*  
*p*  
*mf*  
*pp* *suivez*  
*p*  
*dim.*  
*A tempo*

mè . me ! Etou . jours . ils re . lieu . rit.

*crisc.*  
*mf*  
*p*  
*pp* *suivez*  
*p*  
*dim.*  
*A tempo*

roni. Les li . las du . rant des an . né . es . Tou . jours, d'au . tres cœurs pleu . re .

## LE TATOUAGE

EN AMÉRIQUE ET EN ANGLETERRE

Le tatouage jouit en France d'une vogue assez relative dans la haute société. Parmi les marins ou les soldats, il est plus répandu, mais de primitifs dessins en composent toujours les spécimens ordinaires. Au contraire, chez l'Oncle Sam et chez John Bull, d'habiles professionnels lui donnent chaque jour un cachet plus artistique. Nos voisins d'Outre-Manche sont même experts en la matière. Une enquête concernant l'état actuel de cette bizarre coutume sur les rives de la Tamise et de l'Hudson, ne saurait donc manquer d'intérêt et grâce au "tattoo artist" le plus renommé de Londres, M. Sutherland Macdonald, qui a bien voulu nous documenter, nous la poursuivrons aisément.

Depuis de nombreuses générations, des peuples aux caractères ethniques les plus différents se souviennent aux inutiles souffrances provoquées par les instruments acérés du tatoueur. Les races les plus sauvages comme les plus civilisées, les nègres aussi bien que les blancs du type le plus pur, les Lapons tout comme les Peaux-Rouges en fournissent de nombreux exemples. Au début, cet usage avait des objectifs très divers. Simple emblème religieux parfois, le tatouage fut non seulement répandu dans le monde païen, mais au moyen âge dans certains lieux, de pèlerinage, les chrétiens eux-mêmes se faisaient graver une croix sur les bras ; un Christ tatoué par M. Macdonald sur la poitrine d'un de nos contemporains n'est donc qu'une réminiscence atavique. Il constitue cependant, empressons-nous d'ajouter, un "tableau" fort original. Dagnan-Bouveret ne le signerait peut-être pas, mais l'expression de la figure est saisissante, les gouttes de sang qui s'échappent des plaies produites par les épines de la couronne sont merveilleuses de réalité. Si la barbe et les cheveux sont d'une moins bonne facture, si le pommeau du glaive semble quelque peu faussé, l'ensemble néanmoins, vu les difficultés d'exécution, est très curieux.

Mais le tatouage était très souvent un ornement, caractère qu'il a presque exclusivement aujourd'hui chez les nations civilisées. Remarquons aussi que, dans presque tous les endroits du monde où la peinture sur peau humaine possède des adeptes, le beau sexe livre moins facilement que le sexe fort sa gracieuse personne aux outils des tatoueurs. Ainsi, aux îles Samoa, la population mâle seule est tatouée ; dans l'archipel polynésien, les chefs sont recouverts des pieds à la tête de jolies arabesques en points noirs tandis que leurs épouses ne permettent à l'imagination féconde des artistes indigènes que de s'exercer sur leurs mains. Ceux-ci ont soin d'y graver des gants ou des mitaines inusables qui feraient la joie d'une mère de famille économe !

A l'heure actuelle, comme nous le disions en commençant, deux pays marchent à la tête du progrès, — si tant est que le mot soit juste appliqué à ce cas particulier, — En ce qui concerne les modes tatouagesques. D'abord, les Etats-Unis où opèrent les frères Riley qui se sont fait une spécialité de la "décoration" des personnes s'exhibant en public. Ils ont gravé sur le corps de leurs patients jusqu'à des tableaux célèbres tels que la Cène ou le Calvaire de Léonard de Vinci. Un autre artiste exerce aussi à New-York depuis quelque temps. C'est un Japonais, Hori Chyo, fixé autrefois à Yokohama, mais qu'une loi récente a forcé de s'exiler. Il connaît les règles de la perspective et utilise habilement les ombres dans ses compositions. Ayant découvert en outre une troisième couleur le brun, Chyo la marie avec le bleu foncé et le vermillon. Aussi son "pinceau" a enfanté de magnifiques "fresques" sur peau humaine qui se promènent de par le monde. Une auguste poitrine porterait même l'un de ses chefs-d'œuvre. Lors de son voyage en Orient, l'empereur de toutes les Russies, alors czarévitch, aurait été effectivement l'un de ses clients.

Empruntons au savant M. Gambier Bolton le récit d'une séance chez le Maître dont les salons hospitaliers s'ouvrent toujours devant les visiteurs bénévoles qui sans se laisser piquer l'épiderme peuvent assister à son travail. Là, entouré de ses élèves, il manie avec dextérité ses stylets, pendant que des domestiques passent des rafraîchissements ou offrent des cigarettes aux spectateurs.

L'un de ses disciples porte sur son front un lézard si parfaitement imité qu'une mouche n'oserait pas, paraît-il, s'aventurer aux alentours ! Les instruments habituels d'Hori Chyo sont des baguettes d'ivoire, élégamment enjolivées et terminées à leurs extrémités par des aiguilles plus ou moins fines. Les unes servent pour le tracé, les autres pour ombrer. Une petite seringue d'argent se voit à côté. L'artiste la réserve pour amoindrir la sensation douloureuse à l'égard de ses clientes trop nerveuses. L'illusion produite est alors celle d'un grattage : un vrai plaisir, quoi ? Du reste, maint grand personnage a franchi le seuil de cette officine, emportant sur un de ses membres : qui une cigogne aux ailes éployées, qui, une araignée dégustant une adorable mouche empâtée dans sa toile, voire même des dragons et des monstres. Mais ce peintre animalier d'un nouveau genre est éclipsé par un de ses concurrents anglais, M.

Sutherland Macdonald, le Michel-Ange du tatouage. Toute la haute aristocratie londonienne fréquente son atelier de la Jermyn Street, d'où sont sortis de nombreux "tableaux".

Sur la poitrine d'un jeune homme, aux bras couverts de gracieux attributs, saint Michel terrasse le dragon.

Un lord porte ses armes avec la devise *sola mea testis*. Le prince russe X... s'est contenté d'un reptile fantaisiste qui lui laboure les chairs, tandis qu'entre les omoplates d'une personne chauve se prélassent un dragon fabuleux. M. Macdonald aurait sans doute rendu service à cet individu en lui tatouant quelques cheveux sur le crâne.

Il y a peut-être là une idée à creuser... D'autre part, les officiers anglais ont l'habitude de porter sur leurs bras l'insigne de leur régiment, et la plupart de ceux qui sont partis au Transvaal ont passé par la Jermyn Street.

Enfin, parmi les gens selectes qui ont eu recours aux bons offices de M. Sutherland Macdonald, citons les suivants dont il nous a communiqué la liste dans une de ses lettres : le fils du marquis de Salisbury, le duc d'York, les princes Christian de Danemark, Victor von Hohenlohe et Wadlemir Oloff, de Saint Pétersbourg.

En tant que perfectionnement apporté à son art, le Maître a découvert des couleurs bleues et vertes magnifiques. Quant à ses instruments, ce sont des pointes d'acier de diverses formes. Il les immerge avant usage dans le sublimé en observant toutes les précautions de la science moderne ; on ne saurait être plus méthodique. En outre, M. Macdonald a pris récemment un brevet pour un appareil électrique dont le fonctionnement rappelle beaucoup celui du thermocautère. Grâce à ce dernier, il peut dessiner cinq fois plus vite qu'avec les anciens procédés : le tracé est plus régulier et la douleur fort minime. Enfin ses essais se portent en ce moment vers l'obtention d'un jaune et d'un bleu lavande mais le problème est hérissé de difficultés. Cependant il ne désespère pas de le résoudre à force de patientes recherches. De la sorte brilleront sur sa "palette" les sept couleurs de l'arc-en-ciel dont il tirera sans nul doute de merveilleux effets. Puisse le succès couronner ses efforts et augmenter la beauté de ses chefs-d'œuvre que la mort de leur propriétaire fera malheureusement disparaître ! Du moins ces gravures, pâles reflets des originaux, en conserveront le souvenir.

JACQUES BOYER.

## LES FACES DE LA LUNE

Nous savons tous que la lune a vaguement l'aspect d'une figure humaine, mais la voyons-nous tous de la même façon ? M. Camille Flammarion a eu l'idée de faire une enquête sur ce sujet. Il paraît que M. Aguilino Barba distingue en raccourci un visage boudoir de matrone, tournée de trois quarts vers le zénith, "comme si elle implorait qu'on la délivrât du supplice de notre curiosité". M. Filippo Zamboni, de Vienne, aperçoit dans la lune deux têtes à qui, en un poème, il a donné les noms d'Eponine et de Sabinus ; il les voit s'embrasser, et il a même, sur ce sujet, composé un tableau. *Il Bacio della Luna*. De sa retraite de Las Palmas, M. Camille Saint-Saëns a tenu à envoyer sa contribution à l'enquête : "Mon cher ami, écrit-il à M. Flammarion, j'ai essayé de dessiner la lune malgré mes mauvais yeux. Le résultat n'est pas brillant. Gardez-le pour vous ; cela complétera toujours votre collection, côté des horreurs." M. Flammarion n'a pas gardé cela pour lui ; il publie l'esquisse de l'illustre compositeur, esquissée un peu vague, mais où l'on voit, — un kangourou en la regardant d'en bas, et, en la retournant, une faucille.

## FEMMES BOERS

On sait qu'en 1852, quand l'Angleterre annexa le Natal, les femmes déclarèrent que, plutôt d'accepter la domination britannique, elles franchiraient les montagnes du Transvaal pieds nus. Leurs fils les n'ont pas dégénéré. D'après les lettres envoyées par des soldats anglais, à la bataille de Spion-Kop, c'étaient elles qui, avec leurs enfants, portaient des cartouches dans les tranchées. Pour en sortir elles se trouvaient dans la zone la plus exposée. On a trouvé, dans ces tranchées, un nombre considérable de leurs cadavres, et aussi des cadavres d'enfants.

## CAPTURE D'UN LOUP PAR UNE CHÈVRE

C'est là un exploit qui n'a rien de banal. Racontons-le comme doivent être racontées toutes les grandes choses, c'est-à-dire avec simplicité.

Dernièrement, une brave villageoise cueillait de la salade dans un champ, tandis que sa chèvre, une fort belle bête, broutait à quelque distance, le long d'un bois. Survint un loup affamqué qui bondit sur la chèvre ; celle-ci releva si brusquement la tête que celle du loup resta prise entre ses cornes.

La villageoise cria ; on accourut. On commença par envoyer le loup *ad patres*, puis, au prix de beaucoup d'efforts, on parvint à délivrer la chèvre de son imprudent agresseur devenue sa victime.

# HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; uno fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

598 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1114

De tous les fardeaux, le plus lourd pour des épaules humaines est la responsabilité. — G.-M. VALTOUR.

Téléphone des Marchands 182

## N. LÉVEILLÉ Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS  
COUPE GARANTIE

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du Petit Journal et du Petit Parisien, et l'Illustré National à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: La Lecture pour Tous, revue mensuelle, 18 cts franco. Agent direct pour le Monde Moderne: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



**RAYONS X** Notre tube de rayons X est une merveilleuse petite invention qui vous donnera et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la mine d'un crayon, le trou d'un manche de pipe, etc. Envoyez franc par la poste, pour les Johnston & McFarlane, Toronto.

Le grand maître de tout, c'est l'expérience, et l'histoire est la véritable école du politique. — LAIR.

On n'excite jamais impunément les foules: elles sont très conséquentes et vous prennent au mot. — VARAGNAC.

112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent



MONTREAL

## AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.  
Machines à coudre à Louer  
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1688 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

## LA CHANCE DE QUELQUES-UNS



Trampinel. — Il y a des gens plus chanceux que les autres, même en mourant!  
Lambinet. — ???  
Trampinel. — Ce journal parle d'un individu qui s'est noyé dans une cuve de bière.

## THE "BEST"

LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.  
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.  
L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

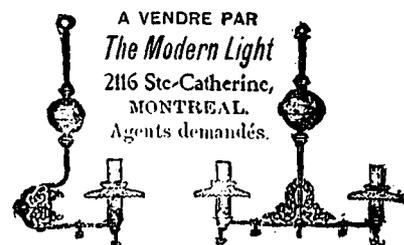
A VENDRE PAR

The Modern Light

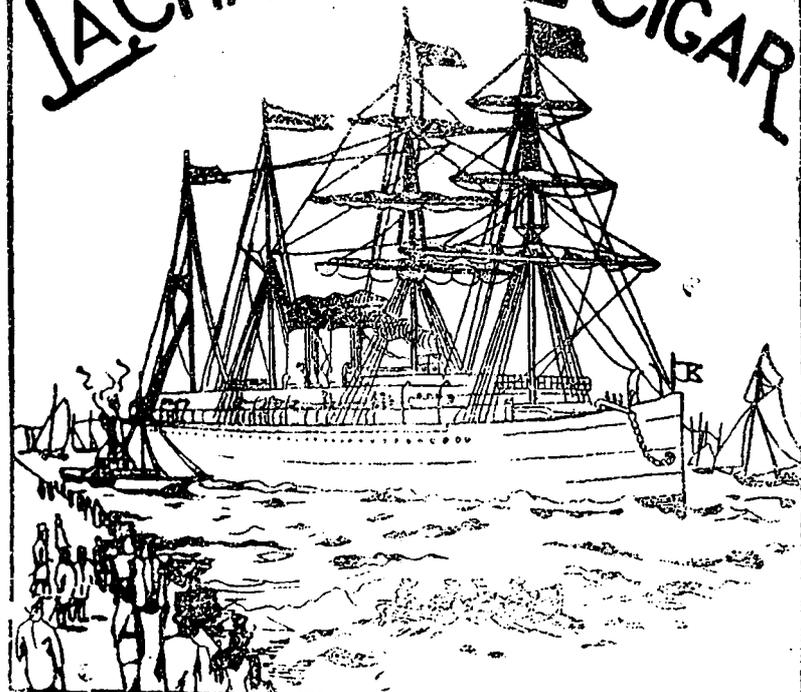
2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.



# LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Ourling Oigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

A mesure que j'ai mieux connu l'Allemagne, j'ai mieux compris la France, et je l'ai plus aimée. P. DIDOT.

## GRATIS

Nous donnons cette magnifique carabine aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de graines de pois sucrés, à 10c. chacun. Chaque gros paquet contient 60 variétés les plus odoriférantes. Toutes les couleurs. Cette carabine est de mieux faites et des derniers goûts, bien finie, plaquée en nickel, soigneusement essayée et pourvue d'une mire, avant de quitter la fabrique. C'est exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible ou pour tirer les chats, rats, moineaux, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous enverrons les graines. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous expédierons votre carabine tous frais payés. Premium Supply Company, Belle L.S., Toronto, Canada.



Carabine à Air Daisy



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

Le "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

## UN ACHARNÉ BRETTEUR

Nous détachons d'un livre sur M. de Saint-Foix ces quelques anecdotes qui peignent bien ce littérateur-duelliste.

Un soir M. de Saint-Foix entre dans un café et s'assied à côté d'un homme qui prenait une bavaroise.

Il considère quelque temps l'inconnu, puis lui dit avec un grand sang-froid : "Monsieur, vous faites là un drôle de souper. — Comment ! quel est cet impertinent ? — Ma foi, Monsieur, vous faites là un drôle de souper." Vous devinez bien qu'on ne tarda pas à s'échauffer : on sortit, et l'on alla s'escrimer dans une petite rue voisine. M. de Saint-Foix reçut un coup d'épée : "Eh bien, monsieur, dit-il avec la même tranquillité, vous m'avez blessé, mais vous n'en avez pas moins fait un drôle de souper."

Une autre fois, toujours dans un café, il interrompait un homme qui l'ennuyait par quelques-unes de ces dissertations, dont on a les oreilles rebattues dans ces sortes d'assemblées : "Monsieur, lui dit-il, vous puez cruellement !" L'orateur fait d'abord semblant de ne pas l'entendre : M. de Saint-Foix reprend : "Monsieur, vous puez bien."

Enfin, mon poltron ne peut se dispenser de sortir, et M. de Saint-Foix, qui ne demandait pas mieux, se met en devoir de lui prêter le collet. Cependant, content de l'avoir amené là, et voyant combien il en coûtait à l'insulté de mettre sa vie en jeu, M. de Saint-Foix lui dit : "Tenez, monsieur, n'allons pas plus loin : car si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins ; et si je vous tue, vous ne ferez qu'en puer davantage."

Un soir, au foyer de l'Opéra, il se prit de querelle avec un provincial, qu'il ne connaissait pas. Se disant offensé, il lui proposa un cartel : "Monsieur, lui dit le provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver. C'est ma coutume. Je demeure à l'hôtel de... je vous y attendrai."

Saint-Foix ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçut très poliment et lui offrit à déjeuner.

— Il est bien question de cela, dit Saint-Foix, sortons !

— Non, répond l'autre, je ne sors jamais sans avoir déjeuné, c'est ma coutume.

Le déjeuner fini, ils sortent, mais en passant devant un café, l'inconnu s'arrête : "Monsieur, dit-il, après mon déjeuner, je joue toujours une partie d'échecs ou de dames, c'est ma coutume... et vous ne voudriez pas..."

— Eh ! monsieur, répond Saint-Foix, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs !...

— Ce ne sera pas long, dit l'inconnu : après quoi je suis à vous

Ils entrent, l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, et se lève :

— Maintenant, dit-il, après avoir joué ma partie, je ne manque jamais de faire un tour de promenade. C'est ma coutume, nous irons, si vous voulez, aux Tuileries.

Comme les Tuileries sont voisines des Champs-Élysées, Saint-Foix accepte. On se promène, notre homme fait son tour, et Saint-Foix lui propose de passer aux Champs-Élysées.

— Pourquoi faire ? dit l'inconnu.

— Belle demande ! pour nous battre : est-ce que vous l'avez oublié ?

— Nous battre ! s'écrie le provincial, y pensez-vous ! que dirait-on de moi ? convient-il à un trésorier de France, à un magistrat de mettre l'épée à la main !... Je serais à tout jamais déconsidéré.

Le spirituel bretteur, qui avait été bel et bien mystifié, s'esquiva tout confus. Il ne se vanta pas de l'aventure ; mais le magistrat, qui savait parfaitement à qui il avait eu affaire, ne manqua pas de la publier.

### LA SCIENCE AVANCE

*Le médecin.*—Vous souffrez d'insomnie ? Mangez avant de vous mettre au lit.

*Le patient.*—Mais vous me l'avez déjà défendu...

*Le médecin.*—Oui, en novembre, mais depuis ce temps-là, la science a fait d'énormes progrès.

### MATRIMONIAL



*M. Henneque (presque sans coiffe).*—Je me demande comment je peux vivre...  
*Mme Henneque.*—En voilà une bonne ! Tu sais parfaitement que quand je me suis mariée, j'avais en banque \$11.75 et aujourd'hui il ne m'en reste que sept !

### PAS L'ARTICLE PUR



*Mlle X.*—L'a-t-il épousée par pur amour ?

*Lui.*—Oh ! non. L'amour a été quelque peu frelaté... d'argent.

### UNE INVITE

*Premier joueur de casino.*—Tu sais, Lentlé, j'aurai soixante ans l'automne prochain.

*Deuxième joueur.*—Bon, mais je ne vois pas ce que cela a à faire avec le jeu.

*Premier joueur.*—Pardon, je voudrais que tu te décides à jouer un peu plus vite pour pouvoir faire encore quelques parties avant cette époque.

### SI J'ÉTAIS... ROI

Un bohème, invité à mettre quelques vers dans un album, emprunte un crayon et trace ceux-ci :

J'aurais vite une châtelaine  
Si j'avais au moins un château  
Au lieu d'un vieux tricot de laine  
Et des bottines prenant l'eau !

### RÉFLEXION DE CAMPAGNARDS

—C'est drôle qu'à Montréal y voient tous qu'on est des habitants, et pourtant à Ste-Gudule quand nous sortons nippés comme ça, tout le monde nous prend pour des montréalais.

### TROIS DE MIEUX

*Lili (prétentieuse).* Mon oncle qui est en visite chez nous a une jambe de bois.

*Toto (air supérieur).*—C'est rien. A Montréal, à la porte d'un magasin, j'ai vu un homme qui était tout en bois.

### LE SEAU

Un seau depuis longtemps était à l'étalage.  
Nul n'en voulait. Survint un garçon pur et sage  
Qui le vit, fut séduit et le paya comptant.

Il s'en retourna plus content

Que s'il eût possédé les trésors d'un empire.

—Un seau trouve toujours un puceau qui l'admire. —

### PAS REFORMÉ

*Le chapelain (de la prison).*—Bien, Bob, te voilà libéré. Quo vas-tu faire ?

*Bob.*—Je vais utiliser le métier que j'ai appris ici et ouvrir une boutique !

*Le chapelain.*—Une boutique de quoi ?

*Bob.*—De plombier.

*Le chapelain (avec reproche).*—De plombier ! mais j'étais sous l'impression, Bob, que tu t'étais amendé...

### SEULEMENT...

*Bill.* Tu as un sale caractère. Quand tu as tort, tu ne veux jamais l'admettre...

*Tiff.*—Au contraire, j'admets volontiers. Seulement... je n'ai jamais tort.

### ENFIN !

*Faw.*—Votre fils fait-il des progrès dans sa profession ?

*Taw.*—Mais oui ! il commence à savoir des choses qu'il croyait connaître quand il est sorti du collège.

### AMENDÉ

*Latouche.*—Ton père dit-il encore qu'il se rappelle avoir connu Papi neau ?

*Toto.* Non, il ne le dit plus depuis qu'il a pris la croix de tempérance.

# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infailibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

### POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Cough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infailible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

### CONTRE LA DYSPEPSIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infailible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 3 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

### POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

### LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Pouxions et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

### DOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

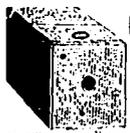
### MAUX DE TÊTE

**Les Pilules O. T. O., Headache Pills**. Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.**  
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**



### CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "développer", 1 boîte d'instructions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15c de plumes en vente à 10c, chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L. 8., Toronto.

Sous Louis le Gros, — dit Saint-Foix dans ses *Essais sur Paris* — dix hommes suffisaient pour la perception de tous les droits d'entrée de Paris. Il n'y avait d'ailleurs que deux portes ou barrières, et les droits de la porte du nord ne rapportaient \$80.



### VIOLIN GRATIS

Nous donnons ce violon d'un son doux avec cordes et archet aux personnes qui vendent seulement 20 centimes de papier de fantaisie orné de pierres, à 1c, chacune. Envoyez nous cette annonce avec votre adresse et nous vous enverrons le violon par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons le violon tout fait payé d'avance. Cet instrument est de bonne grandeur et bien fini. Vous en avez sûrement. Envoyez aujourd'hui. GEM PIN COMPANY, Boîte L. 8. Toronto, Canada.

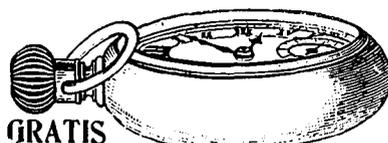
—Sait-on combien de personnes vivent en Allemagne de la musique: près de 42,000!

On compte comme virtuoses 580 artistes de chant, 240 pianistes, 130 violonistes et 110 virtuoses sur divers instruments; 640 organistes, 13,000 musiciens d'orchestres civils, sur lesquels 8,000 appartiennent aux théâtres et aux orchestres municipaux; 1,300 chefs d'orchestres, 8,000 musiciens militaires avec 410 chefs à leurs tête, 2,350 directeurs de sociétés orphéoniques, 3,700 professeurs de musique instrumentale, 1,350 professeurs de chant et 435 conservatoires. Il faut s'estimer heureux de ne pas entendre tous ces artistes en même temps.

### A DEUX, DEUX ET DEMI



Mlle Van Swell (avec orgueil). — Oui, c'est le dernier que papa a tué aux Indes.  
Mlle Puckingham (à part). — Il n'y a pas à dire, c'est une vraie peau de tigre.



### GRATIS

Vous pouvez gagner cette précieuse montre Américaine à remontoir avec régulateur, en vendant seulement 20 épingles ornées de pierres à 1c, chacune. La montre est belle et bien faite, recommandable et garantie sous tous rapports, une montre que tout homme serait fier de posséder. Les épingles sont de belle apparence, et sont ornées de pierres qui ressemblent aux saphirs, émeraudes, rubis, etc., et se vendent presque d'elles-mêmes, et elles n'ont jamais été offertes à aussi bas prix. Envoyez nous et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons votre montre, tout à fait gratuitement. Gem Pin Company, Boîte L. 8 Toronto.

Par ses fameux *essais*, de la philosophie, Montaigne a dirigé si bien les premiers pas, Que depuis qu'il est mort, ô sort digne d'en vie

### Moralités :

Les Montaignes hélas, ne se rencontrent pas.

\*\*

Les méchants sont des malades qui ne veulent pas guérir.

### Livrets Gratuits

Notre livret "La Prolongation de la Vie" et échantillons des PILULES DE LONGUE VIE envoyés sur demande. Le PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal.



### GAGNEZ CETTE MONTRE

Vous pouvez gagner cette montre de bonne grandeur, mouvement à cylindre Américaine, à remontoir, avec bijou en nickel, verro fort et biscaïté, marque les heures, les minutes et les seconds. Ce belle apparence. Un splendide chronomètre. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement deux douzaines de plumes en vente à 10c, chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous enverrons la montre tous frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L. 8, Toronto, Canada.

Il arrive souvent que la même pièce sert pour faire la cuisine et le blanchissage, et la plupart des maîtresses de maison ne se rendent pas compte que les odeurs se dégagent dans la cuisine ont une influence fâcheuse sur le linge pendant le lavage. L'odeur de la friture ou même celle de la viande grillée et les odeurs qui se dégagent de certains légumes lorsqu'on les fait cuire, comme les oignons, les choux, s'imprègnent dans le linge et y persistent fort longtemps encore après qu'on l'a repassé et serré dans les armoires. C'est surtout vrai si le linge absorbe ces odeurs lorsqu'on le mouille et qu'on le roule avant de le repasser.

# 10c

## 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

## LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

# 10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,  
516 rue Craig, Montréal.



**\$4.65** Pour introduire notre nouvelle marque de cigares, nous faisons offre de ces petites boîtes, aux pratiques et agents. Envoyez-nous le nom de votre bureau d'express, le plus près, et nous nous ferons parvenir pour que vous l'examinez, tous les objets montrés. Une boîte de mesure complète, poids et valeur, des cigares, les plus fins; une chaîne de montre et une montre à frein, et doré à feu; une broche de pierre magnifique Intaglio, avec des équipements fins en or, et aussi une montre découverte, plaquée en or, très bien gravée, à remonter avec régulateur, qu'on automatique, pourvu d'un mouvement Américain Springfield. Vous pouvez vendre facilement les cigares uniques, pour plus que nous demandons pour les objets tout ensemble, ainsi vous vous assurez d'une montre, chaîne et broche absolument gratuite, qui se vendent généralement pour \$8.00 et \$10.00. Nous avons tant de confiance dans le mérite de nos Cigares, que nous ne demandons pas d'argent d'avance. Allez à votre bureau d'express, et examinez soigneusement les Cigares, la Montre, la Chaîne, et le Broche. Alors, si vous-êtes convaincus que vous les recevez, à bon marché, payez à l'agent d'express \$4.65 et les frais, et les choses vous appartiennent. Les agents font beaucoup de l'argent maintenant ces marchandises. Home Supply Co., Boite L.S. Toronto, Can.

LA PROPRIÉTÉ. "Tu as une âme ! tu as une âme puisque tu aimes, puisque tu admires, puisque tu t'enthousiasmes pour les belles actions des hommes, pour les beaux spectacles de la nature. Tu as une âme, je la vois. C'est elle qui s'épanouit dans ton sourire, c'est elle qui brille dans tes yeux, c'est elle qui chante dans ta voix. Tu as une âme qui est ton hôte — un hôte de choix, s'il en fût — et qu'il faut loger comme un hôte de choix. Donc, sois propre dans ton corps, la maison de ton âme.

Ne te semblerait-il pas que tu te rends coupable d'une profanation, si tu mettais une rose dans un vase souillé ?"  
Mme KERGMARD.

**CONSULTATIONS GRATUITES**

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m.:  
8 à 10 p.m.,

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.



**BAGUE SE-RINGUE** Une bague ordinaire en apparence — mais qui n'en est pas une. Prenez donc, le jour en caoutchouc que vous tenez dans la paume de votre main, et l'autre qui vous indique votre nouvelle bague, se fera à votre égard. La plus grande invention pratique qui existe. Expédition franco par la poste, pour 1 set, ou deux pour 2 sets. Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto, Canada.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU  
"BROMA"

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez-le chez votre marchand de remèdes.

Les constatations récemment faites dans une administration du gouvernement de Kharkow sont très instructives à certain égard. Dans cette administration en peu de temps 20 employés furent contaminés par la tuberculose pulmonaire, et presque tous étaient des employés qui avaient besoin de consulter souvent les archives du département. On a fait une enquête, et les résultats furent vraiment stupéfiants: la plupart des papiers étaient imprégnés de bacilles tuberculeux. On apprit alors que, parmi les employés décédés, il y avait eu un phthisique travaillant dans les archives qui avait l'habitude d'humecter le doigt avec la salive pour mieux feuilleter les dossiers; c'était là l'origine, croit-on, de cette petite épidémie intérieure de tuberculose pulmonaire.



Vous demandez ce magnifique que l'achat, chaîne, bracelet, argent, aux personnes qui vendront seulement une douzaine de beaux doigtiers en toile, à 10 cents chacun. Dessins les plus nouveaux et les plus beaux, pas deux semblables. Envoyez, et nous vous enverrons les boîtes franco par la poste. Quand vous les aurez reçues, envoyez-les à nous, et nous vous expédierons immédiatement votre bracelet et votre chaîne. LINDEN DOYLEY COMPANY, Boite L.S. Toronto, Canada.

Toutes les salades ont une propriété hygiénique:

- La laitue peut être assimilée un peu à l'opium;
- La chicorée, pour certains, est un toxique; pour d'autres, c'est un laxatif;
- La raiponce est un astringent;
- Le cresson est tonique, excitant et dépuratif;
- La mâche (douce) prévient les spasmes;
- Le pourpier est un vermifuge pour enfants.
- Le céleri est stimulant;
- Le pissiclit (dent de lion), dit-on, est le remède de tous les maux.

A DEUX, DEUX ET DEMI — (Suite et fin)



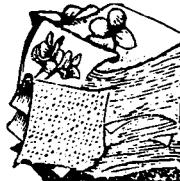
Mlle Buckingham (chez elle plus tard à Mlle Van Sool). — Eh! oui, c'est le dernier que papa a tué avant de sortir des affaires.

RIEN DE TEL

Rien de tel que le Baume Rhumal contre les affections de la gorge et des poumons.

Si le rouge est la couleur préférée des républicains, c'est par pur patriotisme qu'ils l'ont adoptée:

- Exemple:
- Le blanc est espagnol, puisqu'on dit: blanc d'Espagne.
- Le bleu est allemand, puisqu'on dit: bleu de Prusse.
- Et le rouge est bien français, puisque le rouge est de Lille.



**SOIE** Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et coupe éclatante. Il y en a assez pour couvrir au-delà de 200 robes et costumes. Bien ne les égale pour ouvrage et de fantaisie. Un paquet par la poste, 1c pour 25, en argent. Johnston & McFarlane, Toronto.



On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durera des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Échantillon gratuit. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'impératrice d'Autriche demanda, un jour, à Maupertuis quelques détails sur la Prusse: "Vous connaissez, lui dit-elle, la sœur du roi, reine de Suède?"

— Oui, madame.  
— On dit que c'est la plus belle princesse du monde.  
— Madame, répliqua le savant, j'o l'avais cru j'usqu'à ce jour...

On oublie vite ce qu'on a appris; on n'oublie jamais ce qu'on a trouvé.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



**Aux Dames**  
EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR  
**Adoucir, Velouter, Blanchir**  
la peau du Visage et des mains

rien n'égale la  
**Crème Simon**

Se défier des Contrefaçons et Imitations

**Poudre de Riz et Savon**

DE LA MÊME MAISON

Crème Simon	\$0.50 le flacon
Petit modèle	0.75
Moyen	1.00
Grand	"
Savon Simon	0.50
Poudre Simon	0.50

## LEÇON ILLUSTRÉE



I  
M. Finfin.—Tu ne pourras jamais, jamais l'ouvrir dans le vent...



II  
...Permetts un instant... On tourne son dos au vent comme je fais.

## LE CALVAIRE DES MATELOTS

Sur la colline haute on le soleil se lève,  
Triste, et le front penché vers les humbles d'en bas,  
Au bruit du flot montant qui roule sur la grève,  
Jésus pensa à tous ceux qui ne reviendront pas.

L'aile entrouverte au vent qui tombe des falaises,  
Gaïchettes et brécils mêlent vergues et mâts,  
Joyeux, et sans souci des régions mauvaises  
D'où le meilleur bateau souvent ne revient pas.

Et voici maintenant qu'ils grimpent, tête nue,  
Les grèves mateLOTS qui vont pêcher là-bas ;  
Et chacun d'eux se dit en regardant la mer :  
" Est-ce moi, cette fois, qui ne reviendrai pas ? "

Sur la colline haute où le soleil se lève,  
Triste, et le front penché vers les humbles d'en bas,  
Au bruit du flot montant le divin Jésus rêve :  
Il pleure les marins qui ne reviendront pas.

Puis, ceux-là descendus, s'agenouillent les mères,  
Que la cloche d'appel afflige comme un glas.  
Finis tous les amours, les chansons, les chimères !  
Combien de fiancés qui ne reviendront pas !

Tête branlante, oeil creux, voici les tentes ricailles  
Qui sur la grande mer ont perdu tous leurs gars ;  
Et l'éternel vent hurle au fond de leurs oreilles :  
" Je sais des petits-fils qui ne reviendront pas. "

Enfin les enjurons, devant ces alarmes,  
Cramponnés aux jupons ou nichés dans les bras,  
Fécut la mer immense où se perdent les larmes,  
Le sinistre inconnu d'où l'on ne revient pas.

LÉON BERTHAULT.

## MADAME TRUMEAU

Après avoir exercé pendant vingt ans la fonction de concierge, cette magistrature assise, Mme Trumeau quitta son cordon de la rue Pigalle et s'en fut prendre ses invalides chez sa fille, madame Agathe Lépris, dans sa somptueuse villa de Pantin.

Pendant près d'un an, les deux femmes firent bon ménage, Mme Trumeau se contentant de ses quatre repas par jour et de sa goutte le matin, et Madame Agathe Lépris la laissant parfaitement libre de vaquer à toutes espèces d'occupations, hormis de mettre les pieds à la cuisine.

Or, le jour fatal arriva où l'ex-concierge trouvant tous les plats mauvais, sa fille se vit bien obligée de la laisser régenter les cuisinières. Mais cela ne faisait pas le compte des maritornes de voir suspecter leurs capacités culinaires, et toutes fichaient le camp au bout de deux ou trois jours en faisant claquer les portes et en traitant la mère de Madame de vieux chameau.

A bout de patience, Mme Agathe Lépris flanqua à son tour Mme Trumeau dehors, ou plutôt elle l'établit à un kilomètre de chez elle, certain que ses jambes défectueuses ne lui permettraient pas de fréquents déplacements.

Mme Trumeau ne vint plus que tous les dimanches chez sa fille, mais elle ne pouvait se faire à cette idée qu'elle n'était plus qu'une invitée là où elle dominait autrefois.

Et c'étaient à toutes ces visites des plaintes et des récriminations à n'en plus finir : les cuisinières cuisinaient comme des savates, leur bouillon était trop gras, leur bœuf pas assez maigre, leurs légumes archicuits, leur salade trop crue, etc...

Un jour, plus hargneuse encore que de coutume, Mme Trumeau ne voulut toucher à aucun plat. Elle demanda simplement un œuf.



III  
...Puis, comme tu vois, le vent t'aide...



IV  
...et voilà...

—Pour l'avoir bien frais, dit sa fille, va le chercher toi-même sur le poulailler.

Mme Trumeau ne se le fit pas dire deux fois. Elle se rendit au poulailler, y attendit qu'un gaillinacé voulut bien se débarrasser de son œuf qu'elle emporta incontinent pour le manger à la croque au sel.

—Eh bien ! fit Mme Agathe Lépris, comment le trouves-tu ?

—Pas mauvais, mais ça ne fait rien, de mon temps, les œufs étaient tout de même plus frais.

BIBICHE.

## UNE AUTRE QUESTION

Alice.—Maman ?

Maman.—Oui, chère.

Alice.—Les sourds-muets, comment font-ils pour dire leur prière quand ils sont malades ?

## PLUS D'ENFANTS !

Le petit Charlot.—Papa, j'ai vu un homme, hier, qui n'avait pas de mains pour jouer du piano.

M. Lafinette.—Comment, diable ! pouvait-il faire pour jouer ?

Le petit Charlot.—Il ne jouait pas.

## SCEPTICISME

Le petit Raoul, qui est amoureux fou, à son ami Fernand :

—Elle est adorable, mon cher ! blonde avec des yeux noirs, imagines-tu cela ? N'y a-t-il pas là une délicieuse anomalie !

Fernand, sceptique :

—Ou une excellente teinture !

## GRIEF PATERNEL

Jones.—Si je peux rencontrer le jeune Simpson, je lui logerai une balle quelque part. Le misérable était venu à la maison quelquefois. Or, hier, il a quitté la ville...

Smith.—Avec votre fille ?

Jones.—Non, sans elle !

## LA RAISON

Baudruche.—On peut affirmer que les meilleures histoires de pêche n'ont pas encore été racontées.

Berluche.—Il arrive si souvent que les pêcheurs se noient.

## RAMENÉ À LA RÉALITÉ

Le comédien (répétant) :

Vos bijoux précieux, vos joyaux, votre argent !  
Gardez-les !... Tout cela me laisse indifférent !

Sa femme.—Dis donc, Marius, c'est le propriétaire qui vient pour les trois derniers termes !

LEÇON ILLUSTRÉE -- (Suite et fin)

MODES PARISIENNES



ROBE EN SERGE BLEU MATELOT ET SERGE BLANCHE A RAYURES BLEUES pour fillette de sept à huit ans, se composant d'une jupe garnie de chaque côté du tablier d'une quille de serge rayée. La veste est à dos droit et devant très ouvert laissant voir un plastron de tissu rayé. Col droit. Cinture ronde. Manches unies à deux coutures.

TRISTESSE

La lune vient de disparaître derrière de grand et épais nuages noirs. Les étoiles ont éteint leurs lumineux et célestes lanpadaires d'argent. Les brumes enveloppent et noient l'horizon d'une teinte grisaille. Les flots carrossent en les berçant d'un clapotement lent et harmonieux, les lourdes carènes des navires ancrés dans la rade, la haute ville s'étagant en des gradins, couleur vieil ivoire, donne la macabre vision d'un grand cimetière — cimetière ainsi que mon cœur — cœur où dorment dans le linceuil tiède de mes souvenirs, et mon père et ma mère, et mes illusions et mes chères amours envolées. L'air est tout imprégné des senteurs pénétrantes de la chrysanthème. — parure fleurie de nos tombeaux aimés. Une cloche, tout là-bas, vient de gémir, de sanglot peut-être ! Accompagnottelle de son glas funèbre une jeune âme qui remonte à Dieu, lasse déjà du fardeau de la vie, ou se fait-elle l'écho de ma souffrance ? Quelques oiseaux attardés regagnent d'un vol rapide le nid de leurs tendres amours. Une tristesse profonde m'environne et m'étreint. Autour de moi tout est calme, tout sommeille : les arbres et les choses. Seul le grillon brun, au chant égal, frappe ma douleur, de ma haute et altière demeure — vraie aire de vautour — en face de cette immuable, imposante et mélancolique nature. Des profondeurs et de l'immensité de cette mer changeante, insondable et trompeuse ainsi qu'un cœur d'homme, de ce sublime, grandiose et immortel spectacle de l'infini — l'âme emplie d'un mystérieux recueillement — jeme suis prosternée et ai adressé à Dieu, créateur et maître de toutes choses, ma plus fervente prière pour l'oublioux qui s'en est allé — sans nul souci de ma désespérance — loin, bien loin : "Au pays des mensonges où la mort, dit-on, est vivante et l'amour éternel !..."

VICOMTESSE DE MAURIENNES.

CE QUI L'AVAIT RENDU SOUPÇONNEUX

Un jour de paye (au Cap de Bonne Espérance), un Irlandais avait reçu une pièce d'or à l'effigie de Kruger. Il retourna au bureau du payeur. — Bon, dit-il, vous m'avez donné une mauvaise pièce. — Cette pièce-là ? Elle est fort bonne. Mais si vous en voulez une autre, ça m'est égal. — C'est bien possible ce que vous dites, répondit Paddy ; mais ça n'empêche pas que c'est la première fois que je vois la reine avec de la barbe.

L'UBRIQUITÉ EST IMPOSSIBLE

A la première représentation d'une pièce jugée assommante à la répétition générale par la critique, un journaliste cherche à interviewer le directeur du théâtre où elle se joue.

— Oh ! fait celui-ci, impossible de m'entretenir avec vous pour le moment, je suis tout à ma pièce.

— En effet, grogna le journaliste vexé, vous ne pouvez pas être à la fois au four et au moulin.

COLLOQUE DRAMATIQUE

Elle. — Il n'y a pas de doute que beaucoup de jeunes gens vont se marier pour ne pas aller sur le champ de bataille.

Lui (sarcastique). — Oh ! beaucoup plus iront se battre... pour éviter le mariage.

PENSÉE

L'homme très chic a une paire de bretelles pour chacun de ses pantalons.

Le déshard lui aussi a une paire de bretelles pour chacun de ses pantalons.

S'element ce dernier n'a qu'un pantalon.

SI C'EST POSSIBLE

Un quidam, affligé d'un pied bot, se plaignait amèrement de son infirmité.

— Pauvre garçon ! lui dit un ami, quand vous aurez un pied dans la tombe, tâchez que ce soit celui-là.

"BREGUAGE"

La marchandeuse. — Huit cents est votre plus bas prix ?

Le commis. — Nous aurions pu marquer à sept cents et sept huitièmes mais ici nous sommes au dessus de ces "petites trichés"

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

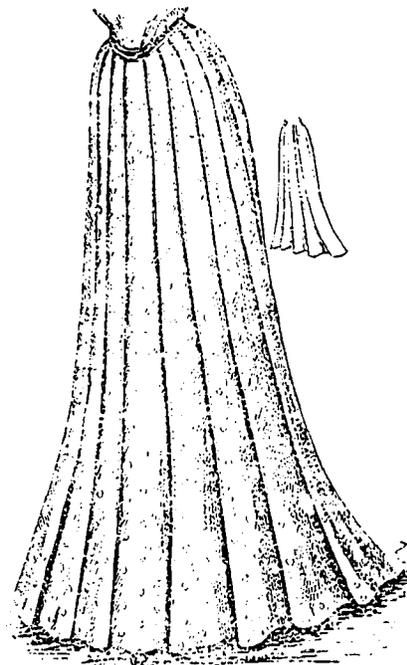
No 822. — Tout à fait l'art-le pour les sorties en cette saison de transition. Très ajusté, avec coutures au dos (centre et côté) et aux avant-côtés, il forme à l'avant des revers fort marqués et gracieux, avec collet à l'avant. Les revers sont en satin surmonté de braid de couleur forcée, comme l'étoffe principale qui est selon le goût. On peut ajouter des boutons, si l'on veut.

1 1/2 yg, 44 pouces de largeur, plus 3/4 de yg. pour satin, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 822 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 810. — Jupe pour dame

No 822. — Corsage Eton pour dame



NO. 810 LADIES' PLEATED SKIRT.



NO. 822 LADIES' ETON WAIST.

No 810. Le goût semble très prononcé dans certains cercles pour jupes à plis multiples, quand elles sont indépendantes du corsage. Celle-ci est sur doublure, ce qui est essentiel pour tenir en harmonie et en "modulé" ses plis aussi beaux que nombreux. Il faut une ceinture très forte, car d'elle dépend surtout l'effet d'ensemble.

1 1/2 ygs, 50 pes de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 810 est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Tous les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbre-poste.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



## Chronique des Théâtres



### HER MAJESTY'S

Décidément, la direction de notre grand théâtre tient à accumuler les bons morceaux. Il y a deux semaines, elle nous offrait "The Princess Chic"; jeudi dernier, la Scalchi et des artistes de renommée ravissaient nos dilettanti, et cette semaine, c'est à une superbe interprétation de l'"Amcer" que nous sommes conviés. L'"Amcer" est le chef-d'œuvre du compositeur Herbert auquel le libretto de LaShelle et Rankin ont offert le plus charmant canevas.

Et pour compléter l'aubaine qui nous est offerte, voilà que c'est Frank Daniels qui tient le premier rôle, secondé par des vocalistes émérites, un orchestre des plus aguerris et de merveilleux accessoires.

Que tous les connaisseurs et les amateurs se rendent au Majesty : ils s'en féliciteront.

### SOIRÉES DE FAMILLE

Les artistes de cette institution apportaient leur quote-part au Fonds Patriotique de la St-Jean-Baptiste, jeudi dernier, sous la forme d'une interprétation charmante et... payante du "Gendre de M. Poirier". La distribution était la même que l'an dernier et c'est le cas plus que jamais de dire : *Bis repetita placent*.

L'auditoire comprenait nos principaux dignitaires ecclésiastiques et nos premiers citoyens.

### VARIÉTÉS

Cet établissement n'ouvrira que le dimanche d'ici à nouvel ordre, c'est-

à-dire durant la saison des chaleurs. Les spectacles n'en seront pas moins attrayants et un vrai "confort d'été" sera assuré. Dimanche prochain l'inauguration se fera avec le drame si populaire : "Les Orphelins du Pont Notre-Dame", qui a obtenu un si gros succès à l'ancien théâtre de M. Chaput sur la rue Ste-Catherine. Cette fois-ci l'interprétation et la mise en scène auront un caractère plus large, plus soigné.

### PARC SOHMER

Comme prélude à la reprise des séances quotidiennes, qu'on devrait hâter, la direction du Parc accumule beautés sur beautés, tours de force sur tours de force dans ses programmes des dimanches. Pour le prochain, on nous promet un délicieux mélange où rien ne manquera, depuis le hors-d'œuvre jusqu'à un morceau de résistance que l'on se rappellera.

### ELDORADO

Vu le départ regretté pour Paris d'Harmant-Rhca, la direction de l'Eldorado a confié le poste de régisseur à M. Victor Moret, le sympathique comédien qui, depuis quelques semaines, a déjà su se créer une popularité parmi le public montréalais.

Le programme de cette semaine est, comme par le passé, toujours des mieux choisis. Deux gros succès sont à l'affiche :

"Les Deux Sourds", comédie en un acte jouée avec entrain par Victor Moret, Cartal, les Méry, Aramini et Mlle Angèle d'Arcy, et "Mon Isménio", comédie en un acte de Labicho, un des succès parisiens de Victor Moret dans le rôle principal, accompagné de Cartal et de Mmes Angèle d'Arcy, Jeanne Blonck et Luciane Jourdan.

Nous avons beaucoup applaudi la rentrée au bercaïl des Aramini, les duettistes bien connus.

Avec de semblables éléments et l'arrivée prochaine de nouveaux artistes parisiens, les directeurs de l'Eldorado pourront affronter sans crainte la saison d'été.

STRAPONTIN.

# PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD

MERVEILLES ACCOMPLIES CHEZ Mme A. BURNS, MONTREAL.



De la Baisse à **La Hausse**  
 De la Faiblesse à **La Force**  
 De la Maladie à **La Santé**

\*\*\*\*\*

Madame A. BURNS, de Montréal, nous écrit en date du 28 Décembre 1899 :

CHER M. BARIDON,

Il y a à peine trois mois, j'étais pâle, d'une pâleur malade.

Aujourd'hui..... J'AI DES COULEURS DE SANTE.

J'étais faible..... JE ME SENS FORTE.

J'étais malade... JE ME SENS BIEN.

J'étais abattue.. JE SUIS FORTE ET VAILLANTE.

Tout cela grâce aux PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE DONARD. Ma reconnaissance vous est acquise.

A. BURNS, Montréal.

\*\*\*\*\*

LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD se vendent 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50, et seront envoyés franc de port à n'importe quelle place, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant, en s'adressant à LA PHARMACIE BARIDON, Montréal, Qué.

x

**CONSULTATIONS GRATUITES.** Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre "La Prolongation de la Vie", que nous leur enverrons absolument pour rien, ainsi qu'un échantillon de ces Pilules. Nos médecins spécialistes soignent les hommes et les femmes également.

LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez sur la boîte la signature : BONARD, Chimiste. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - 202 Rue Saint-Denis, MONTREAL.



# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ses organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur - Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon adroite votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur - Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppement d'autrefois."

"Cher Monsieur - Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.



### HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

#### GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

Un comédien de province écrivait à un de ses amis : " Dans tous les rôles que j'ai joués : jeune premier, traître, financier, paysan, valet, j'ai été sillé. Loin de me décourager, j'appris et je jouai Tartufe. Lorsqu'on m'entendit prononcer ce vers :

" Mais la vérité pure est que je ne vaux rien ", je fus applaudi à tout rompre, et les battements de mains furent continués plus d'un quart d'heure après la toile baissée.

### Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvenient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celui qui ne pourrait venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 673 rue Saint-Denis, Montréal.

## Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

### L'imitation... Parfaite de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable, que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la

## Royal Silver Plate Co.

Bell Tel., 1387 40 Côte St-Lambert



### QU'EST-CE ?

L'appareil le plus commode. Fait d'un verre végétal. Etéché, mesurant au delà d'un pied. Essuie-mains, beau ou pas, se nettoie facilement avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui coûte le plus d'argent est le plus utile. Favorisez l'exportation par la poste pour l'étranger.

Mme Beaufrumé entend, en tout et partout, avoir la supériorité

Une amie lui montrait un service en porcelaine de Sèvres.

— Oh ! moi, dit-elle, je fais venir la mienne de Niort.

— ??  
— De la porcelaine des Deux-Sèvres, ma chère !

## NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

### ENCOURAGEMENT



La mère hippopotame. — N'aie pas peur, mon petit, bébé n'a pas encore fait ses dents.

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m

Tel. Bell : Main 2818

Ce fut le 18 mars 1862 qu'on établit à Paris le premier service des voitures publiques, qui, depuis, ont reçu le nom d'omnibus. C'étaient les carrosses à cinq sols dont le célèbre Pascal avait donné l'idée. Chacune de ces voitures contenait dix places. Elles étaient distribuées en divers points de Paris et, moyennant cinq sols, une personne se faisait conduire dans le quartier de Paris où elle voulait aller. Mais cette commodité avait l'inconvénient que la voiture attendait pour partir d'être remplie de gens ayant affaire dans ce même quartier.



\$395

Decoupez cette annonce et envoyez-la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grand air pour dame, qui messieurs, pour que vous l'examinez, sans aucun engagement, d'essai, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régularité, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, oncle de l'étranger. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tout bien le temps et elle est juste-ment la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin, vous trouvez que la montre est tel que vous le souhaitez, payez à l'agent d'express \$395 et les frais de la montre vous appartient.

Ferry Watch Co., Boite "L.S." Toronto, Can.

Le marquis de Paulmy prétend que notre mot *troupe* est fait du bas-breton *tron* qui signifie visage. Les Bretons, dit-il, aiment à boire, et leur mine en rend assez souvent témoignage; on s'est donc servi d'un mot de leur langue pour signifier une face analogue à celle que leur donne l'habitude de la boisson.



### BOITE DE TRUCS.

Mélange étonnant et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraît remplie de bonbons. Répétez le nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le désirez, par une pièce de monnaie, d'argent avec chaque boîte. Par la poste, Johnstone & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

### 50 ANS EN USAGE !

## DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DE CODERRE

### PILULES DE NOIX LONGUES

Composées)

### De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



### Serviettes de Table Japonaises

Faites d'étoffes fines, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 13x13 pouces, et estampées en couleurs de leurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 70c. Johnstone & McFarlane, Toronto.

### La Caisse Nationale d'Economie

Cette société qui n'a qu'un an d'expérience compte déjà 3.000. Tout homme, femme ou enfant peut être admis à raison d'un sou par jour seulement et peut faire remonter son entrée au 1er janvier 1900. Hâtez-vous de vous inscrire avant que le montant des contributions à payer soit trop élevé.

Pour plus de détails, demandez les prospectus au Bureau Principal au Monument National, Montréal. M. Arthur Gagnon, Sec. Trés.

Un fat, dépourvu d'esprit, mais très bavard, avait, pendant une heure, ennuyé la société où il était. S'adressant ensuite à la maîtresse de la maison, il lui dit :

— N'est-ce pas vrai, madame, que je parle comme un livre ?

— Oh ! pour cela, oui, monsieur : il ne vous manque que d'être relié en veau !

### Témoignage d'un Curé du Diocèse de Québec

Le révérend curé d'Armagh (Bellechasse), vient d'envoyer la commande suivante aux propriétaires canadiens du VIN DES CARMES.

" Cet excellent vin médical a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que la vôtre : mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs douzaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obliger !....."

### Nouvelle édition du . . .

## JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

35 Rue St-Jacques, MONTRÉAL



Mlle M. L. Dangora, Ste-Luce, Que., écrit: "Je vous ai écrit la dernière fois pour une de mes amies, Mme Parent, à qui j'ai fortement recommandé vos remèdes, elle désire commencer le traitement aussitôt que possible. Si vous vous le rappelez, j'ai suivi votre traitement l'hiver dernier, et grâce à vos remèdes je me suis bien rétablie. Depuis ce temps-là, je n'ai pas perdu une seule occasion de faire connaître votre traitement, et je continuerai de le faire afin de diminuer un peu la dette de reconnaissance que je vous dois pour tout le bien que vous m'avez fait."



**TOUTES LES FEMMES MALADES**

Devraient suivre l'exemple de Mlle Dangora et comme elle, retrouver la santé, force bonheur. Écrivez aujourd'hui à Mad. Richard pour ses conseils qu'elle sera heureuse de vous faire parvenir gratuitement. Aussi procurez-vous son dernier livre "LE GARDE DE LA FEMME" envoyé sur réception de 10 cts, pour couvrir les frais de poste. Le vrai moyen pour retrouver le chemin de la santé. Ne retardez pas. Écrivez aujourd'hui. Mad. J. C. Richard, Boîte 996, Montréal, Que.

**GRATIS**

Bracelet Nethersole en argent sterling solide gravé à la main. L'article de bijouterie le plus fashionable qui soit porté aujourd'hui. Nous donnons ce splendide bracelet en argent sterling aux personnes qui vendront seule 20 magnifiques épingles Françaises à ceutures. Quand vous les avez vendus envoyez nous l'argent en nous vous expédierons votre bracelet en argent solide tous frais payés.

PREMIUM SUPPLY CO.  
Toronto, Canada.

... DE ...

## Montréal à Paris

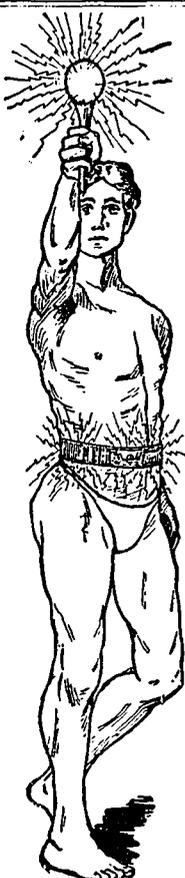
(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précieusement celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargne beaucoup d'ennuis et de dépenses.

**Prix : 25 cts**

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

**35 rue St-Jacques**



# Nerfs Puissants

Quand un homme s'est affaibli par des imprudences ou des excès, il y a débilité correspondante dans tous les organes du corps.

## Les drogues ne peuvent remédier

à cet état. Elles stimulent. J'emploie l'Electricité parce qu'elle restaure et renforce toutes les parties également. Elle ne stimule jamais. Mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, est le meilleur mode d'appliquer l'Electricité parce qu'elle est portée la nuit pendant que vous dormez.

Cette continuelle effluve du courant galvanique, agréable et restaurateur, accomplit le travail. En 1898 plus de 6,000 certificats de ses mérites nous sont venus. La petite brochure expliquant tout est envoyée gratuitement franco, ou venez nous consulter, sans frais.

**Dr B. SANDEN, - 132 rue St-Jacques, Montreal**

Heures de bureau : de 9 à 6 : le dimanche, de 11 à 1.

**GRATIS**

Cette montre recommandable pour petits gâteaux aux personnes qui vendront 2 douzaines d'épingles Françaises à 10c, chacune, et cette splendide montre dotée de deux personnes qui en vendront 2 douzaines. Ces magnifiques montres viennent directement de Paris, elles sont livrées en grande vitesse. Envoyez cette montre avec votre adresse et nous vous expédierons la montre. Quand vous la saurez vendue envoyez nous l'argent et nous vous enverrons votre montre. Home Specialty Co., Boîte 8, Toronto.

**Une puissance contre la Grippe**

Le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" est cette puissance qui détruit et fait disparaître jusqu'au moindre détail ce mal, dont les conséquences malheureuses sont incalculables. **SE VEND PARTOUT.**

**BOUTON ELECTRIQUE.**

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'érable très bien poli, avec bouton en acier noir. Peut être fixé au-dessus de la porte de devant, et donne à l'étranger curieux un choc quand il touche la gongle cachée. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c ou 3 pour 25c. Envoyez sans de timbres. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.



**ETES-VOUS SOURD ??**

Tous les cas de **SURDITE** ou d'**OREILLE DURE** se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-nés de naissance sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.

596 La Salle Ave.,  
**Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.**

Before. After. **Wood's Phosphodine,**

The Great English Remedy. Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1.50, 85. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.

**The Wood Company, Windsor, Ont.**

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**GRATIS**

Cette magnifique baguette ornée d'épales dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui vendront une douzaine d'épingles Françaises à la Rose à la Violettes à l'Heure-à-die, chacune. C'est la baguette la plus merveilleuse métal, Galvalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne rouille jamais. Elle est ornée de 25 splendides bagues. Envoyez nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons la baguette par la poste. Quand vous l'aurez vendue envoyez nous l'argent et nous vous enverrons la baguette et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boîte 1, Toronto.

Voici un moyen de communiquer au papier à lettre et aux enveloppes une odeur agréable et indélébile.

Imbibez d'essence de bois de santal des feuilles de papier buvard, laissez-les sécher et placez-les ensuite entre le papier et les enveloppes. Au bout de peu de temps, le papier est parfumé de telle sorte qu'il peut conserver son odeur pendant plusieurs années.

**BAGUE**

Faite d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck". Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, par lettre par la poste, Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

**VUES CHARMANTES**

Lunettes d'opéra, lunettes en imitation d'ivoire contenant chacun de magnifiques verres de portraits célèbres, célèbres, importés directement de Paris. Par la poste 15c, chacune, 2 pour 25c. Envoyez sans de timbres. Johnston & McFarlane, Toronto.

## Lettre de Ronaldo

MESSIEURS,

Je fais usage de votre VIN DES CARMES depuis mon arrivée à Québec. Je m'étais mis à la recherche d'un bon restauratif dès mon arrivée dans votre ville, comme je le fais dans toutes les villes des Etats Unis et d'Europe, où je fais de l'entraînement. On me conseilla d'essayer votre VIN DES CARMES, et je suis heureux de dire que c'est un tonique du sang, un fortifiant et un stimulant pour tout le système en général qu'on ne saurait trop louer. Je puis ajouter que je compte sur votre vin pour l'emporter sur Roussseau mercredi prochain. Respectueusement à vous,

OTTO RONALDO, Champion d'Allemagne.

Québec, 11 avril 1900.

P.S.—Veuillez m'envoyer une demi-douzaine de VIN DES CARMES et encore quelques bouteilles de ce VIN DE DOM BOSCO, qui fait si bien sauter le bouchon.

(Ce dernier vin est acheté pour la maison A. TOUSSAINT & Cie, par les Salésiens de Dom BOSCO, à Turin, Italie.)

**LA VELOUTINE**

Poudre de Rix spéciale préparée au Bismuth

**HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.**

Seule Société Compagnie à l'Exposition Universelle de 1889.

**CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.**

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

**CAMERA**

Pas de meilleur cadeau pour un petit garçon que notre merveilleuse Yale. Complet avec accessoires et instructions. Tient un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures en suivant les instructions. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hyper" l'ordre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 sac de direction, 1 plateau pour les tons, 1 paquet de poudre pour fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Le camera et accessoires soigneusement emballés dans une boîte et envoyés franco pour 50 cts. Johnston & McFarlane, Toronto.

**COUPON PRIME DU "SAMEDI"**

**PATRON No** .....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

**CI-INCLUS, 10 CENTIMS** .....

Pour détails voir page 28.

Prière d'écrire très lisiblement.

**MATERIEL D'IMPRIMERIE GRATIS**

Un matériel d'imprimerie commercial et de famille combiné, 5 toiles de caractère en caoutchouc solide, 130 lettres, 30 chiffres et au delà de 10 autres signes, ornements, ponctuations, etc., avec estampe à trois lignes "free-line holder," "pad" à encre alimentant seul et plume en acier, et aussi une quantité extra d'encre inaltérable, pad distributeur et estampe pour marquer le linge.

Nous donnons ce matériel complet d'imprimerie aux personnes qui vendront seulement 18 paquets de plumes en acier à 10 cents le paquet. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons, par la poste, les plumes. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir le matériel d'imprimerie, tous frais payés. TOLEDO PEN COMPANY, Boite L.S., Toronto, Can.



**Cook's Cotton Root Compound**

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**Le Populaire Bain Turc**

**50 cts**

Tous les soirs

Aussi, bains de natation à la vapeur, privés et électriques.

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

**GRATIS** Cette magnifique petite montre de dames aux personnes qui vendront 3 douzaines de nos doylies en toile bonne grandeur à 10c. chacune. Belle montre de petites dames aux personnes qui en vendront 2 douzaines. Les plus beaux et les plus nouveaux desluis. Pas d'argent requis. Envoyez tout simplement et nous vous enverrons les doylies franco par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons gratuitement par la poste votre montre. Vous pouvez retourner les doylies non vendus. Lichen Doyley Company, Boite L.S., Toronto, Can.



# Mme LEONARD LAFONTAINE

## Guérie de Palpitations du Cœur et de Faiblesse Nerveuse par LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE

Rien ne dérange et ne détracte le système nerveux comme le "beau-mal". Si vous souffrez de douleurs et de faiblesse que vous avez supportées pendant longtemps, elles appauvriront votre sang, briseront vos nerfs et feront de vous une pauvre impotente, névrosée et abattue.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre, prises à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas, en guérissant ce DERANGEMENT dont vous pouvez souffrir, faciliteront et régulariseront les époques douloureuses et irrégulières. Elles guériront votre mal de dos et aussi les douleurs que vous ressentez dans les côtés et le bas-ventre. Elles guériront les étourdissements et les chaleurs à la figure, ainsi que les étourdissements dans l'âge critique. C'est le remède par excellence pour les femmes nerveuses et leur effet est permanent.

Voici ce que dit Mme Lafontaine :

"Après m'être fait soigner par plusieurs médecins sans résultat, je me suis décidée à prendre les Pilules Rouges du Dr. Coderre. J'étais faible et nerveuse. J'avais souvent mal à la tête. J'avais des pesanteurs dans le bas-ventre et le moindre trouble me causait beaucoup d'anxiété. J'étais toujours chagrine et prête à pleurer. Cet état de choses était causé chez moi par les douleurs que j'endurais depuis longtemps.

"Dès les premières boîtes que je pris, mes nerfs se calmèrent. Mon appétit



MME. L. LAFONTAINE.

"devint meilleur et je pris des forces à vue d'œil. Aujourd'hui, après quelques mois de traitement, je suis parfaitement rétablie. Je puis faire tout mon ouvrage seule. Je suis forte et je dors bien la nuit. J'ai aussi pris les Tablettes Purgatives pour me guérir de la constipation.

"Damo LEONARD LAFONTAINE.

"Ferme Neuve,

"Comté Ottawa,

"P. Q."

Les femmes souffrantes sont exposées à beaucoup de troubles qui deviennent chroniques et bien difficiles à guérir, s'ils sont négligés.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre, prises en temps, préviendront ces maux et ramèneront la santé à ces femmes malades. Les médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine répondront avec plaisir à toute lettre qui leur sera adressée et donneront aux dames qui désireraient les consulter, une foule de bons conseils qui, nous en sommes certains, leur seront d'un grand secours. Ils sont à leurs bureaux, au No 271 rue St-Denis, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. Ces consultations sont absolument gratuites.

Les vraies Pilules Rouges se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception de 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 230



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: M Wilfrid Laperle, 11 rue Lasalle (Montréal), Mlle Anna Boucher (East-Sherbrooke, Q), M Onésime H Blais, B P 258 (Sherbrooke, Q).

Ces trois personnes ont donc droit à l'une des deux primes offertes.

Les trois personnes dont 1 ms précédent

ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

## QUELQUE CHOSE DE BON

Lorsque vous déménagez, vous trouvez qu'il vous faut plusieurs choses en fait de meubles pour votre nouvelle demeure.

C'est notre spécialité de tenir de BONS meubles, et tout ce que vous achetez ici est BON, même si ce sont des articles à bon marché.

Nous exposons le plus bel assortiment que nous ayons jamais eu, et il nous fera plaisir de recevoir une visite de vous à nos magasins.

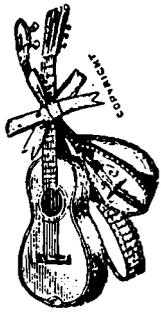
### RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig,

2442 rue Sainte-Catherine

**Gratis**  **Gratis**

Sans donner ce magnifique couteau aux personnes qui vendront six paquets de plumes à dix cents chacun. Ces plumes sont d'élite et de première qualité. Le couteau est en acier inoxydable et de première qualité. Le manche est en bois de perle bien poli, avec deux boutons et une poignée parfaite. Nous ne demandons pas d'argent d'avance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons le couteau par la poste. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE".

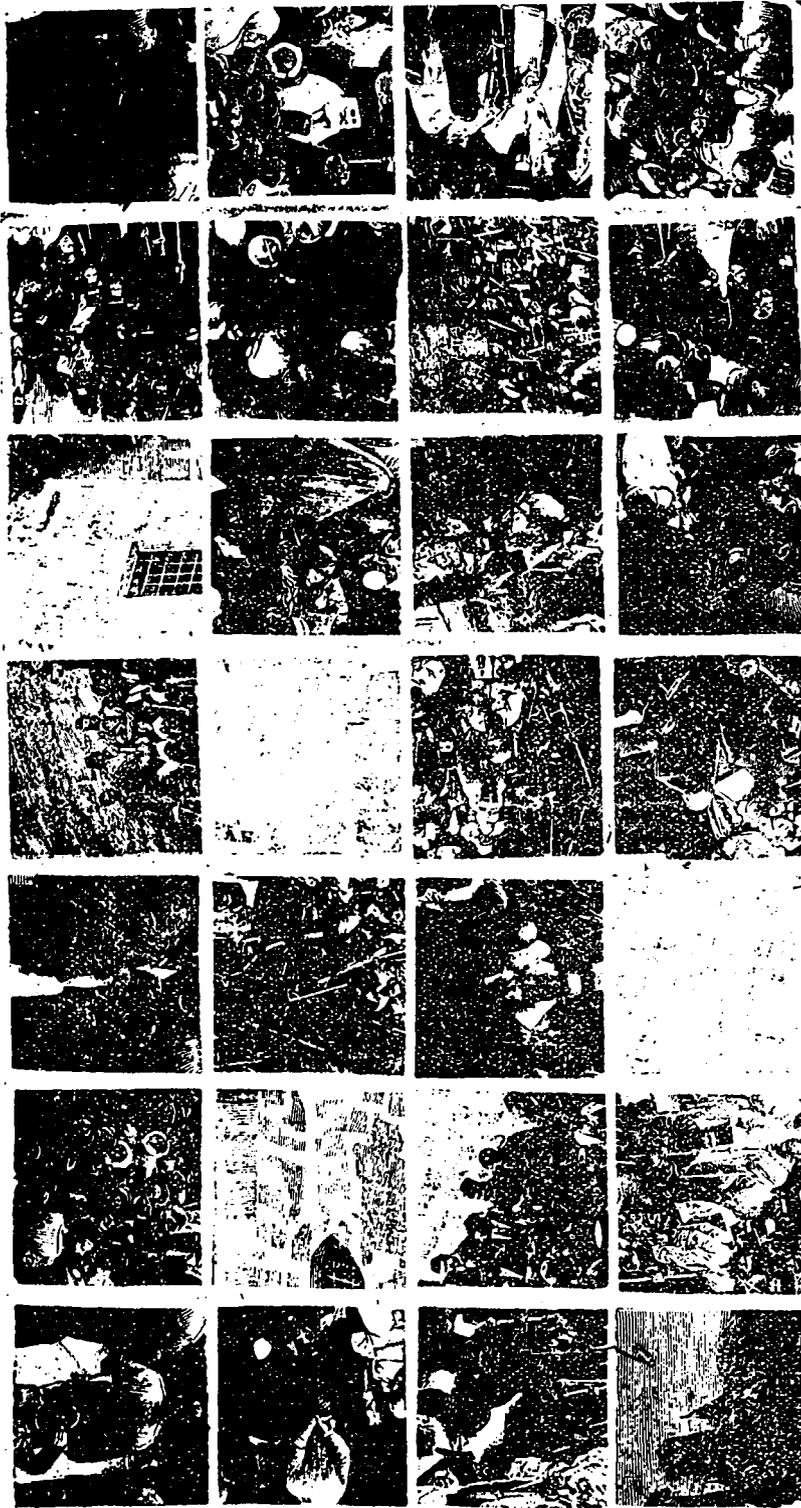


**M. J. J. LEVERT**  
 Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**  
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS  
 Leçons données privément à mes salles ou à domicile.  
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.  
**2232 RUE STE-CATHERINE**  
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

**PRO FORMA**

*Le père. — Ainsi ma fille vous a dit de vous adresser à moi !  
 L'amoureux. — Oui, une simple question de procédure.*

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 232**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE PROFESSION RELIGIEUSE EN RUSSIE.  
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.  
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.  
 Ne participer au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.  
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 9 mai, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
 Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
 Dépôt général pour la Puisseance :

**L. A. BERNARD,**

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

**Pour Guérir le Rhume en Un jour**

Prenez les **Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine**. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

**GRATIS POUR HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 750 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

**FEMMES ANXIEUSES**



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS** "Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.  
 The Dr. Wilson Medical Co., Box 117, Montréal.



**GRATIS Bague en Or Solide.** Nous donnons cette bague en or solide, forme de bracelet, très bien gravée, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de doilies en toile à 10c. chacune. Les doilies sont des dessins les plus nouveaux, 9x9 pouces. Servent à promener, pas de gent repis. Ecrivez et nous enverrons les doilies quand vous les aurez. Venez, envoyez nous l'argent, nous vous enverrons, gratis par la poste, votre bague en or.  
 LINES DIXLEY COMPANY, Boite 135, Toronto, Canada.

**LES DAMES**

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feront bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
 P. O. BOX 1142, MONTREAL

La vie est un théâtre : en entre, on regarde et l'on sort.

L'amitié finit où la défiance commence.

La...

**Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 17 rue St-Jean,

Le Mai 1900

1 Lot de.....	\$10,000
1 " " .....	4,000
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	40
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de.....	\$ 20
100 " " .....	12
100 " " .....	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de.....	\$ 4
999 " " .....	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

**ON DEMANDE DES AGENTS**



La...  
**Phosphatine Falières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus commandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine